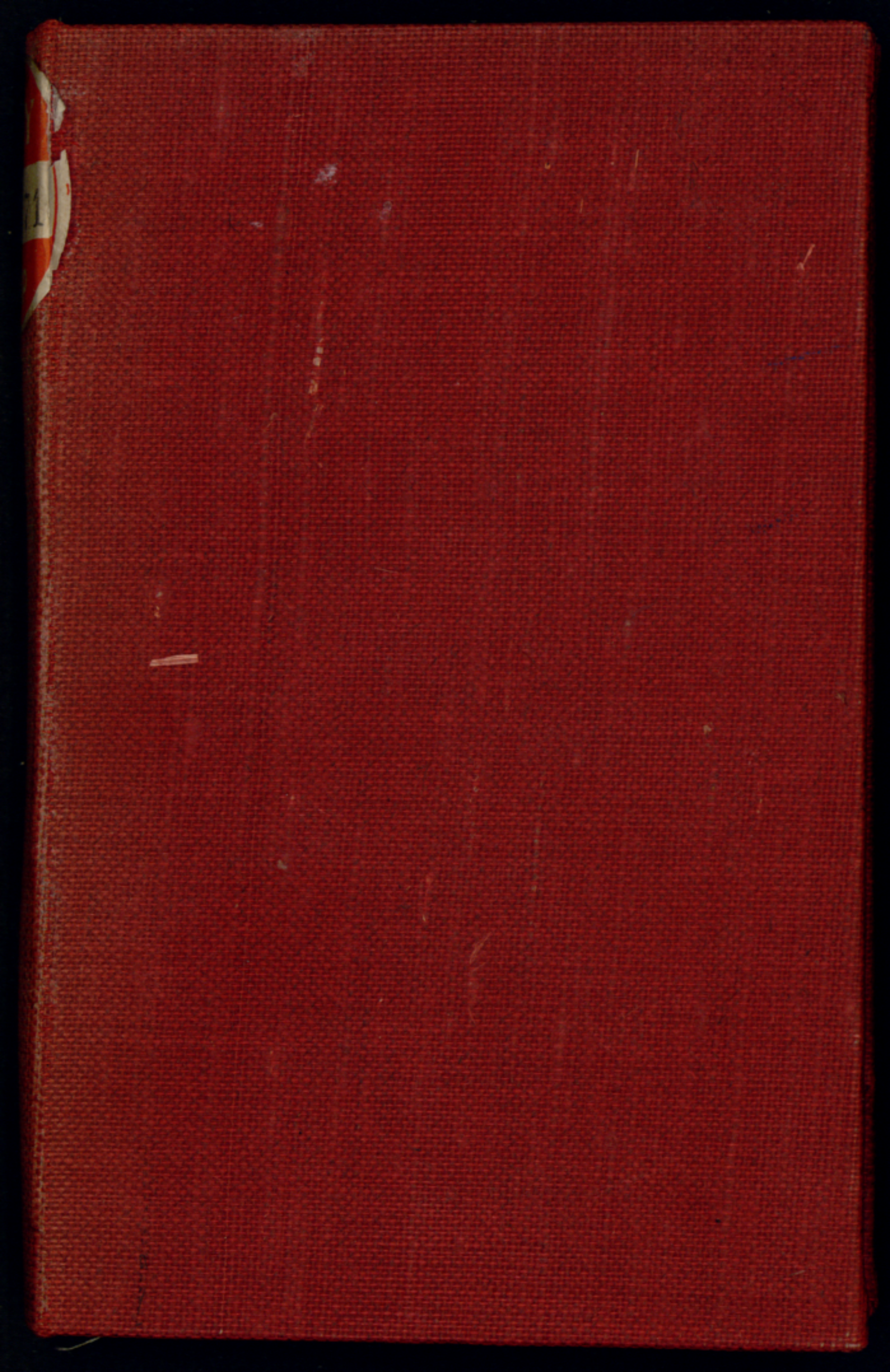
CHANTS
POPU-
LAIRES
DES
SERBES





Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers

CHANTS POPULAIRES DES SERBES

La Renaissance du Livre

à Madame Marcel Wintzweiller
respectueusement
F. Funck Brentano

CHANTS POPULAIRES
DES SERBES

OUVRAGES DE F. FUNCK-BRENTANO

A la Renaissance du Livre

Rosette ou l'Amoureuse Conspiration,
en collaboration avec André de Lorde.

Librairie Hachette

Légendes et Archives de la Bastille.
Le Drame des Poisons.
L'Affaire du Collier.
La Mort de la Reine.
Les Nouvellistes, *en collaboration avec Paul d'Estrée.*
Figaro et ses devanciers, *en collaboration avec Paul d'Estrée.*
La Bastille des Comédiens.
Les Brigands.
Mandrin.
Le Roi.
Le Moyen Age.



Jeunes filles serbes chantant à leur foyer, accompagnées sur la guzla.

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

CHANTS POPULAIRES DES SERBES

TRADUCTION AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

F. FUNCK-BRENTANO
Bibliothécaire à l'Arsenal



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78



INTRODUCTION

M. Milan Voukassovitch, qui s'est fait une place si distinguée parmi les poètes et les écrivains de son pays, auteur de ces admirables *Poèmes en prose* que Philéas Lebesgue a traduits en français, a bien voulu adresser à M. Funck-Brentano la lettre que voici :

14 Juillet 1922,

« C'est avec un plaisir très réel que je me suis familiarisé avec votre traduction des poèmes serbes (1).

« Pour les longs poèmes, pour la cantilène de Kossovo surtout, j'ai trouvé, en comparant votre traduction au texte, un choix habile des meilleures descriptions — la mort de la mère de Yougovitch, par exemple ; — de fréquentes et heureuses suppressions de répétitions, de détails fastidieux, de longueurs, enfin l'harmonieuse liaison des diverses parties des différents poèmes ; par là, sous votre plume, les poèmes de la cantilène forment un tout, une petite épopée. L'originalité de ce procédé est accrue par l'emploi du mètre et du style du moyen âge français dont *Kossovo* fut contemporain. Cet archaïsme, si bien approprié, est d'un grand charme.

« Tous ces poèmes sont vivants et animés par votre style d'autant plus fidèle à l'esprit de l'original qu'il ne se laisse point asservir à la lettre et qu'il rend la poésie par de la poésie.

« Votre recueil m'apparaît ainsi comme une couronne verte et touffue, grâce à vos descriptions si évocatrices de la vie serbe aux champs et au foyer, couronne où les poèmes brillent comme des fleurs dont les couleurs éclatantes évoquent les vitraux moyen-âgeux. »

MILAN VOUKASSOVITCH.

(1) M. Milan Voukassovitch a fait plus que se «familiariser» avec ces transpositions des chants et poésies serbes. Il a bien voulu les revoir et les amender avec sa haute et rare compétence. Fr. F.-B.

PRÉFACE

Il est impossible de traduire en vers français, soumis à des règles étroites, une poésie étrangère, notamment une poésie aussi riche, abondante et colorée, que la poésie serbe. Et tout d'abord les règles mêmes de la poésie française sont en contradiction avec le génie de la poésie serbe.

La poésie française du moyen âge s'en rapprocherait et c'est d'elle que nous nous sommes inspiré.

Le rythme ici est l'essentiel : c'est au rythme que nous nous sommes attaché. La poésie serbe se marque au rythme. Elle ne connaît la rime que par hasard, quand elle se rencontre au cours de la strophe, de la laisse ou du couplet ; alors elle est d'ailleurs la bien venue, plus particulièrement aux deux derniers vers de la strophe où la rime, l'assonance, tout au moins, sont souvent recherchées.

Comme dans la poésie française du moyen âge, la syllabe muette s'élidera à la césure dans les traductions qui suivent, ainsi qu'elle le fait aujourd'hui encore dans les œuvres de nos poètes, à la fin des vers. Parfois aussi s'élidera la syllabe muette dans le corps du vers, et à l'intérieur même de l'hémistiche, ainsi qu'il advient dans notre poésie populaire. Nous avons affaire ici à de la poésie populaire.

Une traduction rigoureusement fidèle est également une impossibilité en poésie. Les images ne se présentent pas sous le même aspect d'une langue à l'autre, ni les expressions. Il est des noms d'animaux qui se disent en serbe avec tendresse ; en français, ces mêmes noms sonnent, celui-ci comme une injure, celui-là comme une moquerie. L'extrême fidélité constituerait une infidélité cruelle, car ce serait elle précisément qui trahirait l'original. Ces poésies serbes sont charmantes ou émouvantes, gracieuses ou grandioses. Voilà l'essentiel. Une traduction qui reproduirait exactement les mots, mais en sacrifiant ce charme, cette émotion, cette grâce

ou cette grandeur serait, de toutes, la moins digne du modèle.

Ainsi notre traduction s'est établie sur un système différent de la plupart de ceux qui ont été pratiqués jusqu'à ce jour. Ce système a d'ailleurs été adopté avant nous par Adolphe d'Avril traduisant les cantilènes de Kossovo.

Ce système sera critiqué. En de nombreuses conférences les traductions qui suivent ont été acclamées. Assurément le talent des interprètes, Mlles Marcelle Fargue, Marguerite Guéreau, Yvonne Montmartin, Madeleine Soria, y était pour beaucoup, et la valeur même des originaux ; mais il se pourrait que la traduction, telle qu'elle a été comprise par nous, y fût pour quelque chose. Nous serions d'ailleurs heureux que l'on publiât une traduction plus vivante, mieux rythmée, plus colorée que la nôtre, de ces poésies que nous admirons passionnément.

FR. F.-B.

BIBLIOGRAPHIE

ADOLPHE D'AVRIL, *La bataille de Kossovo, rhapsodie serbe*. Paris, 1868, in-8°.

ADOLPHE D'AVRIL, *Slavy Dcéra*, choix de poésies slaves. Paris, 1896, in-8°.

HENRY BARBY, *L'Epopée serbe, l'Agonie d'un peuple*. Paris, 1917, in-16.

C. COURRIÈRE, *La bataille de Kossovo*. ap. *Revue Britannique*. Paris, 1877, VI, 153-81.

DOZON, *L'Epopée serbe*. Paris, 1888, in-8°.

DOZON, *Poésies populaires serbes*. Paris, 1859, in-16.

HOVAKOVITCH, *Kossovo, serpske narodne piesme o boïou na Kossovou* (Kossovo, chansons populaires serbes sur la bataille de Kossovo). Belgrade, 1876, in-8°.

SIEGFRIED KAPPER, *Die Gesänge der Serben*. Leipzig, 1852, 2 vol. in-16.

EDOUARD LABOULAYE, *Etudes contemporaines sur l'Allemagne et les Pays slaves*, 2e édit. Paris, 1865, in-16.

STOJAN NOVAKOVITCH, *Die Serbische Volkslieder über die Kossovo Schlacht*.

LEO D'ORFER, *Chants de guerre de la Serbie*. Paris, 1916, in-16.

TALWJ, *Volkslieder der Serben*, 2e édit. Leipzig, 1853. 2 vol. in-12.

VÉESSÉLINOVITCH (IANKO), *Histoire d'une paysanne*, scènes de la vie du paysan serbe, traduction A. GIRON, ap. *Revue Britannique*, 1891, t. L.

VESNITCH (MILENKO), *Le patriotisme serbe et la poésie populaire*, ap. *Revue Bleue*, 13-20 fév. 1915, p. 50-52.

Mme VOIARD, *Chants populaires des Serviens*. Paris, 1854, 2 vol. in-8°. Traduction de l'œuvre de TALWJ citée plus haut.

ANGELIA YAKCHITCH et MARCEL ROBERT, *Poèmes nationaux du peuple serbe*. Paris, 1918, in-4°.

LES CHANTS POPULAIRES DES SERBES

Un correspondant du Petit Parisien *nous décrivait les angoisses de la retraite serbe sous la dernière ruée des Barbares. Le long des chemins en lacets, chemins boueux, défoncés par les torrents, des groupes de femmes, par trente et quarante, se suivaient, les lèvres serrées, le regard farouche. Personne pour les défendre — tous les hommes étaient à la guerre — à l'exception, pour chaque groupe, d'un vieillard à la barbe embroussaillée, armé d'un fusil. Chaque groupe possédait un cheval, et, à tour de rôle, on y hissait une vieille exténuée et des enfants. Premières étapes où l'on ne voyait encore tomber sur la route ni bêtes, ni gens ; mais le jour ne devait pas tarder où l'on verrait des cadavres semer le chemin parcouru. Pour se nourrir, les femmes et les enfants ne trouvaient plus — et avec quelle peine! — que quelques pains de maïs. Cependant, dit notre confrère, jamais, dans cette foule lamentable, nul n'entendait la moindre plainte. Vieilles et jeunes luttaient contre la faim; mais les petits pleuraient; alors les mères leur fredonnaient, pour essayer d'endormir leur mal, des chansons villageoises...*

De ces chansons ce livre sera composé.

Les Serbes sont un peuple qui chante encore, composant journellement, en improvisations primesautières, de leurs chants paroles et mélodies...

« Nous sommes peut-être le seul peuple dans le monde, écrivait M. Vesnitch, qui exprime tous ses

sentiments par le chant. Nous chantons en priant Dieu et en accompagnant nos morts vers le repos éternel; nous chantons en glorifiant nos héros, en chérissant ceux ou celles que nous aimons, comme nous chantons en nous plaignant de leur indifférence ou de leurs trahisons; nous mettons en chansons les peines et les émotions de notre cœur, et les charmes de nos amours. Nos mères chantent en berçant leurs enfants, nos sœurs en vantant les qualités de leur frère. Un Allemand le constate : condamné par le commandant autrichien, sans jugement, à être fusillé, le Serbe chante son chant de mort. »

A Corfou, un colonel serbe disait à un de nos confrères, Albert Londres du Petit Journal *:*

— Maintenant nous pouvons aller visiter les camps.

— Et pourquoi ce moment est-il venu?

— Ils recommencent à chanter.

Le soir au bivac, tout le long du jour en leur poste de garde, ou bien durant les longues heures d'immobilité dans les tranchées, les soldats composent des chants qu'ils redisent à leurs camarades.

Notre confrère Mario Bassi, de la Stampa, *raconte comment il entendit des soldats serbes, sur la route de Kragujevatz, chanter, sur un mode tout à la fois ardent et mélancolique, la mort héroïque du colonel Batsicht, tombé en novembre 1914 :*

« Colonel Batsicht, qu'importe si les Autrichiens sont mille et mille? Toi, tu es seul, mais tu es toi, colonel Batsicht! Fussent-ils innombrables comme les feuilles des forêts et leur élan plus impétueux que les eaux du Vardar, quand il roule au printemps des flots impétueux, tu suffirais seul contre eux, colonel Batsicht! »

Ainsi chantaient les recrues, aux accords de la gousle, en montant vers le front de bataille.

CHANSONS DE JEUNES FILLES

Le soir, dans la campagne, en Serbie, quand jeunes gens et jeunes filles rentrent du labeur quotidien, sous la chaude lumière du soleil qui décline, ce n'est qu'un chant.

Dans la cour où les femmes vaquent au ménage de la ferme; dans les prairies, au flanc des montagnes, où les pâtres, eux-mêmes vêtus de peaux de moutons, veillent sur leurs mouvants troupeaux ; sur la place du village où la jeunesse danse ses rondes nationales, ses kolos, tout le monde chante.

Chanson vivante qui coule d'une source toujours renouvelée, expression spontanée des émotions populaires. Une chanson éclôt sur des lèvres gracieuses, elle prend son essor et, de bouche en bouche, se modifie, se développe ou se réduit, car elle n'a jamais une forme définitive : une jeune fille qui la reprendra pour la chanter à ses compagnes, l'ornera de détails nouveaux.

« Dois-je te nommer dans ma chanson ? » dit une jeune fille en parlant du bien-aimé. La chanson vole de bouche en bouche et ton nom chéri viendrait sur de méchantes lèvres. »

TON NOM !

Las, hélas ! mon bien aimé.

Broderai-je ton nom d'un fil d'or sur la manche de soie ?

Bientôt la manche est déchirée et ton nom chéri se perdrait.

Dois-je te nommer dans ma chanson ?

La chanson vole de bouche en bouche et ton nom chéri viendrait sur de méchantes lèvres.

Dois-je inscrire ton nom dans un livre ?

Le livre passe de main en main et sous de méchantes mains tomberait le nom que j'aime.

Et il en allait de même dans la France d'autrefois.

Au temps où les grand'mères de nos grand'mères étaient dans leur printemps, une jeune fille avait-elle paru avec succès dans un bal champêtre, y avait-elle piqué l'attention d'un gars du pays, ses camarades en faisaient une ronde ou un refrain, et l'inspiration en était-elle heureuse, la chansonnette ne tardait pas à se répandre dans la région.

Dans une pastorale du trouvère Hue de Braie-Selve, qui vivait au XII[e] *siècle, on lit les vers suivants :*

Il voulut apprendre la danse
Que firent pucelles de France
Sous l'ormeau, devant Trumilly.

(Il s'agit de Trumilly, dans l'Oise, près de Senlis.)

Et voici le début de cette « danse » que firent pucelles de France, sous l'ormeau lès Trumilly :

Celle d'Oisseri
Ne met' en oubli
Que n'aille au cembel.

— Que la jeune fille d'Oisseri (village voisin de Trumilly) n'oublie pas de se rendre à la réunion qui s'organise pour des chansons et des danses.

Tant a bien en li
Qui moult embelli
Le jeu souz l'ormel.

— Tant sont vifs les charmes dont elle embellit nos jeux sous l'ormeau.

Ces jolies coutumes subsistaient au XVIIIe *siècle. On sait que Mandrin et ses contrebandiers étaient campés sur la frontière de Savoie. Les jeunes filles de la rive française du Guiers vif, qui dessinait la frontière, les admiraient beaucoup et firent des chansons où leurs ennemis, les douaniers, les gabelous, étaient pris à partie. Ceux-ci s'en irritèrent et, un dimanche, à la sortie de l'église, ils se jetèrent sur les demoiselles dont ils mirent les robes en lambeaux. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas les gracieuses petites personnes de reprendre leurs chansons en dansant leurs rondes joyeuses, le jour même, l'après-dîner.*

Une chanson bretonne recueillie par Bourgault-du Coudray se déroule ainsi :

A Saint-Michel en Grève
Mon fils s'est engagé,
Je fus au capitaine
Pour le lui demander :
« Monsieur, c'est impossible,
C'est mon meilleur soldat,
Il a touché la somme,
Je ne le rendrai pas. »

Le vieux bonhomme pleure,
Couché sur son grand lit ;

Au loin les filles chantent
La chanson de son fils...
(Trad. par F. Coppée.)

Mais revenons en Serbie.

La maison paysanne est couverte de tuiles rouges. Les murs sont blanchis à la chaux. Tout autour un jardin fleuri, un verger planté de verts pruniers. Sur le devant de la maison, un banc où sont assises deux jeunes filles appuyées l'une à l'autre. La tête de l'une repose sur l'épaule de son amie qui incline sa tête sur la sienne. Elles mêlent en chantant leurs voix qui s'harmonisent :

LE PLUS MALIN DES TROIS

Trois filles vont sur la route.
Elles sont trois ;
L'une porte un blanc métier
Pour ses fins tissus,
Une autre des perles fines
Pour un beau collier,
La troisième porte du linge
Qu'elle ira laver.

Trois jeun' gars viennent à l'encontre,
— Ils sont trois ! —
L'un porte une harpe d'or :
« Je vais vous chanter ! »
L'autre des souliers de soie :
« Nous allons danser ! »
Cependant que le troisième...
Embrasse les demoiselles.

Nous avons dit que les gracieuses poésies serbes ne connaissent pas la rime. Parfois elles terminent la

strophe en assonance, sur ses deux derniers vers. Le charme est dans le rythme et surtout dans la fraîcheur et dans la grâce des images.

Les vers sont de six pieds, de huit pieds, de douze pieds, avec césure après le sixième, comme dans notre alexandrin, et parfois avec césure après le huitième pied.

Quelques chansons ont un refrain.

Les jeunes filles serbes sont vêtues de longues chemises blanches qu'elles ont elles-mêmes brodées, au col et aux manches, de franches couleurs. Sur la chemise est posée une manière de pourpoint ou boléro qui laisse à découvert les souples manches blanches, et s'arrête à la taille, où est noué un tablier, brodé aussi de couleurs vives; ce tablier très souvent est double et tombe à la fois par devant et par derrière. Les cheveux sont rassemblés en tresses qui glissent sur les épaules ou bien sont enroulées à l'arrière et sur le haut de la tête. Au travail elles les enveloppent d un foulard ou d'un mouchoir de couleur gaie. Elles ont une fleur piquée dans leur coiffure.

LA JEUNE FILLE SERBE

Militza a des cils si longs,
Si longs qu'ils c uvrent ses pommettes :
Pommettes roses, visage blanc.
Oh! que j'ai contemplé souvent
Militza, durant trois années,
Mais sans apercevoir ses yeux,
Ses grands yeux noirs en son visage blanc.

Les filles se sont réunies
Pour danser le kolo.

« Filles, je vous ai réunies,
Pour danser le kolo,
Afin de voir ses yeux ; les yeux de Militza. »
Tandis que le kolo évoluait sur l'herbe
Il faisait clair, très clair, quand tout à coup,
De gros nuages se massèrent
Et sur les nuages les éclairs brillaient.
Les jeunes filles levèrent toutes leur regard au ciel,
Seule Militza conserva le sien
Fixé sur l'herbe verte.
« Oh ! Militza, lui dirent ses compagnes très doucement,
Es-tu folle, es-tu trop sage,
A conserver tes yeux fixés sur l'herbe verte ?
Que ne regardes-tu avec nous les nuages
Où les éclairs se tordent en traits de feu ardents. »

Militza répondit :
« Non, je ne suis pas folle, je ne suis pas trop sage,
Je ne suis pas la fée qui pousse les nuages,
Je suis une jeune fille
Qui regarde devant soi. »

Les chansons que composent les jeunes filles serbes sont tristes ou joyeuses, au désir de leur âme ; joyeuses le plus souvent, avec une pointe de malice espiègle :

SUR LA ROUTE

La jeune fille marche
Filant de l'or sur sa quenouille.
Elle dit à l'or qui glisse entre ses doigts :
« Mon or, à qui te donnerai-je ?
Bah ! qui viendra
T'aura. »

Passe, sur son cheval, un vieux à tête grise.
« Belle fille, salut !
Puis-je avoir l'or que tu files ?
— Passe vite ton chemin :
Mes doigts blancs ne filent pas
De l'or pour les vieux visages. »
Mais voici un beau galant
Dans le printemps de son âge :
« Hé ! bonjour, la fille !
Puis-je avoir ton or ? »
Et la fille lui répond :
« Jeune héros, le bien venu,
Prends l'or et prends la fillette :
C'est pour toi que j'ai filé,
C'est pour toi que j'ai soigné
Et embelli mon visage. »

La même pensée revient dans les poésies des jeunes filles serbes sous les formes les plus diverses :

LA FILLE A LA ROSE

Rose est la fille sous la rose endormie,
La rose s'effeuille
La fille s'éveille,
La fille à la rose dit :
« Rose rose, mon sort n'est pas semblable au tien,
Déjà j'ai ma peine,
Le jeune me veut,
On me donne au vieux,
Au vieux guerrier, platane rabougri,
Voici le vent : le platane vacille ;
Voici la pluie : le platane pourrit.

Le guerrier jeune, c'est le bouton de rose :
Au vent qui souffle le dur bouton s'entr'ouvre,
Quand la pluie tombe, la fleur en est plus vive,
Sous le soleil : vois ! la rose rougit. »

Nous voici au temps de la moisson. Une aire s'étend devant la ferme qu'entourent des meules de blé ou de maïs. Jeunes gens et jeunes filles du voisinage sont venus aider à la récolte. Au milieu d'eux, un de ces grands tapis à dessins capricieux que tissent les femmes serbes.

Jeunes gens et jeunes filles sont assis en rond devant des tas de haricots dont ils égrainent les cosses sur le tapis. Une jeune fille chante :

CE QU'AIMENT LES DEMOISELLES

Il y avait à Novi un jeune oranger.
Une fille de Novi en avait grand soin :
L'hiver elle l'enveloppait d'une écharpe soyeuse,
L'été elle l'arrosait soir et matin.
Et quand l'oranger fut couvert de fleurs
La fille de Novi pria le bon Dieu
De lui faire porter des oranges d'or :
« Trois oranges d'or, bon Dieu, je t'en prie ! »
Et Dieu l'entendit : trois oranges d'or
Mêlèrent leur éclat aux feuilles verdoyantes.
La jeune fille envoya l'une
Au doge de Venise,
L'autre au sultan des Turcs,
Et la troisième — jusqu'à Prilep — en Macédoine,
A Marko fils de roi (Kraliévitch).

En retour elle reçut, du doge de Venise,
Une gondole d'or,

Du sultan de Stamboul, un miroir serti d'or,
Et de Marko le fils de roi
Un jeune cavalier sur un coursier rapide.

Jusqu'à Novi parvinrent les présents,
Aux pieds de la demoiselle :
« O doge de Venise ! petit merci, dit-elle
Pour ta gondole d'or !
Me prends-tu pour un batelier ?
O sultan de Stamboul, pour ton miroir fidèle
Petit merci aussi ;
Mon visage n'est-il pas le plus beau des miroirs ?
Mais à toi, Marko fils de roi
Ira ma gratitude,
A toi qui m'envoies un beau cavalier.
Toi, du moins, tu sais ce qu'aiment les demoiselles. »

LA COURSE AU BONHEUR

Le citron s'exprime ainsi :
Au bord de la mer :
« Il n'est bonheur dans le monde
Comparable au mien. »

La pomme verte l'entend
Sur le rond pommier :
« Tu te vantes, citron d'or,
Au bord de la mer,
Car il n'est bonheur au monde
Comparable au mien. »

Et l'entend la prairie haute
Que nul n'a fauchée :
« Tu te vantes, pomme verte
Sur le franc pommier,

Car il n'est bonheur au monde
Comparable au mien. »

Et l'entend la jeune fille
Que nul n'a baisée :
« Tu te vantes, fraîche prairie
Que nul n'a fauchée,
Car il n'est bonheur au monde
Comparable au mien. »

Il les entend, le jeune gars
Que nulle fille n'a pour époux :
« A l'envi les uns des autres
Vous vous vantez tous,
Car il n'est bonheur au monde
Comparable au mien :

Citron d'or au bord des vagues,
Je te cueillerai ;
Pomme verte, ta frêle branche
Je la casserai,
Prairie émaillée d'ombelles,
Je te faucherai ;
Et toi, jeune demoiselle,
Je t'embrasserai. »

LES PLUS GRANDS PÉCHÉS

Il est un arbre en paradis,
Un bel olivier
Dont on voit poindre les bourgeons
Au bout de brindilles d'or,
Parmi des feuilles d'argent.

Sous cet olivier
Une couchette d'or
Qui disparaît sous les fleurs :
Que de fleurs de toutes sortes !
Mais surtout des fleurs de menthe
Et des roses rouges.
C'est là que dort saint Nicolas !

Près du bon saint qui repose
Vient le voïvode Elie :
« Hé, debout ! saint Nicolas :
Il est temps d'aller sur terre
Préparer les blancs canots
Où nous ramènerons les âmes
De la terre en paradis ! »

Nicolas bâille et proteste :
« Laisse-moi dormir, Elie !
Ne sommes-nous pas dimanche,
On ne fait rien sur la terre
Qu'allumer des cierges jaunes,
Marier et baptiser,
Et peigner les cheveux blonds. »

Mais le voïvode insiste :
« Hé ! debout, saint Nicolas ! »
Et saint Nicolas se lève.
Les voici tous deux sur terre,
Préparant les blancs canots
Qui ramèneront les âmes
De la terre en paradis.
Que d'âmes autour d'eux se pressent !
Mais ceux-là sont refusés
Qui ont traîné en justice

Leur compère ou leur commère,
Ceux qui querellent leurs voisins,
Et ceux-là — les plus méchants —
Qui médisent des jeunes filles.

LA MALÉDICTION

La mère crie à sa fille
Du haut des coteaux :
« Hé ! Mara, Mara, ma fille,
Le linge est-il bien lavé ? »

La fillette lui répond :
« Non, maman, car l'eau est trouble,
C'est Iowo qui l'a troublée.
Sans lui, ma maman chérie,
Le linge serait lavé.

Maman, il faut le maudire,
Nous le maudirons tous deux.
Demandons au Dieu du ciel
Que Iowo se pende,
Je voudrais le voir pendu...
Pendu à mon cou !

Demandons au Dieu du ciel
De l'emprisonner
En une geôle bien close...
Sur mon sein si doux.

Demandons au Dieu du ciel
Qu'il soit entravé de chaînes...
Entre mes bras blancs ;
Demandons au Dieu du ciel
Que les flots l'emportent,

L'apportent les flots sauvages...
Jusqu'à ma maison. »

VISITE AMIE

Vers le soir tomba la pluie,
Vers minuit le sol gela,
De mon lit je suis sortie
Vers le bien-aimé, là-bas!

En une verte prairie
J'aperçus son noir dolman,
Sur le dolman, son doux foulard de soie.
Sur le foulard son tambourin d'argent,
Sur le tambourin une pomme verte,
Et dans ma pensée, je songeais ainsi :
Si je lui prenais son dolman!
Non! mon ami, si jeune, sans dolman aurait froid.
Si je lui prenais son foulard!
Son foulard! mais c'est moi qui le lui ai donné!
Si je lui prenais son gai tambourin !
Son tambourin ! mes frères le lui ont donné.
Que faire pour qu'il sache que l'amie est venue ?
De mes dents blanches je mordrai dans la pomme verte,
La pomme lui dira que l'amie est venue :
L'amie est venue voir le bien-aimé.

Les jeunes filles serbes chantent dans leurs réunions, le soir, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre ; assemblées qui se prolongent fort avant dans la nuit, parfois jusqu'à l'aube.

Dans la demeure rustique, deux grandes pièces : la « maison » et la « chambre » — exactement comme dans les demeures françaises de l'ancien temps. La

« maison » est la pièce commune. Elle sert quand et quand de cuisine, de salle à manger et de salle de réception. Le feu est allumé tout au milieu. La fumée monte librement vers le plafond aux solives apparentes, pour s'échapper par la toiture au sommet de laquelle sont ménagées des ouvertures. Elle se répand autour d'elle, blanchissant la lumière fumeuse de la lampe unique, posée sur un bahut ou un dressoir. Au plafond pendent, en festons pittoresques, des quartiers de lard, des bouquets de maïs, des bottelettes d'oignons, des chapelets de piment rouge. Une chaudière susurre sur le feu. Les jeunes filles chantent en filant le chanvre, en brodant leurs jolis tissus, ou bien en tricotant. Elles travaillent à leur trousseau. Et des grains de maïs, cuits dans de l'eau très sucrée — ou parfois au contraire mêlés à du gros sel, — et que l'on mange à la cuillère, forment leur régal.

Elles chantent sans accompagnement. On vient de lire des poésies joyeuses; en voici d'autres, au contraire, pénétrées de mélancolie :

AUX OREILLES DU CHEVAL GRIS

Le cheval gris broute l'herbe où perle la rosée. Il broute une minute durant, et deux minutes durant il écoute, il écoute la plainte de la fille à sa mère :

« Mère ne me donne pas à qui je n'aime pas.

« Je préfère vivre dans les bois avec le bien-aimé, me nourrir d'aubépine, boire l'eau aux plis des feuilles, reposer ma tête sur la dure pierre glacée, que de vivre à la Cour avec l'indifférent, m'y bourrer de sucre et dormir sur de la soie. »

RÊVE D'AMOUR

La pluie tombe mêlée de neige :
Malheur à qui est sans logis.
L'ami se tient à l'huis de son amie :
« Douce aimée, ouvre-moi la porte,
Ouvre la porte ou la fenêtre,
Ou bien allonge-moi ta main.
J'ai fait hier soir un rêve singulier,
Dans la cour l'herbe poussait toute verte
Et sur l'herbe brillait une étrange rosée.
De la rosée, des flèches jaillissaient. »
La bien-aimée répond à son aimé :
« L'herbe qui poussait dans la cour,
Ce sont tes soucis et les miens,
Les tiens pour moi, les miens pour toi,
Les miens pour toi, les tiens pour moi ;
Et la rosée sur l'herbe verte
Ce sont tes larmes et les miennes,
Les tiennes pour moi, les miennes pour toi,
Les miennes pour toi, les tiennes pour moi ;
Et les flèches jaillies de la rosée limpide,
Ce sont tes cheveux et les miens,
Les miens pour toi, les tiens pour moi,
Les tiens pour moi, les miens pour toi,
Mon bien-aimé. »

LES PLAINTES DE LA JEUNE FILLE

Konda est mort enfant unique cher à sa mère.
La mère pleure d'enterrer Konda,
De l'enterrer loin de sa cour,
De l'enterrer au fond du jardin vert.

Elle enterre son enfant sous un jaune oranger.
Chaque jour à l'aurore, elle lui rend visite :
« Konda, mon fils, la terre est-elle lourde,
Est-ce que les planches d'érable te sont lourdes ? »
Konda répond, sa voix perce la terre :
« Ni les planches du cercueil ne me sont lourdes
Ni la terre dont on a couvert mon corps blanc ;
Mais lourdes me sont les plaintes de la jeune fille,
Entendez ses soupirs : ils montent jusqu'à Dieu ;
De son chagrin la terre tremble,
De son malheur Dieu même est malheureux. »

DANS LA NEIGE

La neige est tombée en avril
Si loin qu'un oiseau ne pourrait la survoler ;
Mais une jeune fille court dans la neige, pieds nus :
Petits pieds nus blancs dans la neige.

Et son frère court derrière elle avec ses babouches :
« Hé là ! chère sœur, dans la neige
Tes petits pieds blancs vont geler !

— Ce ne sont pas mes pieds qui gèlent,
C'est mon cœur qui se glace de froid.
Non parce qu'il neige,
C'est maman qui m'a glacée
En me donnant à l'homme que je n'aime pas,
A l'homme que je hais. »

La neige est tombée en avril
Trop loin pour le vol d'un oiseau.

La plainte de la jeune fille, mariée contre le gré de son cœur, revient souvent en ces poésies populaires.

Semblable en cela à l'ancienne famille française, la famille serbe dispose souvent de ses enfants sans les consulter. Comme dans l'ancienne France, dans l'ancienne Serbie, ce n'étaient pas toujours deux cœurs, c'étaient deux familles que devaient unir les liens du mariage.

MARIAGE DE RAISON

La mère, à l'aube, éveille son enfant :
« Éveille-toi, Mara, ma fille,
Vois les beaux cadeaux qui sont arrivés !
Le beau-père t'envoie une veste brodée,
La belle-mère du velours vert,
Les beaux-frères des anneaux d'or,
Les belles-sœurs des perles fines
En bandeaux pour tes cheveux,
La sœur du fiancé des bracelets
Et ton fiancé lui-même une harpe d'or. »

Mara l'entend ; elle se dresse sur son lit :
« Écoute-moi, maman chérie :
Donne à mon père la veste rouge
Et prends toi-même la pièce de velours vert !
Pour mes frères sont les anneaux d'or,
Pour mes sœurs les perles fines,
Pour mes belles-sœurs les bracelets.
Quant à la harpe, il faut la rendre au fiancé.

Qu'elle accompagne ses complaintes :
La première chantera : Nous ne nous étions jamais vus.
La seconde gémira : Jamais nous ne nous étions parlé.
La troisième pleurera : Jamais nos deux cœurs
N'avaient battu l'un pour l'autre. »

L'ADIEU

Voyez ces sarments de vigne blanche
Enlacés autour de l'échalas :
Mais non : ce ne sont pas des sarments de raisin blanc,
Ce sont deux petits amoureux unis depuis l'enfance :
On les oblige à se séparer.
L'un dit à l'autre au moment de l'adieu :
« Va devant toi, ô petite âme, ô mon amour !
Tu rencontreras un jardin sauvage
Et dans le jardin un rouge rosier.
Au rosier rouge cueille la rose rouge,
Mets-la sur ton sein,
Et quand tu verras se flétrir la fleur,
Sur ton cœur,
Tu te diras que mon cœur,
Loin de toi,
Se flétrit aussi. »

Elle répond au moment de l'adieu :
« Va devant toi, ô ma chère âme, ô mon amour !
Tu rencontreras une forêt verte,
Emmi la forêt une claire fontaine,
Emmi la fontaine, une dalle de marbre,
Sur le marbre un gobelet d'or,
Et dans le gobelet une boule de neige.
Prends la neige, ô mon amour, place-la sur
ton sein, contre ton cœur.
Et quand tu sentiras fondre la neige blanche,
Tu te diras que, loin de toi,
Mon pauvre cœur a fondu lui aussi. »

LE BOUQUET D'ÉGLANTINES

Le gars et la fillette s'aimaient tendrement,
Ils se lavaient dans l'onde du même ruisseau,
Depuis un an déjà,
Mais leur secret fut découvert,
Le père l'apprit et puis la mère,
Et la mère se fâcha.
Pauvres petits gars,
Il vous faut rompre vos amours !

L'étoile au firmament devint leur messager,
Il fit dire à son amie :
« Meurs, ô mon amour, samedi prochain à la nuit close,
Et je mourrai, dimanche matin, au bord du jour. »
Elle mourut le samedi soir, à la nuit close,
Et le matin du dimanche
Il mourut au bord du jour.

Ils furent enterrés l'un tout auprès de l'autre,
Et sous la terre noire leurs mains furent unies.
Dans leurs doigts enlacés on mit une pomme verte (1).
La lune n'avait pas reparu dans la nuit
Que, de la tombe du petit gars,
Jaillit un sapin vert
Et, de la tombe de la fillette, un églantier,
Et l'on vit les rameaux fleuris d'églantines s'enrouler autour du sapin vert, comme les rubans de soie autour des bouquets de fleurs.

(1) En Serbie, la pomme est le symbole de l'amitié.

IWO ET YELENA

Deux p'tits gars se sont aimés
Des jours de leur tendre enfance :
Iwo l'un et l'autre Hélène.
Puis ils se sont fiancés.
Iwo s'adresse à Hélène :
« Yelena, ma tendre amie,
Je vais demander ta main »,

A quoi Yelena répond :
« Iwo, âme de mon âme,
Prunelle de mes yeux noirs,
Iwo, je suis toute à toi.
Prions Dieu pour que ma mère
Approuve aussi notre émoi. »

Yela va trouver sa mère
Et lui dit très tendrement :
« Maman, ma maman chérie,
Iwo demande ma main !
Dis, veux-tu, maman chérie,
Approuver notre dessein ? »

La maman l'entend et gronde :
« Yela, trêve de sottises !
Je te marierai bien mieux.
Je veux un tout autre gendre,
Un gendre plus sérieux
Et surtout qui soit plus riche. »

Yelena vers la montagne
Tristement est retournée.
Iwo, seul, sur la montagne,
Pensait à la bien-aimée.

Yela lui dit : « O mon aimé,
Ma maman ne consent pas
A ce que je sois ta femme,
Non, maman ne le veut pas. »

Yelena dit à Iwo :
« Iwo, cher ami que j'aime,
Demande pour fiancée
Manda, la fille gentille,
C'est ma sœur d'élection :
Sa taille est plus élancée
Que la mienne, ô mon Iwo,
Manda est mieux habillée,
Ses grands yeux noirs sont plus beaux. »

Iwo répond à Hélène :
« Yelena, chère à mon cœur,
Tu ne dis que des sottises,
Manda serait la plus belle,
Sa taille encore mieux prise,
Ses atours tout de dentelles,
Toi seule es chère à mon cœur. »

Puis, allant à la demeure
Aux murs blancs, où vit Manda,
Très poliment à la mère
La fillette demanda.
La mère consent, heureuse.
Iwo rassemble aussitôt
La bande jeune et nombreuse
Des gars d'honneur les plus beaux.

Qu'il est gai le clair cortège
Qui vient quérir l'épousée!
Les bouquets sont blancs de neige.

De chants la brise est grisée.
Il passe sous la fenêtre
De la chambre de Yela.
Yelena, de la fenêtre,
Voit le cortège qui va
Quérir la jeune épousée,
Manda, qu'elle prit pour sœur.
Hélène appelle sa mère :
« Maman, vois par la fenêtre
Les brillants garçons d'honneur.
Ils formeraient mon cortège
Si j'avais eu le bonheur
D'être, moi, la fiancée
De l'ami cher à mon cœur. »

Le cortège disparu,
La fillette pleure, pleure :
« Oh ! maman, maman cruelle,
Viens à moi, je souffre tant.
C'est un affreux mal de tête,
Donne-moi les clés, maman,
Du bahut où je prendrai
Les drogues pour me calmer. »

La mère a donné les clés.
Yela va vers la tour haute,
Trouve cordelettes d'or
Qu'elle attache à la fenêtre
Se les noue au cou très fort.

Le temps passe, la mère appelle :
« Yela ! Yela ! mon enfant !
Yelena, ma tourterelle,
Où donc es-tu, mon enfant ? »
Mais Yela ne répond pas,

Quand la mère à la fenêtre
La voit pendue : « Oh ! Yela !... »

Elle court à la tour blanche,
Coupe les cordes d'or fin :
Yela tombe sur les planches,
Sa pauvre vie a pris fin.
« Ma fillette est en syncope »,
Dit la mère ; mais, hélas !
La pauvre fillette est morte.
Yela n'en reviendra pas.

Quand la mère l'a compris,
Elle fait de beau feuillage
La civière de l'enfant,
La fait porter sur la route
Où se croisent les chemins.

Passent les garçons d'honneur.
Ils se disent l'un à l'autre :
« Quel beau temps ! louange à Dieu !
Hier, lorsque nous passâmes,
Nous ne vîmes rien encore
De ces touffes de feuillage. »
Car aucun d'entre eux ne voit
Qu'il s'agit d'une civière
Couverte de rameaux verts.
Seul Iwo s'en aperçoit.
Il dit aux garçons d'honneur :
« Poursuivez, ô mes amis,
Continuez votre route ;
C'est la triste, morne bière
Où repose une âme chère,
L'âme d'un fidèle ami ;

Je veux dire une prière,
A genoux auprès de lui. »

Iwo près de la civière
Est resté triste et songeur.
Ses amis d'humeur légère
S'en vont en chantant en chœur.
Ils s'éloignent sur la route.
Iwo ne les rejoint pas,
Et pourquoi? Nul ne s'en doute,
Mais Manda s'en aperçoit.
Elle dit au compagnon
Qui la menait, fiancée :
« Je ne devrais te parler,
Ne devrais te regarder,
Toi que l'on a désigné
Pour mener la fiancée ;
Mais je n'y puis plus tenir :
Mon Dieu! que fait donc Iwo? »
Les brillants garçons d'honneur
Sont revenus sur leurs pas ;
Trouvent Iwo près du tertre,
Où le feuillage brillait ;
Croient qu'il est évanoui :
Mais Iwo a rendu l'âme,
Il est mort pour son amie.

Et les beaux garçons d'honneur
Creusent la tombe profonde
Tout auprès de Yelena :
Ils unissent sous la terre
Les mains des deux jeunes gars,
Dans leurs mains placent des pommes
Emblème de leur amour,
Des pommes rondes et rouges,

Afin que chacun y trouve
L'image de leur amour.
Peu de temps s'est écoulé
Quand de la tombe d'Iwo
Un pin vert s'est élancé,
Et de la tombe d'Hélène
Un souple sarment de vigne.
Voyez-le, comme il s'accroche
Au pin, le souple sarment :
C'est l'amante qui s'accroche
Au cou de son cher amant.

En tout sois béni, grand Dieu !
Ta volonté nous est chère !
Mais punis en ta colère —
Qu'ils soient jeunes, qu'ils soient vieux —
Les méchants qui sur la terre
Séparent les amoureux.

OMER ET MERIMA

Ils s'aimaient d'amour tendre, Omer et Merima,
Jeunes tous deux.
Au printemps, quand les fleurs fleurissent,
La jacinthe et l'œillet blanc,
Une petite sentinelle les a guettés :
La mère d'Omer
Les a guettés, les a surpris :
« O mon fils, dit la mère, Omer, mon jeune gars,
N'aime pas cette fillette,
Merima ;
Ta maman te donnera
Fiancée plus belle

Et plus riche, Fatima. »
A sa maman, le jeune Omer a répondu :
« Laisse-moi, maman chérie,
L'or ni l'argent ne sont des biens
Auprès des biens, trésors du cœur. »
La mère n'entend pas, et par contrainte
Marie son fils à Fatima.

Quand le soir est venu, le soir, après dîner,
Les fiancés sont entrés
Dans la chambre nuptiale.
La porte close, à Fatima Omer a dit :
« Fatima, que tu es jolie,
Mera n'est pas si belle aux yeux,
Mais elle est belle dans mon cœur.
Oh! Fatima, jeune et jolie,
Donne-moi l'encre et le papier,
Que j'écrive deux mots, trois mots...
Tu sais, ma mère est soupçonneuse,
Elle dirait que toi, Fata, tu m'as tué. »
Et quand il eut écrit cette lettre à sa mère,
Deux mots, trois mots,
Il dit encore à Fatima :
« Oh ! Fatima, si jeune et belle,
Dans l'eau parfumée aux roses vermeilles
Tu me baigneras,
Puis me mèneras
Devant Merima,
Pour qu'elle puisse au moins m'embrasser mort,
Elle qui n'a pu m'embrasser, vivant!
Et, pour Dieu, triste jeune fille,
Ni pleurs ni clameurs, jusqu'au point du jour,
Pour que maman se réjouisse en paix
Et que mes sœurs dansent le gai kolo,

Le kolo joyeux en chantant les rondes,
Les rondes d'amour. »

Il dit et rendit l'âme.
A l'aube blanche, au blanc matin,
La mère d'Omer s'est hâtée.
Elle porte un bouquet de petits basilics
Pour fleurir le réveil des deux jeunes époux.
A sa vue Fatima pousse un cri de douleur :
« Mon Dieu ! mon Dieu ! ma douce mère,
Omer s'est endormi pour ne plus se lever.
La mère répondit : « Oh ! jeune Fatima,
Que Dieu te tue ! tu l'as tué !
— Mère, ce n'est pas moi, non, mère, sur ma vie !
Voici deux mots, trois mots qu'Omer vous a laissés. »
La mère les a lus : ses yeux sont pleins de larmes.

Dans l'eau qu'ont parfumée les roses
On baigne le défunt. On porte le défunt
Jusqu'à la cour paisible où vivait Merima.
Merima dit : « Maman, c'est le parfum des roses,
C'est le parfum des roses tout autour de la cour.
Oh ! mère, n'est-ce pas l'âme de mon Omer ? »
La mère lui répond : « Fillette, Merima,
Tais-toi, ne sois pas folle, gentille Merima.
Mera, serais-tu folle, puisque tu n'es pas sotte :
Tu sais que ton Omer aime une autre que toi.
Il t'a mise en oubli, Merima, jeune fille.
— Mère, dit Merima, c'est le parfum des roses,
Au doux parfum des roses je sens l'âme d'Omer. »

Elle descend les degrés du balcon,
Court dans la rue, au seuil de la demeure,
Voit la branche de perles fines :
« Mon Dieu ! mon Dieu ! garçon d'honneur,

A qui donc appartient cette branche de perles? »
Les jeunes gens répondent : « C'est la branche d'Omer,
— Au nom de Dieu, garçon d'honneur,
Déposez-le, au seuil de ma demeure,
Pour que je puisse au moins l'embrasser mort,
Moi qui n'ai pu l'embrasser en sa vie. »
Ils le déposent devant la cour de Merima.
De lui Merima s'approche vivante,
Elle s'approche et tombe morte sur le sol dur.

A coups de sabre est taillé un blanc cercueil de planches :
Voici qu'on emporte Omer de la cour
Tandis que Mera est mise au cercueil;
Voici qu'on emmène Omer en sa bière,
Tandis qu'on emporte Mera de la cour;
Voici qu'on descend Omer dans la tombe,
Tandis qu'on emmène Mera en sa bière;
Voici qu'on répand sur Omer la terre,
Tandis qu'on descend Mera dans la tombe,
Puis sur son cercueil on répand la terre.
Devant les tombes se lamentent les mamans :
Elles maudissent jeunes et vieux...
Maudits! Maudits! ceux qui séparent les amoureux!...

SÉPARATION D'AMOUR

Deux fleurs ont grandi dans la melonnière :
La bleue jacinthe et le narcisse vert.
La bleue jacinthe fut transplantée à Doliana,
Le narcisse seul resta dans la melonnière.
La jacinthe au col bleu manda de Doliana :
« Comment te trouves-tu, seul dans la melonnière? »
Le narcisse répondit de la melonnière :
« Si le ciel tout entier était une feuille de papier,

Si la forêt touffue était faite de porte-plume,
Si les flots de la mer n'étaient que d'encre noire,
Et si, sur ce papier, avec ces porte-plume,
De cette encre j'écrivais trois années durant,
Je n'aurais pas fini de te dire ma peine. »

Il est des amants que la vie sépare, il est des amants que sépare la mort :

TU ES SI BLANCHE...

Tu es si blanche, ma bien-aimée,
Que ne tu saurais l'être davantage,
Et je t'aime d'amour, d'un amour si ardent
Qu'il ne saurait l'être davantage.

Mais ma bien-aimée est morte
Et je l'ai vue plus blanche encore,
Et je l'ai aimée
D'un amour encore plus ardent (1).

LA CHANSON DU MONT LOVCEN

Les monts sont plus hauts l'un que l'autre,
Mais le plus haut est le mont Lovcen :
Rocs et ronces, neige et frimas éternels!
Tempête et pluie de janvier à décembre.
Les fées de la montagne mènent leur rondes
Sous la neige qui tournoie.

(1) Cette petite poésie est slave, mais n'est pas d'origine serbe. Elle est d'un si grand charme que nous n'avons pas eu le courage de la supprimer.

Un franc chevalier gravit la montagne.
Il cherche le bonheur d'aimer,
Les fées le hèlent dans le vent qui passe :
« Arrête-toi, vaillant cavalier !
Le bonheur que tu cherches a chez nous sa demeure,
Sa robe est faite des rayons du soleil,
Il se nourrit des rais d'opale de la lune
Et sa parure est prise aux étoiles du ciel. »

LA CHANSON DE SARAJEVO

Un faucon survole Sarajevo,
Il cherche l'ombre pour s'y reposer.
Il voit un jeune sapin devant la forteresse ;
Au pied du sapin vert une fraîche fontaine ;
Auprès de la fontaine, une veuve, la jacinthe ;
Auprès de la veuve, une jeune fille, la rose.

Le faucon rêve d'amour :
Aimera-t-il la veuve, la jacinthe jaune,
Ou bien la jeune fille, la rose au rosier ?
Enfin il se décide :
« Plus me vaut l'or, dit-il, serait-il usagé,
Que l'argent, viendrait-il flambant neuf de l'orfèvre !
Je donnerai mon cœur à la veuve, à la jacinthe. »

Et la rose en exhale sa malédiction :
« Sarajevo, que le feu te dévore !
Te dévore à ras du sol !
Que les flots ruinent tes fondements !
Que la peste te ravage
Pour te punir, toi qui permets
Aux jeunes gars de rechercher les veuves,
Aux vieux de rechercher filles en leur printemps ! »

LES SOUHAITS

(Chanson des provinces Serbes sous la domination de l'Autriche, transposée en serbe de l'arabe).

Que ne suis-je la mer et toi, mon ami, le soleil, pour que tu te baignes chaque jour dans mon sein.

Que ne suis-je la branche et toi, la rose, sa parure, ou du moins le grain de maïs et toi, le petit oiseau qui le prend dans son bec.

LA CHANSON DU TAILLEUR

Ne boude pas, ma mère! Ne m'irrite pas. Voyons! Si mes formes sont apparentes en mon corsage nouveau, c'est la faute au tailleur qui l'a fait ainsi.

Mes sœurs m'étouffent, je souffre pour mon bien-aimé.

O tailleur, vilain indiscret! que Dieu te damne! Le regard des passants me trouble tout entière. Tout de même on peut être honnête et coquette.

Mes sœurs m'étouffent, je souffre pour mon bien-aimé.

SENTIER RAPACE (1)

Il a plu sur le champ, la pluie a mouillé l'herbe. La jeune fille se promène vêtue de sa chemise blanche, de de sa chemise si fine que son corps y transparaît. Sa gorge brille comme le soleil, sa gorge claire m'a enivré.

Petit sentier, amène-moi la bien-aimée. Viens mon soleil, viens mon âme, viens à moi.

(1) Cette poésie et la suivante ne sont pas de formation populaire; mais nous avons cru devoir les conserver à cause du caractère si particulier dont elles sont marquées.

Le sentier m'a entendu, mais il tourne à gauche et s'enfonce dans le bois en l'emmenant, la bien-aimée.

O sentier, oiseau rapace, puisses-tu devenir désert, que Dieu te rende désert, que personne ne te suive plus! Bah ! je vous rattraperai tous deux : dense est la forêt et les lèvres de la jeune fille sont couvertes de miel.

AU CRÉPUSCULE

A l'heure où s'éteint le rayon du soleil, quand, sur la terre, tombe la nuit, — tu viendras vers moi, ma bien-aimée, dans la nuit calme et silencieuse, dans la nuit silencieuse.

Refrain, — Viens, viens, ma bien-aimée ; viens, ô mon âme, tant qu'il fait encore clair. Viens, ô ma bien-aimée ; viens, mon âme, tant qu'il fait encore clair.

Mais déjà la journée blanche a passé et j'attends encore, seul, j'attends ma bien-aimée, je l'attends ardemment, mon aimée, pour que, la nuit, le soleil brille pour moi, pour que, la nuit, le soleil me brille.

T'ES-TU REPOSÉE ?

T'es-tu reposée, ma vaillante Andgelia? Las, hélas! Mon Dieu ! t'es-tu reposée ?

Cinq nuits que je suis loin de toi ! Las, hélas ! mon Dieu, t'es-tu reposée ?

La sixième nuit je suis venu pour te voir ; mais tu n'étais pas chez toi ; tu étais hors du village, hélas !

PETITE SOTTE

Fillette assise — au bord de la mer bleue
Parlait ainsi : « Bon Dieu, ami,

Rien n'est plus éloigné — que la fin de la mer,
Rien n'est plus grand — que le champ dans la plaine,
Rien n'est plus vite — qu'un rapide coursier,
Rien n'est plus doux — que le doux hydromel,
Rien n'est plus cher — que le cher cœur d'un frère! »

Petit poisson — répond du fond de l'eau :
« Petite sotte,
Le ciel bleu est plus loin — que la fin de la mer,
La mer plus grande — que le champ dans la plaine,
Un franc regard — plus vite qu'un coursier,
Le sucre blanc — plus doux que l'hydromel,
Petite sotte,
Et le cœur d'un amant plus cher qu'un cœur de frère. »

AUX GUÉS DE LA CÉTINIA

O Cétinia — orgueilleuse rivière!
Tu prétendais — ne pas avoir de gué.
Je suis venu — sur le bord de tes rives,
Où j'ai trouvé — un gué, deux gués, trois gués...
A l'un brillaient — les hôtes d'une noce.
Gars et fillette — badinaient au second.
Près du troisième — un frère et sa sœurette,
La sœur brodait — des manches à son frère,
Le frère cousait — fin corsage à sa sœur.
La sœur lui dit : « Couds les manches, mon frère,
Fais-les étroites — qu'une pomme n'y passe,
Que null' main d'homme — ne s'y puisse glisser ! »
« Ma sœur chérie — lui répondit son frère,
Que si jamais — main d'homme s'en approche
Ton doux corsage — s'ouvrira de lui-même. »

O Cétinia, orgueilleuse rivière,
Qui prétendais ne pas avoir de gué!

DANS LE BLÉ

Sur l'autre rive de la Save
Le blé monte jusqu'aux genoux,
L'ellébore monte à hauteur d'homme...
Dans le blé dorment trois fillettes :
L'une a des yeux noirs, des joues blanches :
Oh ! j'aimerais mieux l'embrasser
Que d'être l'hôte du sultan.
La second' porte des bottines
Jaun' qui lui vont jusqu'aux genoux :
J'aimerais mieux la déchausser
Que de chasser près du sultan.
La troisième a sur la poitrine
Une agrafe d'or éclatant :
Et j'aimerais mieux la défaire
Que d'être vizir du sultan,

LES FLEURS DU JARDIN

La fillette en son jardin
Est descendue à l'aurore,
Elle y creuse de ses mains
Une rigole à l'eau claire,
Pour en arroser les fleurs,
La blanche fleur de la menthe,
La jaune fleur de l'œillet.
A creuser de ses mains blanches
La fillette s'endormit,
La tête parmi la menthe,
Les pieds sous les pissenlits.
Un bouquet de fleurs brillantes
Entre ses doigts reste pris,

Près d'elle une cruche blanche
Pleine de vin couleur d'or.
Passe un garçon déluré,
Voit la fillette endormie,
Et s'arrête, tout songeur :
Prendre le bouquet de fleurs,
Ou bien vider la cruchette ?
Aimer la tendre fillette ?
Quel problème pour son cœur.
« Bah ! les fleurs de leur parure
Se dépouilleront ce soir,
Et moins longtemps encor dure
Le joli plaisir de boire ;
Mais c'est pour la vie entière
Que s'allume au cœur l'amour !
Mettons des fleurs la lumière
A not' chapeau pour un jour,
Et vidons la cruche claire,
Le plaisir en sera court ;
Mais notre vie tout entière,
Gardons tendre, douce et chère
La fillette en notre amour. »

LES VIOLETTES

De grand matin — Anne a quitté la ville.
Dans la prairie — elle cueille des fleurs.
Elle a cueilli — de blanches violettes,
D'autres sont pourpres — et d'autres sont vermeilles.
Oh ! le joli — bouquet de violettes !
Elle l'envoie — à Pierre, son ami.
« Mon ami Pierre — porte ces violettes,
Mais bien cachées de peur qu'elles ne fanent,
Si tu les mets — à la clarté du jour. »



Mais Pierre a mis — le bouquet diaphane
A son chapeau — à la clarté du jour.
Comme il est fier — que le soleil y brille,
Qu'au beau soleil — resplendissent les fleurs !
Il rentre ainsi — à sa blanche demeure.
De sa fenêtre — sa mère l'aperçoit
Et l'interpelle — de la fenêtre ouverte :
« Mon fils chéri — doux trésor de mon âme,
D'où te vient donc — ce beau bouquet de fleurs ?
— Mère chérie, ces franches violettes
Sont un présent — d'Anne, ma douce amie,
Dans peu de jours — je te l'amènerai,
Elle sera — ta tendre belle-fille...
— Amène-la, — mon fils, et vis heureux. »

VIENS A TON AMI

L'hiver s'efface, ô mon âme,
Le printemps sourit ;
Le merle siffle, ô mon âme,
La rose rougit ;
Tout est amour, ô mon âme,
Et le temps s'enfuit ;
Toi seule, seule, ô mon âme,
Sans aimer tu vis,
Ta vie est vaine, ô mon âme :
Viens à ton ami !

POUR QUI FLEURIT LA FILLETTE...

— Fille, fillette, tendre rose,
Rose rose, pour qui ta fleur ?
Serait-ce pour le pin si sombre,

Serait-ce pour le sapin vert;
Ou bien serait-ce pour mon frère?
— Ce n'est pas pour le pin si sombre,
Ce n'est pas pour le sapin vert,
Ce n'est pas non plus pour ton frère.
Si j'ai grandi, si j'ai fleuri,
C'est pour toi seul, gentil garçon.

LES CERISES

Un cerisier a des cerises, oh! des cerises en quantité.
Tant de cerises qu'il en étouffe.
Et personne pour les cueillir,
Personne : qu'un petit gars et une fillette.

Le petit gars est très timide :
Plus timide qu'une demoiselle.
A la fillette il dit, rouge d'émoi :
« Mademoiselle, une cerise, s'il vous plaît,
Ou un œil. »

Mais la fillette est très gentille,
Son cœur déborde de tendresse.
Le petit gars lui demandait :
« Un œil, s'il vous plaît. »
Elle lui en donna deux (1).

(1) La traduction de cette piécette est très difficile : dans la première strophe il s'agit bien de cerises ; mais dès la deuxième le mot « œil » remplace, dans l'original, le mot « cerise » : ce qui fait l'esprit de la dernière strophe : « Mademoiselle, un œil s'il vous plaît. — Elle lui en donna deux ».

A LA FENÊTRE

Que je suis lasse de rester assise
A la fenêtre de notre maison,
Les yeux tendus vers la mer infinie,
La mer sauvage et la plaine sans fin ;
Du bien-aimé je guette le vaisseau,
Je voudrais voir onduler sa bannière,
Ouïr sonner son tambourin joyeux
Accompagnant sous la blonde lumière
Son chant d'amour.

BEL ENFANT DE SMEDEREVO

Bel enfant de Smederevo,
Viens, incline-toi vers moi
Que j'admire ton visage !

Jeune héros, au teint de rose,
Ne vis-tu pas au marché
Les feuilles de papier blanches ?
Mon teint est encor plus blanc.

Jeune héros, au teint de rose,
Ne vis-tu pas à l'auberge
Le vin rouge couler à flots ?
Mes joues sont encor plus rouges.

Jeune héros, au teint de rose,
Ne vis-tu pas dans les champs
Briller les prunelles bleues ?
Mes yeux sont encor plus bleus.

Jeune héros au teint de rose,
Ne vis-tu pas sur la plage

Les sangsues fines et noires?
Aussi noirs sont mes sourcils.

Bel enfant de Smederevo
Au front pur, au clair visage,
Viens ! incline-toi sur moi !

S'IL EN AIME UNE AUTRE !

Où peut-il bien être,
Grand Dieu ! mon amant !
Est-il en voyage ?
Boit-il du vin frais ?
En aime-t-il une autre ?
S'il est en voyage,
Qu'il ait du bonheur !
S'il boit du vin frais,
Qu'il ait du plaisir !
S'il en aime une autre,
Qu'il ait mon pardon !
Mais toi, Dieu tout-puissant, lui pardonnerais-tu ?

SON PARFUM

Ma petite âme, — fillette douce et tendre,
Dis, quel parfum, — des melons, des oranges,
Des immortelles, — ou de la fleur de menthe,
Dis quel parfum — se répand de ton sein.

Veux-tu te taire, — bêta, vilain garçon :
Ce ne sont pas — des melons, des oranges,
Des immortelles — ou de la fleur de menthe
Dont se parfume — la douceur de mon sein ;
La pureté — suave d'une fille
Est le parfum — dont se grisent les cœurs.

AU CŒUR DE L'ARBRE

Jeune gars s'adresse à Dieu :
« Une dague donne-moi,
Lame d'or, garde d'argent,
Je veux transpercer ce pin,
Voir ce qu'il a sous l'écorce. »

Dieu lui donne dague d'or,
Dague d'or, garde d'argent,
Dont il transperce l'écorce.
O surprise : dans le pin
Se trouve une jeune fille
Claire comme le soleil.

Émû, le garçon lui dit :
« Écoute-moi, toute belle,
Je voudrais bien t'épouser,
Mais les tiens m'éconduiront ;
Je voudrais bien te séduire,
Mais tu ne me suivras pas ;
Je voudrais bien t'enlever,
Mais, seul, n'y parviendrai pas. »

La fillette lui répond :
« Dieu te garde, gentil gars !
Ne demande pas ma main,
On te la refuserait ;
Ne m'enlève pas non plus,
Ce serait chercher la mort ;
Car j'ai neuf frères vaillants
Et des cousins redoutés :
Quand ils montent leurs montures,
Leurs sabres à leurs côtés,

Couverts de leurs peaux de loup,
C'est un spectacle terrible :
Vite ils t'auraient rattrapé.
Ainsi périr est péché
Et fuir serait une honte.
Séduis-moi, gentil garçon,
Gentil gars que je veux suivre.

ANNE ET IWO

Le soleil vague — au bord du bois tranquille.
Est-ce bien lui — dont la lumière brille
Au bord du bois — dont les arbres sont verts ?
C'est Yelena — avec Paul son beau-frère.
Paul murmurait — tout bas à Yelena :
« O Yelena — belle-sœur douce et chère,
Accorde-moi — la main de ta sœur Anne,
Donne-la moi — belle-sœur bien-aimée ;
Elle a, dit-on, — la cervelle troublée ;
Mais nous irons — à Omslevo, là-bas,
Pour y guérir — sa pensée égarée ;
Elle sera — ma tendre épouse, à moi. »

***

En entendant — ces mots, dame Yela
Répond tout bas — à son jeune beau-frère :
« Tu peux me croire — ô Paul, mon frère aimé,
Anne n'a pas — la pensée égarée,
Elle est trop belle — la fillette est trop belle,
Elle est trop belle — on cache sa beauté.
Réunis donc — nombreux garçons d'honneur,
Amis connus — et jeunes inconnus,
Mais pour conduire — au foyer l'épousée

Ne choisis pas — Iwo, ton propre frère,
Mon propre époux — car Anne est trop jolie,
Un noir remords — en naîtrait pour ta vie. »
A peine Paul — a-t-il ouï ces mots
Qu'il s'est levé — il va trouver sa mère :
« Mère, dit-il, donne-moi les présents
Qui serviront — aux abords de la noce,
Car Yelena — m'accorde Anne, sa sœur,
En conseillant — la chère belle-sœur
De réunir — les beaux garçons d'honneur,
Amis connus — et jeunes inconnus,
Et de choisir — pour mener l'épousée
Un inconnu — et non mon propre frère :
Anne sa sœur, — dit-elle, est trop jolie,
Il en naîtrait — un remords pour ma vie. »

***

Mais la maman — lui répond rudement :
« Paul, ô mon fils — ne dis pas de sottise,
Car ce serait — une honte pour nous
Si pour conduire — chez nous la fiancée
Tu ne prenais — pas Iwo, ton cher frère. »

***

Paul choisit donc — de beaux garçons d'honneur;
Iwo, son frère, — mènera l'épousée.
Tous sont partis — pour chercher la fillette.
Ils ont atteint — la demeure aux murs blancs,
Et s'en retournent — avec la fiancée.
De la montagne — la brise s'est levée,
Elle soulève — le voile aux plis mouvants
Dont Anne avait — recouvert son visage,
Son doux visage — à l'éclat radieux.

*
* *

Iwo l'a vue : il a vu son visage,
D'une voix claire, il crie à Paul, son frère :
« Mon frère Paul, — regarde ton cheval :
Vois, tu chevauches — sans fer dans la montagne,
Dans la montagne — sombre de Kornitza. »

*
* *

Paul, qui l'entend, — descend de son cheval ;
En se penchant — il regarde aux sabots,
Voit le cheval — ferré comme il doit l'être,
Vingt-quatre clous — fixent les quatre fers.
Son frère Iwo — voyant Paul incliné
Tire son sabre — de la gaine éclatante
Et d'un grand coup — l'abat mort à ses pieds.

*
* *

Épouvantés — les beaux garçons d'honneur,
Pressent Iwo : — « Dieu du ciel, es-tu fou
D'assassiner — ton frère, Paul, ton frère ? »
Puis ils descendent — des rapides coursiers.
Creusent la tombe — des lames de leurs sabres,
Y font descendre — Paul, leur bon compagnon
Et s'en retournent — à leurs demeures blanches.

*
* *

Devant la ferme — se déroulent les rondes.
Dame Yela — les conduit toute heureuse.
Elle aperçoit — le cortège d'honneur,
Compte les hôtes — cherche Paul son beau-frère.
Elle ramène — les rondes sur leurs pas

Puis les disperse — en un morne silence,
Pour s'en aller — au-devant de sa sœur.

*
* *

Tout en pleurant — sa sœur Anne lui dit :
« Chère Yela, — que Dieu nous prenne en garde !
Avant d'atteindre — la demeure aux murs blancs
A peine éclose — me voici déjà veuve ! »

*
* *

Yelena voit — les larmes de sa sœur,
Elle comprend — le malheur qui l'accable.
Vite elle rentre — dans la blanche maison,
Elle y choisit — un couteau d'acier dur,
En frappe Iwo — son mari, droit au cœur.

*
* *

La vieille mère — d'Iwo pleine d'effroi
Dit à sa bru : — « Yelena, malheureuse,
Malheur à toi ; — que le ciel te foudroie ! »

*
* *

Yela répond — à la vieille maman :
« Vieille maman, — crois-en ta belle-fille,
Pour ma sœur Anne — et pour moi-même aussi
Le ciel préfère — nous voir demeurer veuves
Que de nous voir, deux sœurs, avec un même amant. »

HISTOIRE D'AMOUR

Un jeune homme chevauche par les vertes montagnes.
Il est seul, il a soif, en vain cherche de l'eau,

Son cerveau a soif d'amour : où donc est la compagne,
Dont les bras blancs lui donneraient le doux repos?
Il s'appuie à sa bonne épée,
Très las, et s'évente le front
Des hautes plumes de héron
Dont sa noire aigrette est formée.

*
* *

Jeune fillette, à la fenêtre assise,
Voit le jeune homme; elle appelle : « Maman!
Vois ce jeune homme que la fatigue brise
Et que la soif angoisse. En son tourment
Il rêve aux bras doux et blancs de l'aimée,
Sur son épée, il s'appuie triste et las,
En s'éventant de son aigrette ailée.
Porter de l'eau, maman, n'irai-je pas? »

*
* *

Et la maman dit : « Ma fillette,
Ma fillette, ce serait mal
De ne donner que de l'eau claire
Dans l'amphore au col de cristal.
Va chercher une gargoulette
De bon vin frais, de vin doré,
Le mêlant dans la coupe nette
A l'eau que tu lui vas porter.

*
* *

La fillette est obéissante.
Elle emplit la cruche de vin
Et dans l'amphore transparente
Verse l'eau pure du bassin.

Le beau garçon la voit venir,
Mais de l'eau point ne se soucie,
Ni du vin aux reflets d'or pur ;
Par les bras prend la jeune fille,
Il la prend par ses beaux bras blancs ;
Sur son cheval la met en selle,
Il l'embrasse, il l'embrasse encor,
De baisers dévore la belle
Qui se débat sous son effort ;
Puis avec sa ceinture en soie
Il l'attache solidement,
Il la noue avec la courroie
A laquelle sa dague pend,
Et quand la belle est ficelée
Sur le destrier qui hennit,
Le jeune gars prend la volée,
Emportant la fille avec lui.

M. le professeur Yasha Prodanovitch, ancien ministre de l'Instruction publique de Serbie, nous fait l'honneur de nous communiquer le texte d'une chanson populaire dont il a retrouvé huit versions différentes dans le folk-lore serbe. C'est le thème dont M. Jean Richepin s'est si heureusement inspiré en composant sa chanson devenue célèbre sous le nom de la Glu *: l'on se rendra compte de la magnificence avec laquelle un grand poète, comme Jean Richepin, peut broder une trame populaire :*

LE CŒUR DE SA MÈRE

Elle a nourri son fils Steva
Un an, deux ans, dix ans, vingt ans,
Et quand il vint sur ses vingt ans,

La mère maria Steva :
« Prends, mon petit, Mila la fille,
Prends-la pour femme et vis heureux. »
Quand le soir la noce est partie,
Steva se couche dans le lit,
Il appelle Mila sa femme :
« Viens avec moi dans le doux lit. »
Mais Mila, la femme qu'il aime :
« Je ne puis te donner d'amour
Que tu n'aies égorgé ta mère ! »
L'aube a crevé le grand ciel blanc :
Steva selle son bon cheval,
Il prend sa mère par la main :
« Mère, assieds-toi sur l'herbe verte,
Que je repose sur ton sein,
Que je te parle de Mila. »
La mère s'assit sur l'herbe verte,
Steva se penche sur son sein,
Tire un couteau de sa ceinture,
Frappe sa mère jusqu'au cœur.
Il la frappa si doucement
Qu'en tirant le couteau sanglant
Le cœur sortit avec la lame.
Steva revint tout en pleurant
Sur son cheval. Devant la porte,
Le cheval tombe lourdement,
Entraînant Steva ; le cœur roule,
Et le cœur de la mère dit :
« T'es-tu fait mal, oh ! mon petit ! »
Entré dans le château joli
De son cheval il descendit,
De son cheval qui, hennissant,
Folâtre dans la cour de marbre
Comme un agneau parmi les champs.

Steva entra dans le château,
Enleva le cœur de la lame,
Le mit sur la table d'honneur :
« Voilà pour toi, Mila chérie,
Le cœur que tu m'as demandé.
Adieu ! Mila, maman est morte,
Steva doit disparaître aussi.
Prends mes châteaux, ils sont à toi,
Qu'après toi, ils restent déserts ! »
La belle Mila se lamente :
« Malheur à moi ! mon Dieu très doux,
Si jeune dois-je rester veuve ? »
Mais Steva n'entend plus Mila,
Il ôte le cœur du couteau
Et du couteau se frappe au cœur,
Si doucement que sous la terre.
Il fut réuni à jamais
Au sein déchiré de sa mère.

CHANSONS MAHOMÉTANES

Pendant plusieurs siècles la Serbie resta sous le joug ottoman. Des Serbes, des femmes, des jeunes filles furent attirés par le vainqueur. C'est un coin curieux — et qui paraît douloureux aujourd'hui — que celui où les poètes serbes ont exprimé, en leur savoureux langage, des sentiments mahométanisés.

Voici des sentiments d'amour, d'un amour simplet et sensuel tel qu'il pouvait se former derrière les fenêtres closes et grillagées, en la vie solitaire où palpitaient les jeunes femmes destinées au harem :

LANGUEUR

Hautes demeures : puissé-je vous voir tomber !
Et vos lambris dévorés par les flammes.
Je suis si triste en ma jeunesse ardente
De dormir seule en la soie des coussins.
Je me retourne à droite puis à gauche,
Mais je suis seule, nul homme à droite, à gauche,
Et je me roule mordant mes couvertures,
Brûlant de désirs et lasse de langueur.

Je ne veux pas rester plus longtemps solitaire ;
Pour m'en aller, je donnerais jusqu'à ma robe.
Je veux me procurer un cheval, un faucon,
Et chevaucher jusqu'à Stamboul la capitale,
Servir là-bas, neuf ans durant, notre sultan.
Et j'obtiendrai neuf agaluks (1) en récompense.

(1) Territoire administré par les commandants turcs appelés *agas.*

Serajevo (1) la belle me verra en pacha.
Oh ! le gentil pacha aux belles ordonnances !
Je fixerai le prix des garçons : un gros sou ;
On aura une veuve pour un peu de tabac,
Mais une fille coûtera son pesant d'or !

MON BEAU JARDIN

Ah ! si j'avais les trésors du sultan,
Je saurais bien en faire bon usage :
Un jardinet ordonnerais au bord de l'eau (2).

Ah ! si j'avais les trésors du sultan,
Je saurais bien faire beau jardinage :
On n'y verrait que fleurs de lis et œillets blancs.

Ah ! si j'avais les trésors du sultan,
Je saurais bien en faire bon usage :
J'achèterais un beau garçon bien avenant
Et l'emploierais à cultiver mon jardinage.

MEIRA PLEURE

Meira penche sa tête blonde
A l'épaule de sa maman :
Doucement la mère demande :
« De quoi souffres-tu, mon enfant ? »

L'enfant répond : « Maman chérie,
Ne touche pas à ma douleur,
Laisse le secret de ma vie,
« Tu vas mourir », me dit mon cœur.

(1) Ville serbe.
(2) Au bord de la Save.

Et lorsque tu me verras morte,
Tu réuniras, dis, maman,
Les compagnons de toute sorte
Qui, dans nos jeux, m'amusaient tant.

Je veux qu'à chacun d'eux tu donnes
Un doux cadeau, en souvenir,
Mais jusqu'à la mort, ô pardonne!
A mon Muio je veux tenir.

Appelle aussi les personnages
Qui pieusement vont prier
A la Mecque en pèlerinage;
Qu'ils me couvrent de leur pitié!

Pour le laver à l'eau de roses
Tu prendras mon cadavre blanc,
L'essuyant aux feuilles des roses;
Mais ne m'enterre pas, maman,

Au jardin où dorment les tombes
De ceux qui dorment comme moi,
Sous la verdure de la combe
Où le coucou pleure d'émoi.

Enterre-moi plutôt, ma mère,
En la maison du bien-aimé,
Pour que la mort me soit légère
Au chant de son pas si léger;

Pour qu'au matin quand il s'éveille,
Muio, me voyant près de lui,
Embrasse mes lèvres vermeilles
Où si souvent son nom a lui.

LES GRANDS YEUX NOIRS DE LA BELLE JANJA

Un grand nuage — sur Trawnik s'alourdit.
Est-ce le feu — ou la peste ou la foudre
Dont s'alluma — l'incendie aux flots noirs ?
Ou les yeux noirs — de la belle Janja?
Non ce n'est pas — la peste ni la foudre,
Dont s'alluma — l'incendie aux flots noirs :
Ce sont les yeux — merveilleusement noirs
Les grands yeux noirs — de la belle Janja,
Qui répandirent — les flammèches ardentes
Dont s'embrasèrent — les magasins bâtis,
Leurs grands hangards — et l'auberge amarante
Et le palais — où siège le kadi.

Quant aux auteurs des poésies qu'on vient de lire, comme de celles qui suivent, impossible de les connaître. Fait commun aux poésies populaires. « On ne peut connaître les auteurs des poésies, même les plus récentes, écrit Dozon. Dans le peuple personne n'attache d'importance à composer des vers, et, loin d'en tirer vanité, le véritable auteur d'un chant se défend de l'être et prétend l'avoir appris de la bouche de quelque autre. Il en est ainsi des poésies les plus récentes et de celles dont on connaît parfaitement le lieu d'origine, et qui roulent sur un événement de fraîche date; car à peine quelques jours se sont-ils écoulés que personne ne songe plus à leur provenance (1). »

Aussi bien le chant et la poésie serbes ne sont pas

(1) Dozon, *L'Épopée serbe*, Paris, 1888, in-8°, p. xxiv.

personnels, individuels : ils sont collectifs. Nous avons vu comment les jeunes filles composent leurs chansons ; il en va de même des hommes, des paysans, pâtres, aveugles ou brigands.

L'un ou l'autre saisit sa gousle, comme Demodocos sa phormynx, « alors que l'envie lui prend de chanter ». « Le chant est bon ou mauvais; s'il a plu, quelqu'un des auditeurs l'aura retenu, incomplètement peut-être, et quand il le répétera, il comblera de son mieux les lacunes de sa mémoire sans s'interdire d'y ajouter des vers, quand cela lui semblera à propos : car le chant n'est la propriété de personne. Il est collectif (1). »

(1) Dozon, p. xxx.

LA FAMILLE

La Serbie est le pays de la cohésion familiale. Bien que la France n'ait pu d'aucune façon influer sur l'organisation de la famille serbe, l'organisation de la famille serbe est exactement celle de la vieille famille française :

Une famille fortement constituée sous l'autorité du chef de la maison, et cette famille agrandie et renforcée par une solide union entre les différentes branches qui la composent, groupées en zadrougas, *telles autrefois les « communautés » des familles françaises.*

La zadrouga *est l'association de plusieurs branches d'une même famille sous un chef commun, généralement l'aîné mâle. M. Vesnitch voit très justement dans la zadrouga le noyau générateur d'où sortent la commune, le canton, le département, la province, la nation. Et il en fut de même dans l'ancienne France; mais tandis que dans la France indépendante la famille, en se développant, parvint à former progressivement la plus belle et glorieuse monarchie qui ait paru sous le soleil, en Serbie, après que l'État se fut effondré, à la fin du XIVe siècle, sous la domination turque, toute vie, aussi bien privée que publique, se retira dans le foyer domestique. Sous le régime turc, « le Serbe se retira des villes où l'attendaient la violence et l'injure, et des prisons où, suivant les chants populaires, il y a de l'eau jusqu'aux genoux. Il s'est retiré dans les forêts... Le vainqueur laisse la campagne au vaincu, satisfait d'en tirer l'impôt »* (1).

(1) LABOULAYE, *op. cit.*, p. 133.

Ainsi il ne reste au Serbe que sa famille. « Heureux qui a un vieux père, une mère qui l'aime, beaucoup de frères et beaucoup de sœurs, de beaux-frères, de belles-sœurs, c'est la seule richesse et la seule puissance. »

La famille forme un petit État qui vit au milieu d'un grand État hostile. La constitution doit en être à toute épreuve; la soumission au chef doit être absolue.

« Quand on veut avoir quelque chose de bon, dit le paysan serbe, on regarde à la famille, même quand on veut un chien (1). »

A plus forte raison quand on veut un gendre ou une bru.

« Comme autrefois en France, ce sont les chefs de famille qui traitent de l'union des jeunes gens, en dehors d'eux. Introduire dans la communauté une tête nouvelle, c'est l'affaire de tous. Et, après tout cela, la nouvelle venue est encore une étrangère, et, pendant une année, on ne la nomme que la fiancée (2). »

L'amour de la famille est si vif qu'il rejette dans l'ombre tout autre amour. Comme les Français de l'ancienne France, les Serbes auraient dit: « Faire honneur ou profit à la famille, c'est le seul sentiment (3). »

Comme encore dans la France d'autrefois, les liens de la famille naturelle s'étendent par les liens de la parenté fictive, et qui ne sont pas d'une moindre force. Les liens qui unissent les pobratims *(frères d'élec-*

(1) Ianko Véesselinovitch, Histoire d'une paysanne, trad. A. Giron, ap. *Revue Britannique*, 1891, I, 94.

(2) Laboulaye, *op. cit.*, p. 137.

(3) Paroles du bailli de Mirabeau à son frère aîné le marquis.

tion, frères d'armes) sont indissolubles. Et l'on peut se choisir aussi une sœur d'élection.

Le respect des jeunes gens pour les anciens de la famille se marque en toute occasion.

Andjelia est fiancée. Voici le jour des noces :

« En s'inclinant elle pénètre dans la chambre, présente à ses nouveaux parents leurs chaussures et sort chercher de l'eau. Elle rentre, s'inclinant de nouveau, leur lave et essuie le visage. Ils lui tendent les peignes, elle les peigne. Puis ils font leur prière. Elle ressort encore et revient avec une petite tchoutoura pleine de raki. Elle s'incline devant son beau-père, lui baise les mains et lui présente la tchoutoura. Elle se place ensuite derrière lui pour le servir. »

Au repas de noces, Andjelia (la jeune mariée) se place derrière le premier svat (invité) pour le servir. A chaque instant elle baisait la main de son beau-père et de sa belle-mère, car il faut, c'est l'habitude, que la nouvelle mariée, toutes les fois qu'elle rencontre ses beaux-parents, leur baise la main, après avoir fait la révérence.

Jivana, la belle-mère, met sa jeune bru au courant de ses devoirs.

Elle allait par la maison, constatait que tout était en ordre :

« Tu t'es levée de grand matin, dit-elle à Andjelia.

— Oui, mère.

— Et moi qui suis sortie du lit pour te montrer ta besogne! Tu as nettoyé les chaussures ?

— Oui, mère.

— Tout est en ordre, dit tout haut Jivana, se parlant à elle-même.

— Tout, mère.

— Tu t'entends au ménage. On voit que tu sors

d'une bonne maison. Travaille toujours comme ça et tu me conviendras.

— Oui, mère. »

Elle avait le cœur joyeux et content. Elle regarda Jivana, la regarda tranquillement dans les yeux, comme regarde quiconque a conscience d'avoir rempli son devoir.

« Dis-moi, mère, ce que j'ai encore à faire.

— Eh bien, ma fille, quand ton beau-père se lèvera, tu lui porteras ses chaussures. Ensuite tu l'accompagneras au puits et lui verseras de l'eau, car il ne se débarbouille qu'au puits; tu emporteras une serviette propre pour l'essuyer.

« Tu feras la même chose pour Ninko, son frère. Quand il rentrera à la maison, tu le peigneras.

— Bien, mère.

— Puis tu lui serviras du raki, *du doux; il ne boit jamais du fort.*

— Oui, mère.

— Ensuite, tu donneras du grain à la volaille.

— Bon, mère.

— Enfin, s'il veut sortir, continua Jivana, tu le conduiras jusqu'au chemin.

— Oui, mère.

— Voilà ta besogne pour ce matin. Tu ne prépareras pas le manger, mes brus ne font jamais la cuisine pendant la première année, mais tu aideras la ménagère en tout et tu surveilleras les enfants. Il faut être toujours propre et nette, car nous demeurons au bord du chemin et il faut se trouver, à tout moment, en mesure de recevoir la visite du premier venu, tu comprends ?

— Je comprends, mère.

— Notre maison a été jusqu'ici la première du bourg, je veux que ça continue.

— Ça continuera, mère.

— Le soir, tu retireras leurs chaussures à ton beau-père et à son frère, ainsi qu'à tes beaux-frères ; tu leur laveras les pieds. C'est ta besogne.

— Je ferai tout cela, mère.

— Autre chose, ma fille !... Depuis que je suis ici, la paix et la concorde ont toujours régné dans notre maison. Je veux qu'il en soit de même dans l'avenir. Je ne veux pas entendre de querelles. Je ne veux pas non plus, quand tu te mettras au lit, que tu racontes ceci ou cela à Miladine. Il faut savoir tout endurer... Si tu m'obéis, je te bénirai ; si tu ne m'obéis pas, je te maudirai.

— Je t'obéirai, mère.

— Bon, ma fille !... Maintenant tu sais quelle est ta besogne, travaille !... Et puis, Marthe m'a dit, et je l'ai vu moi-même, que tu t'entends à tous les travaux de femme. Ma fille, tu montreras ce que tu sais à Milénia. »

Ici, la voix de la vieille s'attendrit.

« Oui, mère, tout ce que je sais je le lui montrerai ! » répondit joyeusement Andjelia.

Jivana l'embrassa. Elle baisa la main de sa belle-mère.

« Allons, ma fille, verse-moi de l'eau que je me débarbouille. »

Andjelia lui versa de l'eau.

Peu à peu, les gens de la maison commencèrent à se lever. Andjelia apporta les chaussures à son beau-père.

On lui demandait de travailler, d'obéir, de vivre en bons termes avec les gens de la maison : que pouvait-elle désirer et demander elle-même, sinon cela ? (1).

(1) Histoire d'une paysanne serbe, par Ianko Véesseli-

Les jeunes gens sont mariés depuis quelques mois, quand le bonhomme Ilia, père d'Andjelia, vient voir sa fille chez le bonhomme Pantitch (le beau-père de la jeune femme). Après le souper on s'attarda à causer. Le bonhomme Ilia demanda à voir son gendre. Miladine (le gendre) arriva, rouge comme une écrevisse. Il baisa la main du vieux.

« Bonjour, mon garçon, où as-tu été aujourd'hui?

— C'est mon laboureur, remarqua Pantitch, il est toujours par les champs.

— Et comment vas-tu?

— Bien, grâce à Dieu, dit Miladine en baissant la tête et regardant les boucles de ses opankes (souliers).

— Et ta femme? Écoutez-vous bien vos anciens?

— Hi! hi! hi!... Oui, comment faire autrement? répondit Miladine confus.

— Continuez d'écouter, pardieu, mon garçon. Si vous n'écoutez pas votre ancien, à qui obéirez-vous? Vous n'avez pas de meilleurs amis que vos parents... Aimez-vous, entendez-vous bien ensemble; quand on s'entend, et qu'on s'aime bien et qu'on travaille, le bon Dieu ne vous manque pas. »

Miladine lui baisa de nouveau la main et se retira. Les vieux restèrent encore un peu à causer, puis chacun gagna enfin son lit (1). »

Le travail est dur dans les champs, pour cette rude population agricole, pour la jeunesse surtout.

« Les hommes ranimèrent les tisons de l'âtre, le feu

novitch, trad. A. Giron, ap. *Revue Britannique*, 1891, I, 119-20.

(1) Histoire d'une paysanne serbe, *Revue Britannique*, 1891, I, 310.

flamba. En rentrant, Andjelia prit un pot, y versa du raki, et le plaça sur le feu.

Puis elle alla chercher du miel.

Jivana (la belle-mère), au bruit, sortit de la chambre :

« Qu'est-ce que tu fais, ma fille ?

— Je fais du punch, ma mère.

— As-tu déjà dormi ?

— Pas encore.

— Tu es solide sur tes jambes ! Que veux-tu, ma fille ? Nous savons tous qu'il n'est pas agréable d'être jeune. Les ongles des pieds nous tombent jusqu'à trois fois dans un hiver. C'est en hiver le plus rude.

— Que mes ongles tombent, peu importe, pensa Andjelia. Rien n'est facile en ce monde, si l'on veut bien faire (1). »

Voici les veillées du soir, si importantes pour l'objet de ce livre.

Toute la maisonnée se trouvait réunie.

« Andjelia alla de l'un à l'autre et retira les chaussures à tous les hommes, sauf à son mari, Miladine. Ce dernier fut déchaussé par Marthe. Ensuite elle leur lava les pieds et leur versa de l'eau sur les mains ; puis elle alla disposer le couvert.

Maître Pantitch dit :

« Faisons la prière. »

Tous se levèrent. Maître Pantitch fixa un cierge allumé au mur. Andjelia lui remit une cassolette remplie de charbons ardents.

Maître Pantitch souffla sur le charbon, y jeta un ou deux grains d'encens, se signa, promena la cassolette autour du cierge, aspira un instant le parfum, le fit

(1) Histoire d'une paysanne serbe, *l. c.*, p. 319.

respirer à chaque membre de la famille, puis il remit la cassolette à Andjelia et commença la prière.

La cérémonie achevée, maître Pantitch éteignit le cierge et dit :

« *Grand bien nous fasse la prière !* »

Puis tout le monde prit place à table. Andjelia servit. La ménagère veillait à ce qu'il y eût de tout en abondance et Andjelia avait l'œil sur les enfants qui étaient servis à part.

Pendant le souper, on parla des champs. Jivana (la belle-mère d'Andjelia) discuta avec maître Pantitch et Ninko sur l'endroit où l'on planterait le chanvre...

Après le repas, on s'installa autour du feu, tandis qu'Andjelia mangeait à son tour avec la cuisinière (1). »

« *Durant les longues soirées d'hiver, autour du feu, aussi bien qu'à l'occasion des fêtes de famille ou religieuses, la jeunesse serbe est restée pour des heures suspendue aux lèvres des grand'mères lui disant des contes et des charades, quand ce n'étaient des vieillards récitant, à l'aide de la* gousle, *les rapsodies nationales, où la droiture, l'honnêteté, le dévouement filial, l'amour de la patrie étaient élevés à la hauteur de l'autel de la religion* (2). »

La mort du chef de la maison rappelle celle des patriarches.

Le vieux Pantitch, chef de la zadrouga, est à son dernier moment.

« *Andjelia (sa bru), le soulevant, lui glissa un oreiller sous les épaules.*

(1) Histoire d'une paysanne serbe, *Revue Britannique*, 1891, I, 293.

(2) Vesnitch, *l. c.*, p. 50.

Il respirait péniblement. Son visage était obscurci, les pommettes des joues faisaient saillie; il était bien empiré.

« Mon frère, ma femme et mes enfants, dit-il, je pars pour le lointain voyage dont on ne revient pas; mais c'est la volonté de Dieu. C'est pourquoi je veux vous dire quelques mots et vous saluer avant de partir... »

Il s'arrêta un instant : le silence était si profond qu'on eût entendu voler une mouche :

« Ecoutez, mes enfants: voici mon frère et voici ma compagne, votre mère. C'est avec eux que j'ai gagné ce toit qui nous abrite et ce peu de bien. Nous avons versé bien des sueurs, nous avons enduré bien des peines pour amasser tout cela. Je vous ai appelés pour vous dire, pour vous crier bien fort: conservez le bien tel qu'il est. Vivez sur lui. Il y en a assez pour vous et vos enfants. Mais écoutez-moi! Que pas un de vous ne s'avise de demander le partage! Celui qui voudrait séparer le produit de nos sueurs et de nos peines : maudit soit-il! »

Il fit une nouvelle pause.

« Mes enfants, au moment de partir, j'ai voulu vous donner un nouveau chef. Ninko sera désormais votre chef (c'était son frère cadet). Qui a su gagner, saura conserver. Obéissez-lui, mes enfants, comme vous m'avez obéi! Que le monde ne dise pas : « Stévan est mort, les Pantitch sont à terre! » Mes os se remueraient dans la tombe! Je veux que la maison Pantitch reste la première du village, comme elle l'a été dans le passé!... Je veux qu'on parle de votre concorde et de votre amitié l'un pour l'autre, comme on en a toujours parlé! Je veux qu'on vante votre bon caractère et votre travail, comme on a vanté le nôtre. »

Des larmes roulaient de tous les yeux et coulaient à flot; quelques-uns commençaient à crier. Maître Pantitch lui-même s'attendrit. Il laissa couler quelques larmes et continua :

« Voici, ici, voici votre mère. Obéissez-lui, respectez-la comme de bons enfants doivent le faire. Adoucisez par vos soins ses derniers jours. Gardez-vous de lui faire du chagrin, car malheur à celui sur qui tombent les larmes d'une mère! Malheur à celui qu'une mère maudit ! Vous pleurez ! Gardez-vous-en ! Remerciez Dieu de m'avoir donné une si belle vieillesse. Je meurs heureux, mes enfants ! Ma maison est remplie et de mes enfants et de mon travail ! Dieu m'a donné même des petits-fils ! Il m'a donné assez longtemps la santé, et maintenant qu'il m'a envoyé la maladie, c'est qu'il veut me retirer de l'existence. Plutôt cela que tout autre chose ; car, malade, je vous aurais tourmenté et me serais tourmenté moi-même. Vous avez entendu ce que j'avais à vous dire : approchez maintenant que nous nous disions adieu et que je vous bénisse. »

Moïssilo s'avança le premier et baisa la main de son père.

« Adieu, père ! dit-il.

— Adieu ! que le bonheur accompagne ta vie, mon fils ! »

Puis ce fut le tour de Sava, puis ce fut le tour de Miladine. Il leur dit adieu et les bénit.

Le tour des femmes arriva : d'abord Stava, puis Marthe, puis Andjelia. Il dit adieu à tous les assistants et demanda qu'on lui amenât les enfants.

Ceux-ci vinrent un à un lui baiser la main. Il les embrassa et les bénit. Quand ce fut le tour du petit Lazare, quand il embrassa le dernier de ses petits-fils, les larmes jaillirent de ses yeux.

« O ma dernière et ma plus grande joie ! dit-il. Tu as adouci mes derniers jours. Veuille Dieu, en récompense, que tu brilles et te distingues parmi les hommes comme la lune au milieu des étoiles. Soulève-le, bien. »

Andjelia souleva Lazare et le plaça sur le lit (1). »

Ninko a été désigné par Pantitch mourant pour lui succéder à la tête de la famille : mais le véritable chef en est son petit-fils Lazare (Miladine, son propre fils, étant mort). Il s'agit de le former de façon que, le jour où il en aura l'âge, il puisse d'une main ferme et avertie accomplir la grande tâche qui lui est impartie.

Le tribunal (après la mort de Pantitch, de Ninko son frère et de Miladine son fils) dressa un relevé des biens des Pantitch et l'envoya à la Cour des tutelles.

Ce dernier tribunal laissa le bien en l'état ; seulement, pour plus de sûreté, on désigna deux tuteurs (au jeune Lazare).

Ainsi la propriété resta indemne.

Andjelia s'arrangea pour trouver des travailleurs, que le bien ne périclitât pas, faute de soins. Si peu nombreux que fussent les bras (après l'épidémie de choléra), le labour, le sarclage, la moisson, tout se fit à temps, et cela grâce aux efforts d'Andjelia.

« Elle se levait au milieu de la nuit et parcourait les prés, pour voir si quelqu'un n'en démolissait pas les clôtures ou n'y faisait pas paître son bétail. Une sueur mortelle baignait son front, quand elle allait ainsi par ce silence des ténèbres, n'entendant même pas le chant du coq.

(1) Histoire d'une paysanne, *Revue Britannique*, 1891, II, 99-100.

« Elle avait peur et des vampires, et des sorcières, et des spectres.

« Rien d'étonnant qu'elle eût sucé ces croyances avec le lait maternel ! Et pourtant elle sortait. Elle s'effrayait de son ombre, des feuilles sèches crépitant sous ses pas, de chaque tronc d'arbre, de chaque arbuste, et pourtant elle marchait.

« — Il le faut, pensait-elle : si je ne le fais pas, qui le fera ?

« Dans son esprit, il fallait surveiller le bien ; il ne fallait pas le laisser s'amoindrir. L'avenir de son Lazare, le legs que lui avait laissé Jivana l'exigeaient.

« Quand le coq commençait à chanter, un poids s'enlevait de son âme ; car chacun sait qu'au chant du coq tous les spectres s'évanouissent.

« Mais, bien qu'elle courût ainsi, bien que tout reposât sur ses épaules, Lazare, pourtant, était le chef de la maison. Elle ne cherchait pas à s'arroger ce droit : les habitudes nationales, depuis longtemps, avaient prévu le cas ; et Andjelia en agissant comme elle le faisait, se conformait seulement aux usages.

« Le mâle est comme le grain de pavot ; il vaut toujours plus que la femelle », dit le vieil adage.

« Ainsi, en toute occasion, Andjelia donnait le premier rang à Lazare. Au moment de la prière, le matin et le soir, c'était Lazare qui allumait le cierge, qui présentait l'encensoir aux membres de la famille. Quand on se réunissait le soir, autour du feu, la place d'honneur était réservée à Lazare.

« Elle ne voulait rien entreprendre sans avoir consulté son fils.

« Lazare, ma nourriture.

— Quoi, mère ?

— Si nous enlevions le chaume du champ d'orge, qu'en dis-tu?

— Mais oui, mère.

— Et si nous laissions reposer la terre tout l'été ?

— Bon, laissons-la. »

« *Quand furent revenues les longues soirées d'hiver, Andjelia s'asseyait près du feu et, tout en filant, parlait à Lazare de son aïeul Panta, de son grand-oncle Lima et de son grand-père Stevan, et lui racontait les détails de la vie durant les anciens temps. Les enfants écoutaient et s'endormaient. Quand tous étaient couchés, elle abandonnait sa quenouille et gagnait sa couche, non pour se livrer aux douceurs du sommeil, mais pour réfléchir.*

« *Chaque dimanche, elle allait au cimetière et là, sanglotant, elle s'entretenait avec ses morts. Elle leur expliquait combien la vie était dure, comme s'ils avaient pu l'entendre...*

« *Telle était alors la vie d'Andjelia...* (1). »

Le jeune Lazare meurt à son tour : il était l'espoir de la maison.

Sa pauvre mère, Andjelia, « *s'interrompait pour essuyer ses larmes, car il ne faut pas que les larmes coulent sur le cadavre, ce seraient autant de vampires...* »

« *Andjelia, sa besogne terminée, songea à aller au cimetière. Elle prit avec elle deux ou trois pommes pour les offrir à ses morts et partit.*

« *Elle resta assise, tout le long du jour, près des tombes. Le soleil allait disparaître à l'occident, qu'elle ne pouvait encore se résoudre à se séparer de cette*

(1) Vie d'une paysanne serbe *Revue Britannique*, 1891, II, 121-23.

terre noire. Elle finit par s'endormir sur la tombe de Lazare (1). »

Les extraits que nous venons de donner de la saisissante monographe tracée par Ianko Véessélinovitch, font comprendre d'une manière vivante ce qu'est la famille rustique des Serbes, où vit l'âme de la nation, source de sa force et de sa poésie. Les gracieuses chansons qui suivent compléteront ce tableau en y ajoutant leur charmant éclat.

CHANSONS DE NOCES DE RISANO

I

L'étoile du matin — parcourt la ville blanche
De Risano.
Non, ce n'est pas — l'étoile matinale
Aux rayons d'or,

C'est Stana, la jeune fille,
En ses mains deux rossignols.
Aux rossignolets, gentille,
Elle dit d'un ton câlin :

« Oiseaux de Dieu — rossignolets gentils,
A la maison — où Constantin demeure,
A la fenêtre — qui lui donne le jour,
Allez, volez, — dites-lui gentiment :
Nous avons vu — Stana la demoiselle,
Nous l'avons vue — en ses plus beaux atours.
Elle est grande et bien faite — elle est fine, elle est belle,
Son doux visage blanc — se colore d'amour,

(1) Histoire d'une paysanne, *Revue Britannique*, 1891, II, 395.

Pareille à toi,
En son émoi.
Elle est pour toi,
Cher Contantin !

II

Belle Stana — cueille un bouquet d'œillets,
A Constantin — les envoie en message :
« Cher Constantin — mon trésor, mon aimé,
Maman me gronde — et tourmente sans cesse,
Elle me gronde, — non pour ma maladresse,
Tu viens me voir, dit-elle, trop souvent. »

Constantin cueille — une touffe de roses,
Les fait porter — à Stana en message :
« Stana mon âme, — Stana ma bien-aimée,
Demande à Dieu — qu'il nous mette à dimanche.
Je grouperai — deux cents garçons d'honneur,
Tous des garçons — libres du mariage,
Sur des chevaux — que nul n'aura montés,
Armés de sabres — que nul n'aura brandis,
Portant kalpaks — que nul n'aura portés,
Et avec eux — je t'enverrai mon frère,
Vêtu d'habits — qui seront mes habits,
Avec des armes — qui seront bien mes armes,
Pour qu'aisément — Stana le reconnaisse. »

Quelques jours passent ; — nous sommes au dimanche.
Deux cents garçons — par Constantin mandés,
Tous des garçons — libres du mariage,
Sur des chevaux — qu'on n'a jamais montés,
Armés de sabres — dont nul ne s'est armé,
Portant kalpaks — qu'on n'a jamais portés,
Suivent en troupe — de Constantin le frère,

Qui s'est vêtu — des habits de son frère,
Qui s'est armé — de ses armes de guerre,
Pour qu'aisément — Stana le reconnaisse
Et de sa mère — apaise le tourment.

III

Constantin chasse, il chasse, il chasse,
  Dans les cantons boisés;
Les rayons du soleil qui lasse
  Percent l'air embrasé.
Constantin cherche l'ombre fraîche
  Où, pour se reposer,
Il pourra s'étendre à son aise,
  Près des flots apaisés,
La mer est bleue, profonde et belle.
Constantin dort à poings fermés.

Constantin a dormi son saoul,
  Le voilà qui s'éveille.
Il voit sa fiancée debout
  Auprès de lui, qui veille.
« Stana, murmure Constantin,
  Ma belle fiancée,
Viens-tu du ciel, comme au matin
  Nous tombe la rosée? »
Stana répond : « Cher Constantin,
Pourquoi veux-tu qu'ici, soudain,
  Je tombe de la nue?
Par le bois, suivant le chemin,
Chantant, cueillant du romarin,
  Vers toi, je suis venue. »

IV

Belle Stana — s'adresse au blanc soleil :
« Soleil ami, — mon soleil printanier,
Qui resplendis — sur la terre infinie,
As-tu déjà — parcouru Risano?
De Constantin — as-tu vu la demeure ?
Les beaux-parents — se sont-ils préparés
A recevoir — Stana leur belle-fille ?
Aperçoit-on — mes beaux-frères joyeux,
Aperçoit-on — mes jeunes belles-sœurs?
As-tu pu voir — Constantin, mon aimé ?
Est-il d'humeur — engageante, avenante ?
Autour de lui — vis-tu garçons d'honneur?
Et le drapeau orne-t-il les murailles (1)?
Et la maman préside-t-elle aux rondes
Des belles-sœurs — répétant leurs chansons? »

Le clair soleil répondit à Stana :
« En vérité, Stana si belle et pure,
Je veux répondre à toutes tes questions,
Oui, j'ai déjà parcouru Risano ;
De Constantin j'ai vu la maison blanche
Où j'ai trouvé tes beaux-parents tous deux
Impatients — de voir Stana leur bru.
Je vis aussi — tes beaux-frères nombreux,
Ils s'occupaient — à forger les anneaux ;
Tes belles-sœurs — jeunes et gracieuses,
Te préparaient — les bouquets d'argent pur.

(1) C'est coutume, quand les garçons d'honneur quittent la maison du jeune homme pour quérir la fiancée, qu'on y fixe, au sommet, un drapeau marquant qu'il y a ce jour des noces en la demeure.

Enfin, Stana, — j'ai vu le bien-aimé,
Joyeux, dispos — et d'humeur avenante.
Et le drapeau — flotte au plus haut des murs.
Et la maman — va présidant aux rondes
Des belles-sœurs — qui chantent leurs chansons.
Déjà se groupent — les beaux garçons d'honneur.
Dans un instant tu les verras paraître. »

V

Stana attend les invités,
Les invités qui l'ont assistée à ses noces.
Stana les attend tous pour dimanche prochain.
Tout le long du chemin elle met de la menthe,
Plante des violettes et des roses vermeilles,
Et dans les cours les tendres fleurs de marjolaine,
Devant les cours des orangers aux pommes d'or.
Et quand les invités arrivent le dimanche,
Il leur est impossible de suivre leur chemin.
Il est plein du parfum enivrant de la menthe,
Il est plein de l'éclat de la rose vermeille.
Les cours sont tapissées de fleurs de marjolaine
Et c'est une muraille d'orangers aux fruits d'or,
Et c'est le bruit des faucons gris battant de l'aile.

Stana, aux yeux si beaux, s'adresse à ses amies :
« Pour Dieu, amies aimées, souffrez que je regarde
Pour un instant par la fenêtre dans la cour.
Nos invités n'ont-ils pas pris le bon chemin ? »
D'une plume de paon aux teintes mordorées,
Elle fait signe aux invités sur le chemin.
« O mes garçons d'honneur, ornement de mes noces,
Tirez vos sabres de vos larges ceinturons,
Coupez au ras du sol les fleurs de marjolaine,
Abattez le branchage des orangers touffus,

Décorez vos chevaux des roses de la route,
Entrez enfin dans ma demeure aux grands murs blancs. »

VI

La nuit les hôtes sont assis
Tout autour de la table à boire le vin frais.
Une gazelle gambade dans la chambre,
Leur présentant les gobelets.
Sur une épaule elle a un rossignol,
Sur l'autre épaule les plumes d'or du paon.
La plume d'or s'exprime ainsi :
« Ah ! si j'avais la voix du rossignol,
Je chanterais pour nos hôtes l'un après l'autre. »
A quoi le rossignol répond :
« Ah ! si j'avais les plumes d'or du paon,
Je les arracherais pour en orner nos hôtes ! »

VII

Qu'est-ce qui brille — entre les murs de Risano?
Les rayons du soleil — ou les rais de la lune,
Des étoffes de pourpre — que taillent les tailleurs,
De l'or léger — que forgent les orfèvres,
Des broderies — aux mains des demoiselles,
Une pomme d'or pur — sertie de diamants?...
Ce n'est pas le soleil — ni la lune d'opale,
Ni l'étoffe de pourpre — où taillent les tailleurs,
Ni l'or léger — que forgent les orfèvres,
Ni les tissus — en broderie — des demoiselles,
Ni la pomme d'or pur — sertie de diamants,
Mais la jeune épousée — entre ses beaux-parents.
Oh ! qu'elle est douce — et belle et radieuse !
Son front pareil — à la cime des monts,

Sur son visage — luit la clarté du jour,
De sa beauté — resplendit la demeure.

VIII

Je connais trois hautes montagnes,
Mais la plus haute est celle où chasse Constantin.
Stana lui mène son cheval
Et le nourrit chemin faisant.
Sa nourriture est composée de perles fines
Que Stana lui vient présenter
En son beau tablier de soie,
Puis lui fait boire de l'eau claire
Dans le creux de ses blanches mains.
Stana s'endort dans la forêt.

Les guêteurs qui gardent la ville
L'ont vue du sommet des remparts :
Ils ont crié : « A qui la fille
Qui dort à l'ombre du bois vert ? »
Constantin les a entendus :
« Elle est à moi ; gardez-vous bien
De réveiller l'enfant qui dort :
Je veux la réveiller moi-même,
Lorsque ma chasse aura pris fin. »
Constantin chasse une heure encore
Et cueille une blanche églantine
De la branche de l'églantier.
Il en chatouille le visage,
Le blanc visage de Stana :
« Stana, ma mie, hé, lève-toi ;
Tu n'as donc pas fini ton somme,
Dormant auprès de ta maman ? »
Stana l'entend, elle s'éveille
Et se dresse tout en émoi.

Constantin selle son cheval,
Il prend Stana d'une main forte,
L'assied sur le dos du cheval.
Arrivant devant sa demeure,
Il crie à voix haute : « Maman !
Maman, viens voir qui je t'amène :
Constantin t'amène un enfant. »
La mère accourt toute joyeuse ;
Elle embrasse sa belle-fille
Et dit en joignant les deux mains :
« Merci, mon Dieu, Dieu de bonté,
De m'avoir envoyé une aide
En ma maison pour m'assister. »

IX

Vois ! elle arrive, votre chère épousée,
Les deux mains pleines de bénédictions.
Dans ses cheveux on dirait le soleil,
Sur son poignet se tient un faucon gris,
Son cœur répand la paix et la douceur,
Ses lèvres sont tout miel et tout gâteau,
A peine est-elle au seuil de notre ferme,
Qu'elle y répand du bonheur à foison.
Obéissante à ses chers beaux-parents,
Aimable et douce auprès de ses beaux-frères,
Et complaisante avec ses belles-sœurs,
Affable aux épouses de ses beaux-frères,
Tendrement elle embrasse son mari.

X

Deux faucons gris ont pris leur vol
Du pays de Stana la belle.
Stana reconnaît les faucons,

Et leur dit en versant des larmes :
« O beaux faucons, mes faucons gris,
Venus du pays de mon père,
L'avez-vous vu, et puis ma mère,
Ont-ils séché leurs pleurs tous deux,
Les larmes qu'ils ont répandues
Le jour où je les ai quittés ? »
Et les faucons, les faucons gris
Répondent à Stana la belle :
« Nous venons de quitter ton père,
Il nous dit de te saluer,
Il nous dit de te demander
Si dans ta demeure nouvelle
Les jours se passent à ton gré.
Ce sont nouvelles habitudes,
Près de Constantin ton mari. »
Stana répond d'une voix claire :
« Allez, faucons, mes faucons gris,
Rejoignez mon père et ma mère,
Saluez-les du fond du cœur,
Dites-leur que leur fille aimée
Est heureuse en cette maison,
Et puis, si le bon Dieu l'accorde,
Mon bonheur ira grandissant. »

LES NOCES DE MILITCH PORTE-ÉTENDARD

Mon Dieu ! mon Dieu ! — que s'est-il donc passé
Lorsque Militch — porte-étendard prit femme !

***

Il est parti — visitant les contrées
De l'Orient — et loin dans l'Occident :

N'a pu trouver — jeune fille à son gré,
Fût-elle belle — et douce et pure et sage.

***

Déjà Militch — renonce à convoler
Quand se produit, — ô merveille, un miracle.

***

C'est un dimanche : — levé de grand matin,
Il est allé — jusqu'à Miloschewa ;
Il est entré — dans l'église, à l'office.

***

Devant l'église — il croise Maleta
Le voïvode, — le héros au cœur brave
De Kolaschine, — la blanche forteresse.
Le voïvode — dit au porte-étendard :
« Que Dieu te garde, — Militch porte-étendard !
Tu voyageas — jusqu'aux contrées lointaines
De l'Orient, — jusque vers l'Occident,
Sans rencontrer — jeune fille à ton goût.
Mais cherche un peu — à Sigoria sur mer :
Il y demeure — une fille gentille
Dans la maison — de Wida Maritchitch.
De sa beauté — chacun dit les merveilles
Et de sa taille — fine, haute, élancée.
Ses longs cheveux sont des tresses de soie,
Ses yeux profonds — des pierres précieuses,
Les noirs sourcils — semblent des sangsues noires,
Sur ses joues fraîches — on voit fleurir des roses,
Ses dents si fines — brillent comme des perles
Et sur ses lèvres — du sucre est saupoudré.
Quand elle parle, — la colombe roucoule ;

Quand elle rit — roulent des perles fines ;
Son clair regard — est celui du faucon ;
Dans nos jardins — les paons ont sa souplesse
Et, paraissant charmante, elle est charmante.
Incomparable — à cent lieues à la ronde,
Par sa naissance — elle s'égale à toi ;
Son père est digne — d'entrer dans ta famille,
Et sa famille — de s'allier à toi.
Ainsi tout est au mieux, Militch mon frère.
Avec plaisir — Wida t'accueillera.
Point n'est besoin — de faire des démarches
Ni d'envoyer — la pomme messagère.
Mais réunis — de beaux garçons d'honneur
Et chez Wida — va quérir ton épouse. »



Oui-dà ! Militch — veut tenter l'aventure :
Quittant l'église — il retourne chez lui.
Il fait venir — de loin, d'Herzégovine,
De Cattaro, — du pays de Schuza,
De la Bosnie, — de beaux garçons d'honneur.
Tous jeunes gens, — libres du mariage,
Sur des chevaux — que nul n'a chevauchés,
Portant des armes — dont nul ne s'est servi.
Il place en tête — Étienne Jankovitch,
Auprès de lui — Bajo Piwilianine ;
Mandontchich doit — guider la fiancée,
Et il se lève — tout étant bien réglé,
Pour s'en aller — quérir la fiancée.



Les voici près — des fermes de Wida.
Wida les voit du haut de la tour blanche,

Il reconnaît — le train d'un mariage.
Wida se dit — en pensant dans son cœur :
« Pour une noce — c'est un bien beau cortège.
Qui sont ces gens ? — et qui vont-ils quérir ? »
En ces pensers — Wida songeait encor
Quand le cortège — s'arrête devant lui.
Dejà Militch — l'interpelle à voix haute :
« Hélà ! beau-père — Maritchitch honoré,
Plaçant en Dieu — toute ma confiance,
Je suis venu — de loin, d'Herzégovine,
Pour demander — ta fille en mariage. »

***

Ce franc discours — est au goût de Wida.
Il fait venir — ses serviteurs fidèles :
« Serviteurs, vite, — allez ouvrir la porte ;
Que les chevaux — des beaux garçons d'honneur
Soient amenés — aux rateliers d'avoine
Et dans la tour — conduis les cavaliers ! »

***

Les serviteurs — obéissent au maître,
Ils ont ouvert — la porte de la cour,
Ils ont saisi — les chevaux par la bride
Pour les mener — au fond des écuries ;
Les cavaliers — entrent dans la tour blanche.
Wida s'empresse — d'ordonner le festin.
Trois jours durant — il fait manger ses hôtes,
Boire et manger, — en veux-tu, en voilà !

***

La nuit s'écoule : — le jour blanchit la plaine.
Entre ses frères — paraît Leposawa.

Dieu, qu'elle est belle — la fille au clair visage !
Son clair visage — brille au travers du voile.
Le pur éclat — dont son teint resplendit
Vient éblouir — les hôtes de son père,
Au point que nul — n'ose lever les yeux :
Leurs yeux se fixent — sur la terre noicie,
Tant de beauté — les tient intimidés.

***

Le prétendant — dit à sa belle-mère :
« Belle-maman, — d'où vient cette merveille?
Est-ce d'or fin — que tu l'as façonnée,
L'as-tu formée — d'argent limpide et pur,
L'aurais-tu prise — aux rayons du soleil,
Ou Dieu lui-même — la mit-il sur ton cœur? »

***

Et la maman — lui répond en pleurant :
« Non, ce n'est pas — d'or pur que je l'ai faite;
Non, ce n'est pas — d'argent limpide et clair;
Non, ce n'est pas — des rayons du soleil.
C'est le bon Dieu — qui la mit sur mon cœur.
J'en avais neuf, — neuf fillettes jolies,
Et huit d'entres elles — ont été fiancées ;
Huit fiancées, — nulle n'est parvenue
A la demeure — de l'époux bien-aimé.
Toutes sont mortes — en la route fleurie
Qui les menaît — au toit de leur mari :
Un sort fatal — marquait leur destinée. »
Tout en pleurant — elle donne à son gendre
Une chemise — de soie et d'or tissée.
Le beau-père est — encor plus généreux :
Il lui présente — un cheval blanc de neige

Tout recouvert — d'un grand drap d'écarlate :
Des cordons d'or — le fixent au poitrail
Et des glands d'or — tombent jusqu'aux sabots.
La selle est faite — de buis resplendissant ;
A son front brille — une aigrette d'opale ;
Il est chargé — d'armes d'acier trempé,
Un sabre clair, — une lance éprouvée ;
La bride aussi — est toute garnie d'or.
C'est le présent — du beau-père à son gendre.
Mais le plus beau présent est l'épousée,
Leposawa, — la belle infortunée
Que Maritchitch — lui remet en pleurant.



Lorsque Militch — a reçu les présents,
Il saute en selle : — son cheval blanc de neige
En hennissant — se cabre dans la cour.
Le sabre clair — lui résonne à la taille,
Les aiguillettes — brillent sur son dolman,
Des plumes noires — tremblent à son kalpak :
Dieu, qu'elle est belle — la gentille épousée,
Mais son mari — ne le lui cède en rien.
Et le cortège — s'avance sous les fleurs :
Un étendard — soyeux flotte à la brise,
Les flûtes claires — sifflent des chants d'amour,
Les tambourins — vibrent dans l'air limpide,
Et les chansons — mêlent leurs mélodies
Au bruit que font — les gais hennissements.
La noce part — à la garde de Dieu.



Quand le cortège — arrive à la montagne,
Quand il s'engage — dans les noirs défilés,

Mon Dieu ! voilà que l'affreux sortilège
Frappe soudain la jeune fiancée.
Elle se penche — vers celui qui la mène :
« O Mandantchitch, — fidèle compagnon,
Point ne convient — que vers toi je regarde
Et moins encor — que je te parle ainsi ;
Mais la douleur — étreint ma volonté.
Fais-le savoir — à mon brillant cortège,
Fais arrêter — les juments au poil gris,
Éteins le bruit — des chansons et des flûtes,
Sous les sapins — couche les étendards,
Et puis moi-même — prenez-moi dans vos bras,
Etendez-moi — sur l'herbe verdoyante...
Oh ! que j'ai mal, — mal à mon front qui bat,
Ce n'est plus moi que le soleil éclaire,
La terre noire — devient ma seule amie...
Fasse le ciel que je me sente mieux ! »

***

Et Mandantchich — fait arrêter la noce :
« Arrêtez-vous ! — halte ! arrêtez mes frères !
O fiancé ! — Militch, porte-étendard !
Faites silence, — flûtes et tambourins,
Vous, chants de noce — étouffez vos aubades,
Sous les sapins — couchez les étendards !
De son cheval — descendons l'épousée,
Un mal de tête — affreux la fait souffrir...
Elle ne veut plus voir le clair soleil,
La terre noire — devient sa seule amie...
Fasse le ciel qu'elle se sente mieux ! »

***

A cet appel — le cortège s'arrête,
Les chants se taisent — et les flûtes aussi ;

De son cheval — descend la fiancée ;
On la dépose — dans l'herbe verdoyante,
Son dernier lit, — où vont finir ses jours.

***

Ils pleurent tous — les beaux garçons d'honneur,
Au milieu d'eux — Militch porte-étendard.
Le fiancé — criait avec angoisse :
« C'est donc ici — que le destin te frappe !
Loin de mon toit — et loin de ta demeure,
Loin de ma mère — et loin de ta maman,
Dans la montagne — sous les sapins vert sombre. »

***

Ils ont tiré, — les beaux garçons d'honneur,
Leurs sabres clairs — pour tailler le cercueil,
Avec des haches — ils ont creusé la tombe
Et dans la tombe — mettent la fiancée
Tournant sa face — vers l'Orient vermeil.
Dans le cercueil — ils placent des ducats,
Ils font venir — vers la tête une source,
Rangent des bancs — autour du clair ruisseau,
Plantent des roses — au bord de l'eau qui coule,
Que les passants — puissent s'y reposer,
Que la jeunesse — puisse y cueillir les roses,
Et que la soif — y puisse s'étancher
Pour le salut — de celle qui sommeille.
Porte-étendard — Militch crie en pleurant :
« Sombre montagne — ne lui sois pas cruelle ;
Terre si noire — ne pèse pas trop lourd.
Sapin sublime, — sur elle étends tes branches,
Pour ombrager ma douce fiancée.
Chant du coucou, — respecte son repos,

Ne trouble pas son doux sommeil sous terre! »
Puis il s'adresse aux beaux garçons d'honneur:
« Frères amis, — mes beaux garçons d'honneur,
Allons, debout, — poursuivons notre route!
Que chacun suive, — au gré de ses désirs.
Je vais devant, — sur mon coursier rapide,
Pour annoncer à maman mon malheur! »

***

Et le cortège — se recommande à Dieu!
Ils s'en vont tous, — d'un pas lent ou rapide;
Militch se hâte — vers sa blanche maison.

***

De loin sa mère — l'aperçoit sur la route;
A sa rencontre — elle presse le pas.
Du blanc cheval — elle saisit la bride,
Et de son fils — elle baise les joues :
« Fils bien-aimé, — Militch porte-étendard,
Dis, ô mon fils, — où donc est la fillette,
Où sont restés — les beaux garçons d'honneur?
Amènes-tu — celle qui tout à l'heure
Doit remplacer — ta mère qui vieillit ?
Veiller à tout, — nous apporter l'eau fraîche,
Tout ordonner — dans la blanche demeure,
Mettre la table — d'une main avertie? »

***

Et lui répond — Militch porte-étendard :
« Mère chérie, — douce vieille maman,
Nous avons bien tous nos garçons d'honneur,
Mais la fillette, — la douce fiancée,

Est demeurée — dans le fond du bois noir,
Sous les sapins — aux branches verdoyantes,
Loin de chez elle — et loin de sa maman,
Loin de ma mère, — loin de sa mère à elle.
Chère maman — douce, vieille maman,
Va-t'en bien vite — dans la blanche demeure,
M'y préparer — un lit très doux et blanc,
Pas trop long, mère, — ni pas trop large aussi,
Car je ne dois — pas souffrir bien longtemps. »

***

Et la maman — verse de lourdes larmes.
Elle s'en va — chez elle en gémissant,
Y préparer — une couche bien douce,
Et pas trop longue — et par trop trop large aussi.
Et l'a suivie — Militch porte-étendard,
S'est étendu — sur la couche tranquille,
S'est endormi — de son dernier sommeil.

***

Et lorsque arrivent — les beaux garçons d'honneur,
Ils trouvent mort — Militch, leur camarade.
A cette vue — les beaux garçons d'honneur,
Plantent en terre — le fer aigu des lances,
De leur cortège — rompent les rangs joyeux,
Leurs chants de noce — font place à des complaintes,
Leurs sabres clairs — taillent le blanc cercueil,
Leurs lourdes haches — creusent la terre sombre,
Ils y déposent — Militch, porte-étendard,
Le soir à l'heure — où le soleil s'efface.

*
* *

Seule, affligée, — est restée la maman.
Sa plainte monte — pareille au long sanglot
Dont le coucou — emplit la forêt verte.
Elle, pareille — à l'hirondelle errante,
Vers le coteau — s'enfonce dans les vignes,
De ses cheveux — elle y coupe des tressses,
Pour les suspendre — aux minces échalas.
Elle répand — ses pleurs sur les sarments,
Elle interpelle — la vigne où le vent passe :
« Vignoble ami — que mes mains ont planté,
Tes beaux raisins — aux grappes d'or, si lourdes,
Ne seront plus — recueillis par celui
Qui si souvent — venait te cultiver. »
Au soleil rouge — qui tombe sur la plaine.
La pauvre mère — dit en le regardant :
« Que Dieu m'assiste, — astre aux chaudes lumières;
Puissé-je voir — venir à moi mon fils !
Lorsque le soir — il rentre de la chasse :
A sa maman — il offre le gibier....
Mais de mon fils — je ne vois nulle trace. »

*
* *

Au soleil d'or — qui monte le matin
La pauvre mère — dit en le regardant :
« Que Dieu m'assiste, — soleil aux longs rayons,
Vois-tu venir — ma bru aux mains actives?
Elle m'apporte — l'eau prise à la fontaine,
Et tendrement — m'épargne tout tracas....
Mais de ma bru — je ne vois nulle trace. »

***

Vieille maman — qui gémit en son cœur,
Oh la complainte — si triste du cou u !
On la verra — pareille à l'hirondelle,
Errante, en pleurs — jusqu'à son dernier jour.

PENDANT LE FESTIN

Chanson de table du pays de Srem, du Banat et du Batchka.

Trois oiselets ont survolé les bois.
Chacun d'eux porte en son bec un symbole :
L'un un épi de blé aux reflets d'or,
L'autre un sarment de vigne aux raisins noirs,
Le dernier la santé et la gaieté.
Celui qui tient la tige de blé mûr
Descend sur la plaine fertile de Batchka
Où de ce jour le blé pousse à foison.
Celui qui porte un beau sarment de vigne
Descend sur Tronchka Gora, sur Tronchka
Où de ce jour coule le vin vermeil.
O toi, petit oiseau qui portes la gaieté
Et la santé,
Descends sur notre table
Pour que nous en soyons à jamais sains et gais

PAUVRE IWO

Jeune Iwo monte au vieux grenier
Dont les planches sont vermoulues ;
L'une d'elles s'est effondrée,
Jeune Iwo s'est cassé le bras.

***

Pour le guérir, dans la montagne,
Vite, on va quérir la vila (1).
Pour le guérir elle demande
La main droite de la maman,
Les longs cheveux blonds de la sœur
Et que l'épouse lui remette
Les perles de son beau collier

***

La maman offre sa main droite,
La sœur offre ses longs cheveux.
Quant à l'épouse elle répond :
« Je ne veux pas donner les perles
Dont mon père m'a fait cadeau. »

***

Et la vila, dans sa colère,
Mêle un poison aux aliments
Dont Iwo forme son repas.
Sur le sein de sa pauvre mère
Iwo rend le dernier soupir.

***

Et trois coucous au gris plumage
Pleurent la mort du pauvre Iwo.
L'un pleure et pleure, pleure sans cesse ;
L'autre du matin jusqu'au soir ;

(1) Les vilas, fées des montagnes.

Le troisième en sa tristesse
Pleure quand il en a le temps. Faut voir !

L'oiselle qui gémit sans cesse
Du pauvre Iwo est la maman;
Celle qui redit sa détresse
Tout le long du jour, est la sœur,
Et son épouse bien-aimée,
Quand elle y pense, verse un pleur.

CHANSONS DE HAÏDOUKS

Très différentes des poésies et chansons de jeunes filles que l'on vient de lire, sont les fameuses pesmas serbes, autrement dites « chansons d'aveugles », — ainsi nommées parce que — tels les chants homériques — ce sont surtout les aveugles qui les chantent aux accords de la gousle.

La gousle est une manière de violon à corde unique que racle un archet recourbé tendu de crins de cheval. Son rôle est pareil à celui de la vielle de nos anciens jongleurs.

« La gousle, écrit Dozon, est façonnée par les paysans au moyen d'un morceau de bois, surtout d'érable-sycomore, qu'on évide et revêt d'une peau de mouton. Elle n'a qu'une corde et se tient sur les genoux. On en joue à l'aide d'un archet en forme d'arc, à peu près à la manière du violoncelle. Le chanteur, après un début très haut, destiné à provoquer l'attention, débite des vers sur une mélopée analogue à celle des récitatifs d'opéras, mais plus pressée, d'une voie criarde, avinée souvent, après quoi il laisse un repos, pendant lequel le grincement de la corde continue à se faire entendre (1). »

Pendant cet intervalle où la gousle seule résonne, le chanteur, tout en raclant de son archet, recueille ses souvenirs pour la suite du chant, ou se prépare à l'improvisation.

« Toutes nos poésies populaires, écrit Vouk Stefa-

(1) Dozon, p. lxx.

nowitch Karadschitch, se divisent en chants héroïques que les hommes chantent, ou plutôt déclament en s'accompagnant de la gousle, et en poésies domestiques ou féminines que chantent non seulement les femmes et les jeunes filles, mais aussi les hommes, particulièrement les jeunes gens, le plus souvent à deux voix. Ceux qui chantent les poésies féminines le font pour leur propre amusement, tandis que les poésies héroïques sont destinées à des auditeurs ; c'est pourquoi, dans les premières, on a surtout égard à la partie musicale, à la mélodie, et, dans les secondes, à l'expression poétique. »

Aussi bien les pesmas — pesmés *à suivre la forme du pluriel serbe — sont de véritables poèmes épiques, en vers décasyllabiques, avec césure après le quatrième pied, comme les vers de nos chansons de geste.*

Des pesmas serbes, les plus anciennes et les plus belles datent du XVe *siècle. Elles se divisent en deux catégories : les chansons de* haïdouks *et les chants épiques proprement dits, en tête desquels les admirables cantilènes de Kossovo.*

Haïdouk : c'était le nom qu'on donnait en Serbie aux brigands des bois et des montagnes. Il ne faudrait pas voir en eux de vulgaires bandits. Après la conquête de la Serbie, les Turcs avaient soumis le pays tout entier à la plus aveugle domination : dominer le peuple par la force et la terreur, l'accabler d'impôts, lui faire subir les pires avanies, à cela se borna la politique des vainqueurs.

De temps à autre, pour avoir subi une injure trop cruelle, pour avoir vu égorger son père ou son frère, ou bien souiller sa femme ou sa fille, l'un ou l'autre des vaincus tirait de l'offense une vengeance sanglante, puis se jetait avec des partisans dans la

montagne, où il devenait un bandit, effroi de l'oppresseur. Aussi le haïdouk devint-il populaire parmi les Serbes qui allaient jusqu'à lui pardonner — quand les Turcs ne lui avaient pas fourni une rançon suffisante — de détrousser ses propres coreligionnaires. A propos des haïdouks, Laboulaye, dans son livre sur la Serbie, cite la « Lazzara » de Victor Hugo :

Ce n'est point un pacha, c'est un Klephte à l'œil
Qui l'a prise et qui n'a rien donné pour l'avoir, [noir
Car la pauvreté l'accompagne ; [puits,
Un Klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

« Que la vie du haïdouk est belle, dit une de leurs pesmés. Il vit sur le haut des montagnes, voisin du ciel et du soleil brillant. Là vaguent dans l'air les vilas (fées) des brumes, assises sur des nuages d'or. Là l'homme est son maître et ne craint que Dieu. Il est pareil à l'aigle gris, libre, heureux et fier. Que la vie du haïdouk est belle! »

On verra les haïdouks déserter leurs familles et leurs demeures et s'enfuir dans les montagnes pour échapper aux vexations des Turcs ; faire leurs coups prudemment, à l'abri des arbres et des rochers; venir au secours de leurs compatriotes opprimés — que, d'ailleurs, ils ne se faisaient pas faute de piller, surtout dans les derniers temps ; — se rassembler vers la Saint-Georges, « alors que la forêt s'est couverte de feuilles et la terre d'herbes et de fleurs ; et que les loups hurlent dans la montagne », se séparer à la fin de l'automne, pour regagner leurs quartiers d'hiver, tirer vengeance des yataks *ou recéleurs qui ont trahi*

et livré leurs compagnons ; boire toujours « du vin dans la verte forêt » et s'étudier à mourir dans les tourments, sans se plaindre (1).

« Notre nation, écrit Vouk dans son Dictionnaire serbe au mot Haïdouk, *est persuadée que l'existence des haïdouks a été le résultat de la violence et de l'injustice des Turcs. Aussi sont-ils populaires. Eux-mêmes se regardent comme de grands héros... Les haïdouks ont de la religion, ils jeûnent et prient Dieu, et quand les Turcs en conduisent un au supplice du pal et qu'on lui offre la vie sauve s'il consent à se faire musulman, il répond en refusant sa grâce avec mépris. »*

Vouk décrit le costume sous lequel il les a encore vus, sur la fin du XVIIIe *siècle : « des culottes de drap bleu, un gilet et une veste de drap, un* dolama *: longue tunique sans manches, verte ou bleue, et, par-dessus le tout, un manteau. Pour coiffure un bonnet conique, ou le fez, ou des bonnets de soie garnis de houppes qui leur pendaient d'un côté sur l'épaule et qui étaient exclusivement à leur usage. Ils portaient sur la poitrine une espèce de plastron d'argent composé quelquefois de pièces d'argent juxtaposées.*

En fait d'armes, ils avaient de longs fusils, deux pistolets dont les crosses se croisaient à leur ceinture, et un grand couteau.

Conduits au supplice par les Turcs, un supplice affreux, ils chantent pour montrer le peu de cas qu'ils font des douleurs et de la vie.

Les principaux chants de haïdouks datent du XVIIe *siècle. Ils sont donc, pour la plupart, de deux siècles plus jeunes que les fameuses cantilènes de Kossovo.*

(1) Dozon, *l'Épopée serbe*, Paris, 1888, in-8, p. 203.

Ces chants nous ont été conservés par les haïdouks eux-mêmes. Dans leur retraite d'hiver, ils passaient la nuit à boire et à chanter, le plus souvent les exploits de leurs confrères (1). »

Le plus ancien des haïdouks célébrés dans ces cantilènes est le vieux Novak qui vivait au XVe *siècle.*

Le plus célèbre de tous ces héros populaires est le fameux Kraliévitch Marko (Marko fils de roi), dont il a été question dans les chansons de demoiselles. De plus de quarante cantilènes — et nous ne parlons que de celles qui nous ont été transmises, — Kraliévitch Marko est le héros; mais on ne saurait le ranger parmi les haïdouks.

Comme le fait observer Adolphe d'Avril, Kraliévitch Marko représente « la Serbie vassale et frémissante après la bataille de Kossovo (1389) ».

Marko est le type représentatif de la Serbie impatiente sous le joug turc, au même titre que Guillaume au courbe nez, dans la poésie épique du Moyen Age, est le type du chevalier français et le Cid Campeador, de la noblesse guerrière de l'Espagne.

La légende le fait vivre trois siècles, remplis de ses exploits; et les exploits de son cheval Charatz — comparable à quelques chevaux des épopées françaises — sont presque aussi remarquables que les siens.

« Quand l'heure de la mort sonne pour Marko, pour le héros que la main de Dieu seule peut abattre, quand, sur l'ordre de la vila (fée des montagnes) sa sœur, Marko regarde son visage dans l'onde et voit qu'il lui faut mourir, d'un seul coup il abat la tête de son cheval, Charatz, pour qu'il ne tombe pas entre les

(1) DOZON, p. XXV.

mains des Turcs ; puis, quand il a creusé une tombe pour Charatz, il brise en quatre son sabre pour que les Turcs ne puissent jamais se glorifier d'avoir les armes de Marko, casse en sept morceaux sa lance de bataille, en jette les débris dans la forêt de sapin, lance du haut de la montagne sa redoutable massue, qui va se perdre au loin dans la mer profonde; puis il fait le signe de la croix, s'étend sur le gazon et, tirant sur ses yeux son bonnet de zibeline, il s'endort pour ne plus se relever: ou plutôt, il dort en attendant que Dieu l'éveille et l'envoie pour affranchir enfin le peuple qu'il a tant aimé » (1).

Mais les chants de haïdouks les plus beaux sont ceux qui ont été consacrés à Radoïtza, autrement dit Rado le petit ; on en jugera par ceux qui suivent.

RADOITZA CONQUIERT SON PREMIER AMOUR

Ils sont trente gars de Cétinié à boire du vin frais aux bords de la Cétinia.

A chacun la jolie fille de Cétinié tend une coupe pleine : mais nul d'entre eux ne saisit la coupe; ils prennent la jolie fille par sa taille élancée.

Et la fillette proteste :

« Dieu m'aide! Vous voilà trente gars de Cétinié. A tous les trente je puis verser à boire, mais de tous les trente je ne puis être la bien-aimée. Celui-là seul aura mon cœur qui passera à la nage la Cétinia, dans son armure guerrière, avec ses armures sonores, enveloppé de son manteau cramoisi. Celui qui traversera à

(1) Edouard Laboulaye, *Études contemp. sur l'Allemagne et les pays slaves*, Paris, 1865, in-16, p. 150.

la nage l'eau froide et reviendra de la rive lointaine, celui-là seul je l'aimerai d'un amour constant. »

Hum! nul de nos héros ne semble l'entendre : ils tiennent leur regard fiché au sol. Seul le petit Rado n'a pas baissé les yeux. Il se redresse, il revêt son armure étincelante, toutes les pièces de son habillement, il se drape dans son manteau cramoisi. Voyez-le qui traverse à la nage la Cétinia de la rive à la rive opposée, le héros au cœur vaillant. Puis il veut revenir à son point de départ. Holà! il disparaît sous l'eau froide! Serait-ce que ses forces l'abandonnent? Il ne veut qu'éprouver la jolie Cétinienne, savoir si la belle fille lui sera une fidèle amie.

Mais à peine la bien-aimée l'a-t-elle vu disparaître que, d'un bond, elle se jette dans l'eau profonde auprès de lui.

Radoïtza l'aperçoit; il apparaît à la surface, saisit la fillette par sa taille menue et la ramène hors du courant jusqu'au rivage.

Radoïtza prend par la main la jolie fille de Cétinié et la conduit vers ses fermes blanches, pour l'asseoir à son foyer.

RADOITZA
CONQUIERT SON SECOND AMOUR

Est-ce le bruit du tonnerre ou le bruit de la terre qui tremble; — est-ce la rumeur de la mer qui frappe les rochers, ou bien le tumulte d'un combat entre les génies de la montagne?

Non, ce n'est pas le tonnerre, ni la terre qui tremble, ni le choc de la mer contre les rochers, ce n'est pas le combat des esprits sur le haut des montagnes : loin de Tzara tonnent les canons. Bekir-Aga célèbre des

réjouissances, car Radoïtza le petit est tombé entre ses mains.

Radoïtza est enfermé sous terre dans un profond cachot.

Dans ce cachot, depuis longtemps, gisaient vingt de ses compagnons. Ils gémissent. Un seul d'entre eux garde une chanson sur les lèvres, pour consoler ses compagnons :

« Frères, ne craignez pas ! Dieu nous enverra le héros qui nous tirera de notre misère. »

Et voilà Rado au milieu d'eux. Leurs pleurs en redoublent ; ils l'invectivent :

« Radoïtza ! malheur à toi ! tu étais le seul de qui nous pouvions espérer la délivrance, et te voilà toi-même prisonnier ! Quel guerrier viendra nous secourir ? »

Radoitza leur répond :

« Ne craignez pas, frères bien-aimés ! Demain, à l'aube matinale, faites venir Bekir-aga. Dites-lui que Radoïtza est mort et qu'il convient de l'enterrer. »

L'aube est blanche, la terre s'échauffe au soleil. Les vingt compagnons crient du fond de leur cachot :

« Que Dieu te punisse, seigneur Bekir-Aga, pour avoir enfermé avec nous Rado le petit. Hier tu ne voulais pas le faire pendre. De lui-même il vient de succomber. La puanteur de la mort doit-elle nous faire périr aussi ? »

Bekir-Aga entend ces cris ; il fait ouvrir le cachot, il en fait tirer Rado le petit : « Emportez le prisonnier et donnez-lui la sépulture ! »

Mais la femme de Bekir-Aga interpelle son seigneur :

« Par le vrai Dieu, Rado n'est pas mort. Il n'est pas mort, voyez comme il remue ! Placez-lui du feu brûlant sur la poitrine et l'on verra si ce fils de chienne ne gigote pas ! »

Et sur la poitrine on lui place du feu brûlant ; mais, dans sa poitrine, Rado porte un cœur de héros. Ses membres sont raides ; de son visage pas un muscle ne tressaille.

Et la femme de Bekir-Aga interpelle son mari :

« Par le vrai Dieu, Rado n'est pas mort, voyez comme il remue ! Apportez des serpents de la prairie, placez-les sur la poitrine du scélérat et l'on verra s'il ne recule pas de frayeur, si le rusé haïdouk ne contracte pas ses traits. »

Et ils prennent des serpents sauvages ; ils les placent sur la poitrine de Radoïtza ; mais dans sa poitrine Rado porte un cœur de héros, nulle crainte ne se marque en lui, de son visage nul muscle ne tressaille.

Et la femme de Bekir-Aga interpelle son mari :

« Par le vrai Dieu, il n'est pas mort ! il n'est pas mort, voyez comme il remue. Apportez vingt clous de fer aigu, enfoncez-les-lui dans les doigts et les orteils, et nous verrons si le gredin garde encore le silence. »

Et ils apportent vingt clous de fer aigu ; ils les lui enfoncent dans les orteils et dans les doigts. Radoïtza conserve un cœur de héros : nulle plainte ne l'a trahi, pas même le souffle léger de la respiration.

Et la femme de Bekir-Aga continue de crier :

« Par le vrai Dieu, il n'est pas mort ! il n'est pas mort, voyez comme il remue ! Composez une guirlande de jolies filles : en tête de la ronde la belle Haïkoune ; nous verrons bien si le bandit ne sourit pas à leur beauté. »

De jolies demoiselles,
On assemble une ronde,
Haïkoune la belle les conduit.

Tout autour de Rado elles mènent leur danse gracieuse : Haïkoune danse, svelte et légère, sous les yeux du petit Rado.

Oh ! qu'elle est belle ! que Dieu la foudroie ! Elle est plus grande que ses sœurs, la plus belle, fine et fûtée. Elle efface ses compagnes de son éclat. Sur sa gorge tintent des chaînettes d'or et le mouvement de sa danse légère fait bruire le mouvant froufrou de sa robe de soie.

Radoitza l'a aperçue : il louche vers elle de son œil droit ; il lui sourit du coin des lèvres, sous sa moustache gauche. Haïkoune le voit. Oh ! elle l'a vu, car elle jette légèrement sur lui, tout en dansant, son écharpe légère, de crainte qu'une de ses compagnes ne le remarque aussi, et elle dit à Bekir-Aga :

« O mon père ! ne commets pas de péché, et fais enterrer ce prisonnier sans retard ! »

Mais la femme de Bekir-Aga interpelle son mari :

« Quoi, vous allez donner une sépulture à ce gredin? Jetez-le plutôt dans le fond de la mer et que, de la viande précieuse d'un haïdouk, les poissons puissent se délecter ! »

Et Bekir-Aga de saisir le corps et de le précipiter dans l'abîme de la mer.

Mais Rado est un vaillant nageur ; en nageant il s'éloigne du rivage et aborde loin, loin de la résidence de Bekir-Aga. Du rivage il crie à voix haute :

« Je souffre le martyre ! O mes dents blanches, retirez les clous qui me traversent les doigts ! »

Il s'assied, croise ses jambes agiles et, de ses dents, tire l'un après l'autre les clous qui, dans ses ongles, étaient enfoncés.

Puis il les cache dans les plis de l'étoffe soyeuse dont son sein est recouvert.

Mais Rado ne croit pas sa tâche accomplie.

A nuit close, vite il retourne vers la résidence de Bekir-Aga. Il arrive sous ses fenêtres au moment où l'Aga s'est assis au repas du soir.

Bekir-Aga disait à sa femme :

« Femme bien-aimée, sur l'heure, voilà neuf ans révolus que Rado le petit est devenu haïdouk, et, de ce moment, ton seigneur et maître n'a plus dégusté tranquillement un sorbet dans la crainte de Rado. Dieu soit loué ! Radoïtza est mort. Cette heure même l'a frappé sur la tête. Demain, à l'aube, je ferai pendre ses vingt compagnons. »

Rado l'entend ; pourquoi réfléchir? Il se précipite dans la chambre de l'aga, l'empoigne à la gorge, lui arrache la tête des épaules, saisit sa femme, prend les clous qu'il avait cachés dans son sein et les lui enfonce entre les ongles et la chair.

A peine en a-t-il enfoncé la moitié que la chienne rend le dernier soupir.

« Holà ! femme de Bekir-Aga, te rends-tu bien compte du mal que font entre les ongles et la chair des clous acérés ? »

Par sa petite main blanche Rado a pris la belle Haïkoune :

« Haïkoune ! tu es le cœur qui bat dans ma poitrine ! Trouve-moi vite les clés du cachot, que je délivre mes vingt compagnons ! »

Haïkoune lui apporte les clés du cachot et Rado délivre ses vingt compagnons.

« Haïkoune ! ô ma chérie, trouve-moi vite les clés du trésor, que j'emporte de quoi subister, car il est long le chemin, et l'on ne fait pas un long chemin sans boire. »

Haïkoune ouvre les armoires. Elle ouvre l'armoire où sont rangés les écus d'argent.

« Haïkoune ! ce sont là des fers à cheval, et nous n'avons pas de cheval à ferrer ! »

Haïkoune ouvre d'autres armoires.

Elle ouvre celle où sont les ducats d'or. Rado les

partage entre ses amis. Il prend la jeune fille dans ses bras et l'emporte en terre serbe, sa patrie. Il la fait baptiser dans une église blanche. Haïkoune devient Andgelia. Et sous son toit il en fait sa femme bien-aimée.

Pour comprendre une autre cantilène du cycle de Radoïtza, dont on va lire la traduction, il faut savoir qu'en Serbie, une veuve qui se remarie doit abandonner les enfants de son défunt mari à la famille de ce dernier. Les enfants appartiennent à la famille de leur père. Il n'est pas permis à la veuve de les emmener dans la demeure de son nouvel époux.

LA VEUVE

Une fée crie du haut de la montagne :

« Petit village, nulle ronde ne t'anime plus, pourquoi sembles-tu si triste ? »

Mais une autre fée lui répond du haut de la montagne

« Tais-toi ! que ta gorge s'étrangle ! Comment la gaieté peut-elle se répandre au village, quand agonise Rado le petit, lui qui menait les rondes joyeuses ? »

Rado laisse une veuve éplorée et un petit enfant sans défense, à peine âgé de quarante jours ! A sa femme il recommande le petit orphelin :

« O mon amour ! que ma malédiction ne t'atteigne jamais ! Ne te remarie pas avant trois ans, pas avant que l'enfant ait grandi ! »

Mais trois semaines sont à peine écoulées que les frères de Iéla viennent la trouver. Ils l'enveloppent de belles paroles :

« Iéla, viens dans notre demeure, dans notre demeure auprès de la vieille maman ! »

Mais Iéla n'écoute pas les propos de ses frères.

Et à peine une semaine est-elle encore écoulée, que la vieille maman arrive elle-même.

« Viens, Iéla, viens, c'est pour ton bien! Viens demeurer auprès de la maman qui t'a nourrie dans ton enfance! »

A sa mère, Iéla ne peut résister. Elle lui dit :

« Attends, chère vieille maman; attends jusqu'au coucher du soleil, que je donne encore à téter à mon petit enfant; attends jusqu'à ce que le pauvre petit se soit doucement endormi, qu'il ne s'inquiète pas de ses pauvres petits yeux où s'en va sa mère, ne cherche pas, de ses pauvres petits yeux, si je reviens bientôt, pour lui apporter la nourritnre maternelle, cher petit enfant. »

Mais la vieille mère lui répond :

« Ne te soucie pas de l'orphelin; auprès de l'enfantelet demeureront des tantes attentives, elles le calmeront sur leur sein; ce sont de chères femmes qui lui donneront son bain tous les jours, à son réveil. Auprès de l'enfantelet restera la grand'mère, la mère de Rado, qui l'élèvera avec soin et tendresse. »

Mais la veuve de Rado ne peut agir autrement. Auprès d'elle attend sa vieille mère, jusqu'à ce que le soleil ait disparu, le soir, jusqu'à ce qu'elle ait, une fois encore, allaité son enfant et l'ait enveloppé chaudement dans son petit berceau; jusqu'à ce que l'enfantelet se soit endormi, peu à peu, doucement, en sorte que l'orphelin ne voie pas où va sa mère, ne la cherche pas des yeux, inquiet de savoir si elle ne va pas revenir bientôt lui apporter la douceur du lait maternel.

Après quoi elle prend place auprès de sa mère dans la carriole et retourne dans la maison où elle est née.

***

Une semaine ne s'était pas écoulée. La lune brillait par-dessus la montagne. Celle que Radoïtza avait tant aimée lui demanda :

« O lune silencieuse ! dans ton long pèlerinage, n'as-tu pas vu mon pauvre petit enfant ? Le petiot est-il bien vêtu ou va-t-il sans robe chaude ? A-t-il de bons souliers ou marche-t-il pieds nus ? Est-il bien nourri ou souffre-t-il de la faim ? Lui donne-t-on son bain, le matin, quand le soleil s'est levé sur la plaine ? La nuit, ne s'éveille-t-il pas de son sommeil pour chercher sa maman ? Ne s'inquiète-t-il pas de savoir si sa mère va venir pour lui donner la douce nourriture ? »

Et la lune lui répondit :

« Pauvre Iéla ! toi que Rado a tant aimée ! Je vais par-dessus les villes et les villages et j'ai vu, Iéla, ton petit orphelin. Non, il n'est pas en loques, mais il est bien vêtu ; il ne court pas pieds nus, mais il est bien chaussé ; il n'a pas faim, mais il est bien nourri ; le matin, à l'aube, on lui donne un bain tiède ; il ne s'éveille pas de son sommeil ; de ses petits yeux il ne cherche pas sa mère, il ne s'inquiète pas de savoir par où elle va revenir pour lui apporter le doux allaitement ; il ne lui manque qu'une chose : le cœur de sa mère. »

A ces mots, Iéla, la pauvre veuve pousse un grand cri ; elle se tord comme une couleuvre, dans sa poitrine son cœur s'est brisé ; toute blanche, raide, morte, elle est tombée sur le sol.

LE FILS DU HAIDOUK

Ils boivent frais — Nowak et Radivoy (1)
En Romanie (2) — aux montagnes boisées.
Gronio les sert — oh! le charmant garçon!
Quand ils ont bu du vin à leur désir
C'est Radivoy — qui commence à parler :
« Nowak, écoute, — mon compagnon, mon frère;
Notre tabac, — notre vin sont à bout,
Et pas un sou — pour en acheter d'autre. »

***

Sur quoi Nowak, — le haïdouk, lui répond :
« Ne t'en fais pas, — mon frère Radivoy :
De bon tabac, — de vin n'avons plus guère
Et pas un sol ne tinte en notre sac,
Mais nous avons Gronio, le beau garçon ;
Par sa beauté — il passe les fillettes.
Déguisons-nous en marchands ambulants,
Puis revêtons Gronio d'habits en loques
Et le menons vendre à Sarajevo.
Nous le vendrons sur la place publique.
Et quand l'aurons vendu deniers comptants,
Quand nous aurons bon vin et bon tabac,
Le petit gars saura bien s'échapper.
— Tu parles d'or, » — lui répond Radivoy.
Joyeusement — ils se lèvent tous deux,
Ils se déguisent — en marchands ambulants,
A Gronio mettent — des habits déchirés

(1) Deux haïdouks.
(2) Romania, montagne en Bosnie, au nord-est de Sarajevo.

Et le conduisent — jusqu'à Sarajevo.
Sur le marché — on les voit apparaitre.



Gronio l'enfant — est en vente au marché.
On le marchande ; — c'est une jeune fille,
Fille d'un Turc, — qui voudrait l'acheter.
Elle paiera — la charge de deux ânes.
Elle est partie — pour chercher ce qu'il faut,
Quand le démon amène une autre femme
D'âge plus mur, — c'est la veuve d'un Turc.
Elle paiera — ce que peuvent porter
Trois bons chevaux, — et les chevaux eux-mêmes
Viendront en sus. — Le marché est conclu.

La jeune fille — revient à ce moment.
Elle s'emporte — et crie en sa colère :
« Prends ton esclave, — dame Djafer, prends-le ;
Tu n'en auras pas longtemps le plaisir :
Pour une nuit, — pour deux nuits tout au plus
Ta douce envie — pourra s'en satisfaire. »



Dame Djafer emmène son esclave
En son hôtel — aux murailles blanchies,
Fait apporter de l'eau et du savon,
Lave elle-même — Gronio et le bichonne,
Le vêt aussi des habits les plus beaux,
Lui fait servir un souper magnifique.



Gronio l'enfant — mange et boit à plaisir.
Dame Djafer, — elle, ne mange pas.

Elle ne cesse — de regarder l'esclave,
Et de ses yeux — semble le dévorer.
Quand le repas est venu à sa fin
Dame Djafer prépare les coussins
Doux et moelleux — pour son charmant esclave.
Auprès de lui — elle se couche enfin.

***

Au point du jour — quand le ciel noir s'éclaire,
Dame Djafer se lève de son lit.
Elle prépare — les habits les plus beaux
Pour en vêtir Gronio son jeune esclave :
Sur son corps blanc — met une chemisette
Tissée d'or fin — de l'épaule à la taille
Et de soie blanche — de la taille aux genoux ;
Sur la chemise — une robe vert clair,
Où sont fixées — trente agrafes d'or pur
Pesant chacune — près d'une livre d'or,
Et sur la robe — un corset de satin,
Où sont fixées — des agrafes d'or pur,
Pesant chacune — plus d'une livre d'or.
Des bas orange, — des culottes pareilles,
A ses deux jambes — ont donné leur éclat.
Vous eussiez dit des jambes de faucon.
A son kalpak — brillent plusieurs agrafes
Fixant une aile — dont les plumes sont d'or :
Les plumes longues — lui tombent sur l'épaule.
Cette aile seule — vaudrait mille ducats.
Elle lui met une ceinture d'or,
Dans la ceinture — des armes éprouvées,
Des pistolets en acier de Damas,
Des coutelas dont le fer est trempé,
Dont les poignées — s'incrustent de diamants,

Un sabre courbe — à la garde d'or fin
Dont la poignée — de diamants étincelle :
Pour en payer le prix à sa valeur,
Il y faudrait trois villes du sultan.

En ces habits, — Gronio le beau garçon
Est descendu — de la tour élancée,
Fait les cent pas — dans la cour aux murs blancs,
Croise les bras : — il est triste et songeur ;
Dame Djafer le voit de sa fenêtre,
Elle s'adresse à lui du haut des tours.
« Ecoute, esclave — mon trésor, mon doux maître,
Pourquoi marcher d'un air triste et songeur?
Regrettes-tu les biens que j'ai donnés
Pour t'acquérir, — la charge de trois bêtes,
Ou les chevaux qui ces biens ont portés?
Dans ma tour blanche — j'ai des trésors en masse,
Mes écuries — sont pleines de chevaux :
Trente chevaux — de race noble et fine,
Trente chevaux — d'un sang moins éprouvé.
C'étaient les biens du vieux Djafer, mon homme,
Ils sont à toi — esclave, bien-aimé. »
Gronio l'enfant — lui répond clairement :
« Dame Djafer — ô ma maîtresse, écoute :
Je ne regrette — les chevaux, ni le bien,
Mais je suis triste, — pensif, dame Djafer.
Là-bas — chez moi — en ma maison rustique
J'allais souvent chasser au fond des bois :
Je n'ai personne — ici qui m'accompagne. »

Dame Djafer lui répond aussitôt :
« Sois donc heureux, — mon trésor, cher esclave ;
J'ai trente eunuques — serviteurs du sérail.
Mon vieux Djafer allait souvent en chasse,

Les emmenant. — Je vais les réunir. »
Par Ibrahim — son serviteur fidèle,
Elle les fait appeler aussitôt.
Il les trouva — au marché, sur la place ;
Il les rassemble, — les ramène avec lui :
C'est pour chasser dans les bois verdoyants
De Romanie ; — les montagnes boisées
Ne sont pas loin, — les cerfs et les chevreuils
Y sont nombreux. — Hussein le serviteur
Fait harnacher deux chevaux admirables.

Tandis qu'Hussein met la bride aux chevaux,
Les trente eunuques — se sont tous préparés,
Tandis qu'en haut, — au haut de la tour blanche,
Dame Djafer équipe son esclave.
Elle lui dit encore avant qu'il parte :
« Écoute-moi — mon trésor, cher esclave ;
Prends dans mon coffre autant de ducats d'or
Qu'il te plaira — pour donner des pourboires
Aux hommes qui porteront le gibier. »

Gronio l'entend, — va dans la chambre blanche,
Prend des ducats — autant qu'il en désire ;
Il en emplit, — à les crever, ses poches,
Il en remplit — ses bottes jusqu'au bord.
Dame Djafer disait à ses eunuques :
« Écoutez-moi, — veillez bien sur l'enfant,
C'est mon trésor, — mon esclave adoré,
Mieux que ne fîtes — sur mon mari Djafer. »
Gronio descend de la tour élancée ;
Il a sauté sur son beau cheval blanc,
Et l'a poussé vers le marché qui grouille.

Ah! quel coup d'œil ! — C'est à qui le verra !
Comme un démon — sur un cheval sauvage

De la montagne, — le haïdouk indompté
S'est élancé : — sous les sabots qui volent
Les cailloux durs jettent des traits de feu,
Et les échoppes, — les boutiques garnies,
Le voient passer — vite comme le vent.

Et les eunuques — disent à ce spectacle :
« Bonté du ciel ! — mais il est merveilleux !
Dame Djafer a du bonheur sur terre.
Pour son argent — elle s'est procuré
Un bon seigneur, — meilleur que le défunt. »
On chevauchait vers les bois des montagnes.

On n'est plus loin des monts de Romanie.
Cerfs et daims brament. — On entend les chevreuils.
Les blancs eunuques — lui disent l'un et l'autre :
« Écoute bien, — bel esclave et seigneur,
Le cerf qui brame : — il appelle sa biche. »

Et leur répond — Gronio, l'enfant esclave :
« Jeunes eunuques, — vous dites des sottises ;
Ce ne sont pas — cerfs ou chevreuils qui brament ;
Vous entendez — Nowak et Radivoy ;
Je suis moi-même — Gronio, l'enfant des bois. »
De son fouet — il presse sa monture,
Le cheval blanc — qui prend à travers champs,
Laissant derrière — les eunuques surpris.

Hussein le voit, — le serviteur fidèle.
De loin il crie — à gorge déployée :
« Hé là! canaille, — tu voudrais m'échapper
Et disparaître, — enlevant le cheval
Du vieux Djafer, — le cheval magnifique ! »
Tout en criant — Hussein a dégainé ;

Il l'a rejoint, — le frappe de son sabre :
S'en faut de peu — qu'il n'ait atteint Gronio.

Quant à Gronio, — il interrompt sa fuite,
Fait retourner son cheval au poil blanc,
Tire le sabre — du vieux Djafer qui brille,
Laisse approcher — Hussein le serviteur,
Frappe sur lui, — lui tranche le bras droit,
Puis il le frappe — sur sa selle de guerre,
Il coupe en deux — la selle sur la bête,
Il coupe en deux — le cheval brun lui-même,
Et de la terre entame un bon morceau.

Écoutez tous, — c'est la voix de Nowak :
« Bien combattu — fils digne d'un bon père !
Car c'est ainsi — que Nowak se battait,
Quand il était — comme toi jeune et brave. »

Le Turc s'en va — clopin-clopant, sanglant.
Gronio poursuit, chantant, vers le bois sombre ;
Il est pressé de rejoindre son père.
Gronio embrasse — son oncle sur les joues,
De son vieux père il baise les mains blanches,
Laisse courir dans les bois son cheval,
Prend son fusil d'acier dans la main droite,
Et recommence à parcourir les monts,
Les vaux, les bois, — en haïdouk indomptable.

LES GOUSLARS

Comme nos anciens trouvères, les gouslars serbes célèbrent les hauts faits des héros et l'honneur des familles; ce qui était exactement l'objet des chansons de geste. Et cette gloire, fixée aux ailes de la poésie populaire, semble à tous si belle, si brillante, aller si haut, que les Turcs eux-mêmes en sont envieux. Ah! s'ils avaient des gouslars pour célébrer leurs prouesses; mais les gouslars sont incorruptibles.

Honte au poète qui chante les vertus de l'oppresseur! Une ballade de Iovan Iovanovitch le dit en termes émouvants:

LE GOUSLAR

I

Le soleil tombe à l'occident
Derrière les rochers,
En tombant il s'éparpille
En pierres précieuses.

Au ciel, en nombre infini,
Brillent les étoiles,
En nombre infini comme sur terre
Se répandent les larmes de la pauvre raïa (1).

Pourquoi la raïa pleure-t-elle
Sans cesse? A cause de Topal-pacha.
Topal est couché sur son divan,
Mais le sommeil a quitté ses paupières.

(1) On appelait *raïa* l'ensemble de la population chrétienne soumise à un pacha turc.

Le pacha se lève, il s'essuie le front.
La colère le fait trembler :
« Il n'y a pas de Dieu, crie-t-il, il n'y a pas de justice :
Les hommes sont des chiens !

« En flots plus nombreux que les flots de la mer
J'ai versé le sang de la raïa maudite,
J'ai semé dans tous les cœurs
Les amers soupirs !

« Où je passe, la terre tremble,
La raïa meurt,
Mon cheval lui-même ne boît que
De l'eau mêlée de sang !

« J'ai de l'or, sept tours toutes pleines,
Tant d'or qu'on n'a pu le compter ;
Dans mon harem j'ai cent jeunes filles,
— Dont je ne veux pas.

« Rien ne me plaît, rien ne me tente,
Mon cœur est vide :
Un nom glorieux, un nom retentissant,
Voilà ce que désire Topal-pacha!

« Gouslar! gouslar! raïa! raïa!
Pourquoi de vos seuls haïdouks, brigands maudits,
Loups des forêts, le nom est-il chanté par vous?

« Je déteste, criait-il, l'or et la richesse ;
Tout est noir autour de moi :
Ce que je veux c'est les chansons d'un gouslar
Qui rendra mon nom glorieux!

« Raïa abjecte, qui ne sait que mourir sous mes coups!
Esclaves qui méprisent les richesses et
Qui, pour de l'or, ne me fournissent pas un chanteur. »

C'est ainsi que Topal-pacha hurle les désirs qui le tourmentent :

« Allah! par Allah! ô mes Turcs!
Préparez le festin!
Amenez-moi le vieux Mirko!...
Pourquoi n'est-il pas déjà là?
Amenez-moi ce vieux gouslar...
Ah! j'entends vibrer les cordes!

« Qu'il me chante et me glorifie —
La gloire est une joie;
Mais ne lui dites pas qu'hier soir
J'ai fait égorger ses quatre fils ! »

II

L'aveugle est assis, la gousle entre ses mains,
Il l'appuie contre sa poitrine.
Au loin, les Turcs chantent et rient.
Il les entend chanter au loin...

Les Turcs boivent, mais Topal ne boit pas,
Il jette sa coupe ;
Il voudrait marcher, mais ses jambes flageolent.

L'aveugle est assis, il tient sa gousle
Et l'arrose de ses larmes;
Ses cheveux blancs tombent sur la gousle
Qu'ils couvrent d'une neige d'hiver.

« Allons ! sale chien... non ! non ; je ne veux pas parler ainsi
— Mon cher vieillard,
Celui qui tient la gousle
Tient la force !

« Quelle force, chien maudit!
D'où aurais-tu cette force?
— Non... non!.. écoute!.. chante, bon petit vieux,
Chante à ton désir !

« Chante les hauts faits de Topal-pacha,
Glorifie son surnom !
Adoucis-lui sa vie amère,
Sauve-le de la mort !
Chante ma grandeur,
Et je rendrai à la liberté tes quatre fils.
Je te les rendrai, mon bon petit vieux ! »

« Tu me les rendras! s'écrie le vieillard,

— Oui, avec plaisir, et je te donnerai, par-dessus le marché, de l'or, de l'argent, tout ce que tu voudras ! »

Le gouslar se tait, le gouslar pâlit :
« Il souffre dans son cœur !
Il prend sa gousle et lève son archet,
Mais sa main tremble...

« Chante, bon petit vieux, chante,
Je veux être glorifié,

Et si tu ne chantes pas, tu sais ce qui t'attend, ce qui t'attend si tu me résistes : ceux qui font ton espoir, ton bonheur, tes quatre fils, je les faucherai comme des lis blancs sur leur tige. »

Le gouslar aveugle tremble,
Il veut chanter,
Mais le premier mot, le plus difficile à dire,
S'étrangle dans sa gorge.
Les larmes tombent sur la gousle ;
Alors il se lève,

Il prend la gousle et la brise
Contre la terre noire ; et il crie à Topal-pacha :

« Brigand! parjure !
Traître maudit!
Ennemi de ton peuple !
Spectre sanglant!
Brise mon bonheur!
Fauche mon espoir!
Un gouslar, un gouslar serbe
Ne peut pas mentir! »

Il dit cela — pas plus —
Puis il trébuche et tombe mort
Auprès de la gousle,
Sur la terre noire.

Le pacha hurlait de colère, mais voici
que, de son visage, le nuage se dissipe.
Il lève la main droite vers son front,
Il fait un signe de croix,
Il se met à genoux devant le vieillard mort
et baise la gousle :
Voyant cela, un Turc de ses compagnons
d'un coup de sabre lui coupe la tête.

(*Ballade de Zmaï Iovan Iovanovitch.*)

LES CANTILÈNES DE KOSSOVO

Les jeunes filles serbes chantent généralement sans accompagnement. Les chants héroïques, au contraire, les célèbres pesmas (pluriel serbe : pesmé*) sont toujours rythmés aux accords de la gousle.*

Il est peu de maisons serbes qui n'aient leur gousle.

« *La maison où l'on n'entend pas de gousle, lisons-nous dans le poème de Pétrovitch Niegoch, les* Lauriers de la montagne,

> *La maison où l'on n'entend pas de gousle*
> *Est morte, et ceux qui l'habitent.* »

Je pense aux tragiques épisodes de la retraite serbe. Un correspondant du Secolo (1) *envoyait de Nisch à son journal une correspondance datée du 21 octobre 1915, où nous lisons :*

« *La ville est envahie par la population qui fuit les horreurs de l'invasion. La place est encombrée de fugitifs hagards, dans une indescriptible confusion. Au milieu d'eux un aveugle, s'accompagnant sur la gousle, chante les vieilles chansons serbes, les cantilènes de Kossovo :*

« *Maudit celui qui déserte la bataille. — Que tout mal fonde sur lui. — Que son grain ne mûrisse plus ; — Que sa vigne croisse stérile...* »

(1) Le *Secolo* du 4 novembre 1915, correspondance de Nisch du 21 octobre précédent.

Tels nos anciens jongleurs.

C'est le 15 juin 1389 (27 juin d'après le style d'Occident) que fut livrée la célèbre bataille dans la plaine de Kossovo — ce qui veut dire « la plaine des merles ».

Le sultan Mourat et le prince Lazare y périrent tous les deux, le sultan Mourat tué par Milosch Obilitch, le gendre du prince des Serbes, Lazare Greblinovitch. Au cours du combat, Milosch était parvenu à se glisser sous la tente du chef musulman.

La tradition populaire — recueillie par ces poètes épiques, qui se montrent de tous points semblables à nos vieux trouvères — attribue la défaite serbe à la trahison d'un autre gendre de Lazare, Vouk Brankovitch, beau-frère de Milosch. C'est Ganelon à Roncevaux.

Lazare Greblinovitch, couronné tsar, portait par humilité le titre de knèze (prince). Les chansons lui donnent indifféremment les deux titres. Il était aimé et admiré pour sa douceur, sa piété, sa vaillance. Il avait épousé Militza, fille de Youg-Bogdane, sœur des neuf Yougovitch. Le désastre éprouvé par les armées serbes dans la plaine de Kossovo amena pour des siècles l'asservissement de leur patrie. Bajazet, fils et successeur de Mourat, exigea de la tsarine Militza la main de sa fille Mileva que Militza fut impuissante à lui refuser.

Des cantilènes de Kossovo Milenko S. Vesnitch a parlé ainsi :

« Quand, en 1389, la Serbie succomba sur la plaine de Kossovo, l'armée ottomane envahit la nation serbe d'une telle fougue que notre évolution intellectuelle s'en trouva arrêtée tout d'un coup et, pour ainsi dire, pétrifiée. L'âme nationale se réfugia en elle-même. Subjugué et opprimé pendant des siècles, le peuple

serbe continua son existence nationale dans son foyer domestique et dans les monastères, fondations de ses anciens rois, cachés dans les montagnes. Pendant cinq siècles, aucune instruction scolaire; à tel point que maint prêtre n'a su ni lire ni écrire : il a dit sa messe et il a récité ses prières par cœur. Toutes les connaissances historiques, tous les principes moraux, toutes les règles de la vie, tout a été condensé et concentré dans les traditions, et celles-ci ont été transmises de génération en génération, par les anciens de la famille. Plus on a été obligé de cacher ces sentiments devant l'oppresseur turc, plus ceux-ci ont été forts, et plus nos ancêtres se sont attachés à leur passé national, premier point de départ de l'avenir. Et comme les prêtres illettrés ont dû apprendre par cœur leurs prières, on peut dire que toute la nation a appris par cœur son histoire que chaque génération a embellie. Durant les longues soirées d'hiver autour du feu, ainsi qu'à l'occasion de fêtes de famille ou religieuses, la jeunesse serbe est restée, des heures, suspendue aux lèvres ds grand'mères, qui lui disaient des contes et des charades, quand ce n'étaient pas des vieillards récitant à l'aide de la gousle les rapsodies nationales, où la droiture, l'honnêteté, le dévouement filial, l'amour de la patrie étaient élevés à la hauteur d'une religion. Les chanrtes qui ont le mieux conservé et développé la poésie serbe étaient pour la plupart des aveugles. »

Ainsi la poésie épique serbe s'est transmise de génération en génération, sans être écrite, sans l'aide de l'écriture, par la seule mémoire, et, le fond en étant conservé avec fidélité, la forme en variait, s'embellissait, s'enrichissait, se précisait d'une génération à l'autre. C'est exactement la formation des poèmes homériques, sur lesquels l'histoire, vivante et plus

rapprochée de nous, des cantilènes serbes jette une si vive lueur.

Les poèmes homériques, eux aussi, étaient chantés par des aveugles : d'où la légende qu'Homère était aveugle ; et chantés en tous lieux, d'où la patrie d'Homère répartie entre sept villes différentes.

Aussi, en rapprochant les cantilènes serbes, d'une part des chants homériques, de l'autre des épopées françaises, peut-on répéter avec Montégut que la poésie héroïque des Serbes lève le voile qui recouvre le mystère des poésies primitives (1).

«*L'épopée de Kossovo, poursuit Milenko Vesnitch, ressemble beaucoup à la chanson de Roland.*» *Et il est remarquable que les deux peuples, les Français et les Serbes, aient trouvé dans des défaites l'inspiration de leur poésie épique : les Français dans le désastre de Roncevaux* (chanson de Roland) *et dans la défaite de Larchamp* (chanson de Guillaume), *les Serbes dans la bataille de Kossovo.*

Mais continuons à suivre M. Vesnitch :

«*Nos ancêtres ont cherché dans cette source (la poésie épique serbe) les principes directeurs de la vie morale et juridique. Dans une déclaration des chefs monténégrins de 1803, nous lisons le passage suivant : «S'il se trouvait au Monténégro un homme, un village, une tribu, un canton, qui ostensiblement ou secrètement trahisse la patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas qui a trahi le seigneur Dieu et l'infâme Vouk Brankovitch qui, en trahissant les Serbes à Kossovo, s'attira la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine.*»

(1) Émile Montégut, ap. *Revue des Deux Mondes.*

Nous l'avons fait observer plus haut : Vouk Brankovitch est le Ganelon de la poésie et de la tradition serbes.

« Le patriotisme, dit très justement M. Vesnitch, paraît avoir été le patrimoine serbe dès avant Kossovo. Un poème nous a conservé l'appel que le prince Lazare avait adressé à ses fidèles voïvodes à la veille de cette mémorable bataille qui a été marquée à la Cour de France par un Te Deum *à Notre-Dame de Paris. Or, cinq ans avant cet événement, c'est-à-dire en 1385, Froissart transcrit la déposition du roi d'Arménie, Léo, sur une rencontre précédente serbo-turque, et nous y lisons ce qui suit :*

« Or faut-il que je vous dise quelle chose le comte de Nazaret (le prince Lazare) fit. Il, qui se sentoit tout défié de l'Amourah-Bakin, et bien savoit que hastement il auroit d'autres nouvelles de lui, se pourvéit grandement sur ce et escrivit et manda tantot autour de lui à tous ses chevaliers et écuyers, et tous gens qui estoient de défense et taillés de garder l'entrée et le pas par où l'Amourah et son peuple devoient entrer, et leur manda étroitement que, ces lettres vues ou les messagers ouïs, que devers eux envoyoit, ils se traissent avant, car on n'avoit nul jour... Tous obéirent et vinrent devers ce comte qui se pourvéoit fort, et plusieurs y vinrent qui les nouvelles ouïrent qui point ne furent mandés pour aider à exhausser notre foi et détruire les mécréants. »

« Quand l'ouragan turc eut emporté l'Etat, conclut M. Vesnitch, l'âme du peuple s'attacha à son glorieux passé et chercha à construire sur ces fondements son idéal de l'avenir. L'histoire fut poétisée. Les sentiments, les qualités et les défauts furent, pour ainsi dire, individualisés. Ainsi l'audace et l'esprit cheva-

leresque ont été personnifiés dans Milosch Obilitch et dans ses deux frères d'élection, Kossantchitch et Toplitza ; la sagesse et la résignation dans le prince Lazare ; l'héroïsme, l'esprit de justice et la protection des faibles dans Kralievitch Marko (Marko fils de roi) ; la tendresse dans la fille de Kossovo ; la magnanimité du grand seigneur dans Banovitch Strahinia ; la bonté de cœur dans la mère de Kralievitch Marko ; la douleur patriotique dans le voïvode Raïk et dans Marghita, etc... Nos soldats, avant de devenir officiers, et ceux qui ne le deviennent jamais, sont familiers avec ces personnages de l'âme nationale, ils les connaissent quelquefois mieux (ou croient au moins les mieux connaître) que leurs propres chefs, puisqu'ils ont grandi avec eux et puisque tous les actes de leur vie se sont façonnés sur ce modèle, puisque, en les louant, on les a élevés jusqu'à Obilitch, tandis qu'on les a abaissés jusqu'à Brankovitch en les censurant. Grâce à la poésie nationale, chaque Serbe, dès le premier âge, connaît le passé de sa patrie, croit savoir les vertus qui ont été la base de sa grandeur et les vices qui l'ont ruinée, vit en grande partie pour elle et ne regrette point de mourir pour elle, afin de se rendre digne d'Obilitch (1). »

Les cantilènes de Kossovo ne sont pas, comme quelques historiens l'ont cru, les fragments d'une vieille épopée perdue, et qui aurait été une Iliade balkanique; ce sont des chants courts, détachés les uns des autres, bien que groupés autour du même sujet; douze cantilènes, — douze pezmés, comme disent les Serbes, — qui n'ont pas trouvé pour les réunir un poète

(1) Milenko R. Vesnith, Le patriotisme serbe et la poésie populaire, *Revue Bleue*, 13-20 février, 1915, p. 50-52.

unique, leur Homère. Et pourquoi ne l'ont-elles pas trouvé ? mais parce que les Grecs, eux, ont pu développer librement leur civilisation dans une patrie dont ils étaient restés les maîtres; tandis que les Serbes ont vécu pendant quatre siècles et demi sous la domination opprimante et desséchante des Turcs.

Les traductions apportées ici ne peuvent donner qu'une idée lointaine du charme de l'original : la beauté de la langue n'y est plus, ni la fraîcheur du terroir, ni l'harmonie et le rythme des mots : du moins surprend-on, dans l'écho affaibli, la puissance du souffle et la valeur de l'inspiration.

Les poèmes de Kossovo donnent la description de l'armée turque conduite par Mourat, armée si nombreuse qu'en quinze jours un cavalier n'en a pu atteindre le bout. La plaine est couverte de Turcs en armes, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier. Une goutte d'eau, tombée du ciel, n'arriverait pas à terre. Les lances forment une épaisse forêt, les drapeaux de gros nuages, les tentes font croire à des masses de neige dans le creux des vallons. La Turquie entière s'est ruée contre la Serbie.

I. — LE BANQUET DU PRINCE LAZARE

Le glorieux prince Lazare célèbre une fête
Dans la blanche forteresse de Krouchévatz,
La fête de saint Amos.
Il y convie ses seigneurs
Par des missives fleuries de bons souhaits.
On voit les seigneurs serbes arriver tous chez lui,
Prendre place au banquet suivant l'âge et le rang.
En haut s'assied le glorieux Lazare.

Ils boivent frais. Quand ils ont bu du meilleur vin,
A l'heure où l'on parle de toute chose
Entre la reine Militza.
Légère, elle s'avance vers la place royale :
Neuf ceintures brillent à sa taille,
Neuf colliers tintent à son cou,
Neuf voiles tombent de son front :
Et, par-dessus, une couronne d'or,
Et, sur ses pieds, trois pierres précieuses
Qui brillent dans la nuit comme au jour le soleil.
Elle s'adresse au glorieux Lazare :
« Seigneur illustre, ô glorieux Lazare,
J'ai honte de te regarder,
Et plus encor de te parler,
Mais il le faut, il faut que je te dise
Ce qu'ont été les anciens Némanitch.
Ils ont régné, puis ils sont morts.
Nos ancêtres n'ont pas amassé des richesses,
Ils en ont fait des fondations pies,
Ils ont bâti de nombreux monastères,
Ils ont bâti l'église de Detchane
Qu'on voit dominer Djakovitz,
Et, à Ipek, celle du patriarche,
Au-dessus du val de Péja,
Et, sous Bazar, l'église de Saint-Pierre,
Celle de Sapotchane sur la froide Raschka,
L'église de Saint-Paul au-dessous d'Iadovnik,
Soudénitza sous Bervénik,
L'église de Gitcha près de Karanovatz,
Et dans Prisrend l'église de la Saint-Vendredi,
Enfin Gratchanitza à Kossovo la plaine :
Voilà leurs fondations.
Tu sièges sur leur trône
Où tu entasses des richesses,

Mais où sont tes fondations ?
De sorte que nous n'en aurons aucun bien
Ni pour nos corps, ni pour nos âmes,
Ni pour nous, ni pour aucun de nous. »
Le glorieux Lazare répondit :
« Vous entendez, vous tous, les seigneurs serbes,
Ce que nous dit la reine Militza :
Je ne fais pas de fondations !
Je veux bâtir l'église de Ravanitza,
Près de Ravane, au pays de Ressava.
J'ai des trésors, autant que j'en désire :
Je pourrai faire les fondements en plomb,
Bâtir les murs avec de l'argent blanc
Et les couvrir avec de l'or fondu,
Puis les lier avec des perles fines,
Remplir l'église de pierres précieuses. »
Tous les seigneurs se sont levés, et, s'inclinant
Respectueusement devant le prince :
« Prince, construis, pour le salut de l'âme
Et en l'honneur de saint Etienne. »
Mais seul Milosch Obilitch reste assis.
Il est assis au bas bout de la table ;
Il reste assis et ne dit rien.
Le glorieux Lazare s'en aperçoit :
Il lève à sa santé une coupe d'or fin :
« A ta santé, Milosch le voïvode ;
Sur mes projets tu gardes le silence ;
N'as-tu pas entendu : une fondation. »
Milosch le voïvode se dresse sur ses pieds,
Il ôte son bonnet de martre zibeline
En s'inclinant avec respect devant le prince.
Celui-ci lui envoie une coupe de vin ;
Milosch la prend, mais ne boit pas et parle ainsi :
« Honneur à toi, pour ton discours, glorieux prince,

De ce que tu veux faire une fondation ;
Mais le temps nécessaire va te manquer, ô prince !
Prends les vieux livres, tu verras ce qu'ils disent.
Les derniers temps sont arrivés,
De ton royaume les Turcs vont s'emparer,
Détruire nos fondations,
Détruire tous nos monastères,
L'église de Ravanitza.
Le plomb des fondements leur servira
A fondre les boulets de leurs canons,
Pour ébrécher les remparts de nos villes ;
Ils pilleront les trésors des églises
Pour en forger des ornements à leurs chevaux ;
Ils arracheront l'or du toit de nos églises,
Pour en former des colliers à leurs femmes ;
Ils en arracheront les grains de perles fines
Pour en sertir les colliers de leurs femmes ;
Ils voleront les pierres précieuses,
Afin d'en incruster la poignée de leurs sabres
Et les anneaux d'or de leurs femmes.
Ecoute-moi, ô glorieux Lazare !
Des carrières nous extrairons le marbre blanc,
De marbre blanc nous bâtirons les basiliques,
Et quand les Turcs envahiront ton beau royaume,
Des pierres des églises, ils n'auront que des pierres. »
Le glorieux prince Lazare lui répondit :
« Gloire à toi, Milosch voïvode,
A ta sagesse, à ton discours.
Tu nous as dit la vérité. »

II. — LA LETTRE DU SULTAN MOURAT

La tsar Mourat — marche sur Kossovo.
En arrivant — il écrit une lettre

Aux traits menus, — l'envoie à Krouchevatz,
La fait porter — au glorieux Lazare.
« Prince Lazare, — tête de la Serbie,
Onc on ne vit, — on ne peut pas admettre
Pour une terre — deux maîtres et seigneurs,
Une raïa (1) — qui verse deux tributs.
Régner ici — tous deux nous ne pouvons :
Envoie-moi donc — les clés et le tribut,
Envoie-moi les clés d'or et de toutes les villes,
Et le tribut — que tu me dois — pour sept années.
Sinon viens dans les champs de Kossovo,
Où nous partagerons la terre à coups de sabres. »
Lazare lit — la lettre aux traits menus,
Il la relit, — en répandant des larmes.
De toute part — dans le royaume serbe
Il réunit — soldats et chevaliers.
Son rude appel — est monté jusqu'au ciel :
« Quiconque est Serbe, — et de famille serbe,
Par le sang Serbe — Serbe par la famille,
Et n'ira pas — combattre à Kossovo,
Qu'il soit privé — de toute descendance ;
Que sa maison — reste vide d'enfants ;
Que de sa main plus rien ne naisse.
Ni vin doré, ni blanc froment. »

III. — LE DÉPART POUR KOSSOVO

L'empereur Lazare est à son souper,
Auprès de lui l'impératrice Militza :
« Prince Lazare, couronne d'or des Serbes,
Demain tu pars pour Kossovo,

(1) Raïa : population chrétienne soumise aux Turcs.

En emmenant serviteurs et guerriers ;
Mais à la maison, empereur Lazare,
Tu ne laisses nul homme auprès de moi,
Qui puisse t'apporter une lettre
A Kossovo et m'en rapporter une de toi.
Tu emmènes les frères que j'aime,
Mes neuf frères, les Yougovitch, tu les emmènes tous,
Laisse à la sœur, laisse-lui un de ses frères,
Un seul sur la tête duquel elle puisse prêter serment. »
Le prince serbe, Lazare, lui répondit :
« Impératrice, ma douce dame Militza,
De tes neuf frères, lequel préfères-tu ?
Lequel veux-tu que je laisse auprès de toi,
Dans la maison aux murailles blanches ? »
Elle dit : « Bochko Yougovitch. »
« Impératrice, ma douce dame Militza,
Demain, quand tu verras l'aurore blanche,
Quand s'ouvriront les portes de la ville,
Avance-toi, tiens-toi près de la porte
Par laquelle sortiront les bataillons rangés,
L'armée des chevaliers sous leurs lances guerrières;
Bochko apparaîtra au premier rang,
C'est lui qui porte l'étendard de la croix.
Tu lui diras, en le saluant de ma part :
« Mets l'étendard entre les mains de qui te plaît.
« Et reste avec moi, ô mon frère, dans la blanche demeure. »

Le lendemain, lorsque blanchit le jour,
Lorsque s'ouvrirent les portes de la ville,
On vit sortir l'impératrice Militza.
Elle se tient tout auprès de la porte :

Voici venir les bataillons rangés,
Les cavaliers sous leurs lances de guerre
Et Bochko Yougovitch au premier rang.
Son cheval roux est caparaçonné d'or pur.
L'étendard de la croix lui retombe sur la croupe.
L'impératrice Militza s'est approchée,
Elle a saisi l'alezan par la bride,
Et comme le cavalier s'est penché vers elle,
Elle lui noue ses beaux bras blancs autour du cou :
« Frère Bochko, mon frère Yougovitch,
L'empereur Lazare veut que tu demeures auprès de moi,
Tu ne dois pas aller à Kossovo,
L'Empereur te salue par ma voix et te fait dire :
« Donne l'étendard à qui te plaît.
Reste avec moi, entre les murs de pierre bise,
Afin que j'aie auprès de moi un frère
Sur la tête duquel je puisse prêter serment. »
Mais à sa sœur Bochko a répondu :
« Va-t'en, ma sœur, retourne dans la haute tour blanche,
Je ne reviendrai pas sur mes pas,
Je n'abandonnerai pas l'étendard de la croix,
Dût l'Empereur me donner Krouchevatz !
Je ne permettrai pas qu'on puisse dire :
« Voyez Bochko ! le lâche Yougovitch,
« Il a eu peur d'aller à Kossovo,
« Il a eu peur de verser son sang pour la croix ! »
Et Bochko pousse son cheval hors les portes de la ville !
Mais voyez ! Voici le vieux Youg Bogdane ;
A sa suite chevauchent les sept Yougovitch :
L'impératrice les arrête l'un après l'autre ;
Mais nul des sept ne veut la regarder.
Puis, après un temps, vient le jeune Voïno.
C'est le plus jeune des Yougovitch,
C'est lui qui conduit les destriers du prince

Couverts d'or et d'écarlate :
Il monte un cheval gris. Militza l'arrête.
Et comme le cavalier s'incline vers elle,
Elle lui noue ses beaux bras blancs autour du cou.
« Voïno, mon jeune frère,
L'Empereur veut que tu demeures auprès de moi ;
Il te salue par ma bouche et te fait dire :
« Passe la conduite des chevaux à qui te plaît,
« Reste auprès de moi dans la ville
« Afin que j'aie auprès de moi un frère
« Sur la tête duquel je puisse prêter serment. »
Mais Voïno Yougovitch lui répond :
« Va-t'en, ma sœur, retourne dans la haute tour blanche;
Je ne puis, moi, guerrier, revenir sur mes pas,
Abandonner les destriers du prince.
Fût-il certain que je dusse périr,
J'irai, ma sœur, aux champs de Kossovo,
Verser mon sang pour notre sainte croix ! »
Et il pousse son cheval hors les portes de la ville.

Alors l'impératrice tombe sur la froide pierre ; elle est là, sans connaissance, lorsque survient le glorieux Lazare.

Quand il voit sa dame étendue sans connaissance,
Les pleurs lui coulent le long des joues.
Il regarde de droite, de gauche, aperçoit
Golouban, son serviteur, et l'appelle :
« Serviteur fidèle, Golouban,
Descends de ton cheval au col de cygne,
Emporte ta maîtresse dans tes bras
Jusque dans la tour élancée.
Au nom du vrai Dieu, je te pardonne
Si tu ne vas pas à Kossovo !

Reste auprès de ta maîtresse, reste dans le blanc palais. »

Golouban tressaille, des larmes roulent sur ses joues.
Il descend du cheval au col de cygne,
Il prend la dame entre ses bras et la porte dans la tour élancée,
Mais à l'appel il ne peut résister,
Kossovo l'appelle au combat :
Il court à son cheval et vole à Kossovo.

IV. — LA LETTRE DE LA MÈRE DE DIEU

Un faucon gris est venu de Jérusalem ;
Il tient une grise hirondelle.
Ce n'était pas un faucon gris,
Mais c'était le prophète Élie ;
Ce n'était pas une hirondelle
Mais une lettre écrite par la mère de Dieu.
Il la porte à Lazare, aux champs de Kossovo,
Et la laisse tomber sur les genoux du prince.
« Prince Lazare, d'illustre geste,
Quel royaume préfères-tu,
Le royaume lointain du ciel
Ou le royaume de la terre?
Si c'est le royaume terrestre,
Selle ton destrier et serre-lui la sangle,
Ordonne à tes barons de ceindre leurs épées,
Puis fondez sur les Turcs dont l'armée périra ;
Mais si tes désirs vont au royaume du ciel,
Fais construire une église aux champs de Kossovo,
N'y pose pas des fondements de marbre,
Mais en soie pure et en drap d'écarlate.
Fais communier ton armée tout entière
Et range-la pour marcher au combat.
L'armée périra tout entière

Et toi, Lazare, tu périras aussi. »
Lorsque le prince entendit ce discours,
Il agita ses pensées dans sa tête :
« Mon Dieu, que faire ? que faire ? que préférer ?
Le royaume du ciel ou celui de la terre ?
Si je préfère le royaume terrestre,
Je sais combien le règne en sera court.
Le royaume du ciel est pour l'éternité. »
Prince Lazare choisit le royaume céleste.
Il bâtit une église à Kossovo.
Il ne lui donna pas des fondements de marbre,
Mais de soie pure et de drap d'écarlate (1).
Il fait venir le patriarche serbe
Et douze évêques vérérés,
Il fait communier son armée en bataille :
Le voilà prêt à combattre les Turcs.

V. — LES TROIS VOIVODES

Le tsar Lazare fait communier son armée
Dans la belle église de Samodréja.
Trois semaines durant, trente moines
Communièrent l'armée serbe.
Les trois derniers sont trois vaillants voïvodes :
L'un est le voïvode Milosch,
Le second Ivan Kossantchitch,
Le troisième est Milan Toplitza.

Lorsque sort le voïvode Milosch
— Un des beaux guerriers du monde, —
Son sabre sonne sur les pavés,

(1) Les commentateurs estiment que ce passage indique qu'il s'agit d'une tente de guerre.

A son kalpak de soie est piquée une aigrette,
Sur lui flotte un brillant manteau,
Autour de son cou se noue un mouchoir de soie rouge.
Le héros regarde autour de lui.
Il voit une jeune fille de Kossovo
Qui admirait le glorieux cortège.
Il ôte son brillant manteau :
« Tiens, jeune fille, prends mon manteau.
Par lui tu te souviendras de moi.
Car je vais périr, petite âme.
Je vais périr au camp de mon prince :
Prie Dieu pour moi.
Mais si je reviens du champ de bataille,
Je te fiancerai avec Milan ;
Avec Milan, mon cher frère d'armes,
Mon frère en Dieu et en saint Jean
Par moi tu seras mariée. »

Après lui vient Ivan Kossantchitch
— Un des beaux guerriers du monde ; —
Son sabre sonne sur les pavés,
A son kalpak de soie est piquée une aigrette,
Sur lui flotte un brillant manteau,
A son doigt brille un anneau d'or.
Il voit la jeune fille.
« Tiens, dit-il, en lui donnant son anneau,
Prends mon anneau d'or ;
Par lui tu te souviendras de moi,
Car je vais périr, petite âme,
Je vais périr au camp du prince.
Prie Dieu pour moi.
Mais si je reviens du champ de bataille,
Je te fiancerai avec Milan,
Avec Milan, mon cher frère d'armes,

Mon frère en Dieu et en saint Jean.
Je serai ton garçon d'honneur. »

Après lui vient Milan Toplitza
— Un des beaux guerriers du monde ; —
Son sabre sonne sur les pavés.
A son kalpak de soie est piquée une aigrette ;
Sur lui flotte un brillant manteau ;
A son poignet, un bracelet d'or.
Il voit la jeune fille.
« Prends, jeune fille, mon bracelet d'or,
Pour que tu te souviennes de moi.
Je vais, ma petite âme,
Au camp du prince vénéré.
Prie Dieu pour moi.
A mon retour du champ de bataille,
Tu seras ma blanche épousée. »

VI. — L'ARMÉE TURQUE

« Frère en Dieu, Ivan Kossantchitch,
As-tu reconnu l'armée turque,
A-t-elle beaucoup de soldats ?
Pouvons-nous lutter avec eux,
Pouvons-nous gagner la bataille ? »
Ivan Kossantchitch répondit :
« O frère, Milosch Obilitch,
J'ai vu de mes yeux l'armée turque,
J'ai vu ces hordes innombrables.
Si tous nous nous changions en sel,
Nous ne pourrions leur saler un repas.
Voilà quinze bonnes journées
Que j'observe les hordes turques ;
Je n'en ai vu la fin, je n'ai pu les nombrer.

Du bloc de marbre au sycomore,
Du sycomore à Sazlié,
De Sazlié jusqu'au vieux pont,
Du vieux pont au fort de Zwetchane
Et de Zwetchane jusqu'au sommet des pics,
Tout est rempli de soldats turcs :
Cheval contre cheval, guerrier contre guerrier ;
Les lances font une forêt,
Les étendards forment de grands nuages
Et les tentes paraissent neiges au creux du val.
La pluie en tombant dru du ciel
Ne parviendrait pas jusqu'à terre.
Avec de bons chevaux et de jeunes guerriers
Mourat a fondu sur la plaine de Mazguite,
Il est maître du Lab et de la Sinitza. »

Milosch poursuit : « Ivan, mon frère d'adoption,
Peux-tu me dire où est la tente de Mourat ?
Je veux pénétrer jusqu'à lui,
Le tuer emmi son armée. »
Kossantchitch lui répond : « Es-tu fou, ô mon frère ?
La tente de Mourat est dans le camp des Turcs,
Tout au milieu ; des ailes de faucon,
Si tu tombais du ciel serein
En cet endroit, ne pourraient te sauver. »
Alors Milosch supplie Iwan :
« Iwan Kossantchitch, mon cher frère,
Frère adoptif, plus cher qu'un frère par le sang,
Ne parle pas, je t'en supplie, au prince
De ce que tu as vu : pourquoi l'inquiéter ?
L'armée entière en serait effrayée.
Dis-lui plutôt : Les Turcs sont en assez grand nombre,
Mais nous pouvons nous mesurer à eux,
Et nous pouvons en triompher,

Car ce n'est point une armée pour la guerre
C'est un ramas de vieux prêtres, d'imans,
De marchands, d'artisans novices en la guerre,
Et qui ne sont venus que pour avoir du pain.
Ils sont malades : ils ont tous la colique
Et leurs chevaux sont malades aussi :
Ils sont morveux. »

VII. — LA SLAVA DU PRINCE LAZARE

Le tsar serbe Lazare — célèbre sa slava (1)
Emmi son camp, à Kossovo.
Il assied à sa table, — ses barons et leurs fils,
Le vieux Youg Bogdane (2) à sa droite,
Après lui les neuf Yougovitch (3),
Les autres seigneurs à la suite ;
A l'autre bout — Milosch le voïvode,
Et, près de lui — deux voïvodes serbes.
Dont l'un est Ivan Kossantchitch,
Le second Milan Toplitza.
Le tsar prend une coupe d'or
Et dit aux Serbes, ses barons :
« A la santé de qui boirai-je ?
Si c'est à l'âge — je bois à Youg Bogdane ;
Si c'est au rang — je bois à Brankovitch ;
A l'affection — je bois à mes beaux-frères,
A mes beaux-frères les neuf Yougovitch ;
Si je vide la coupe — pensant à la beauté,
Je la boirai — à Ivan Kossantchitch ;

(1) Fête patronale des familles serbes.
(2) Beau-père du prince Lazare.
(3) Fils de Youg Bogdane..

Si je vide la coupe — à la haute stature,
Je la boirai — à Milan Toplitza ;
Si je vide la coupe — en l'honneur du courage,
Je la boirai — au voïvode Milosch,
Et je ne veux la boire — en l'honneur d'aucun autre :
Je bois à la santé — de Milosch Obilitsch.
A ta santé, Milosch, — baron fidèle et traître,
Fidèle aux premiers jours — et puis traître bientôt.
Milosch, demain — tu trahiras — à Kossovo,
Tu passeras — au tsar Mourat. — A ta santé !
Bois à la mienne et prends cette coupe d'or clair ! »
Milosch le voïvode — s'est dressé sur ses jambes,
Puis il s'incline — jusqu'à la terre noire :
« Honneur à toi, — glorieux tsar Lazare !
Honneur à toi, — à ta santé, — à ton présent,
Mais non à ton discours : — puisse ma loyauté
Ne pas causer ma mort : — je ne fus jamais traître ;
Je ne le fus, — ni le serai jamais.
Demain — aux champs de Kossovo, — je pense
Donner ma vie — en l'honneur de ma foi.
Celui qui trahira — se trouve auprès de toi,
Sous ton manteau ; — il boit le vin limpide,
C'est Vouk Brankovitch, le maudit.
Demain, au beau jour de saint Vit (1),
Demain dans le combat — aux champs de Kossovo,
On pourra voir — le cœur fidèle — et le cœur traître.
Par le Dieu tout-puissant, — j'y serai au matin,
Et je tuerai — le tsar Mourat — dessous sa tente ;
Je lui mettrai — mon pied droit sur la gorge,
Et puis, si Dieu le veut, je reviendrai,
A Krouchevatz — pour y saisir — Vouk Brankovitch,
Pour le lier — à ma lance guerrière,

(1) Saint-Vit, apôtre des Slaves.

Comme une femme attache — à sa quenouille le lin gris,
Et je le porterai — aux champs de Kossovo. »

Milosch aux pieds légers — s'est dressé sur ses jambes
Derrière lui, — son frère d'adoption ;
Ils passent les barrières de la tente,
Ils vont aux champs de Kossovo.

VIII. — LA BATAILLE

A l'heure du matin, — lorsque blanchit l'aurore,
Des sons étranges — partent du champ — de Kossovo.
Les deux armées — sont prêtes au combat.
On voit passer — rapides, les héros.
Les Turcs fondent sur Kossovo :
Voici les bataillons — conduits par Youg Bogdane,
Et ses neuf fils, les Yougovitch,
Semblables à neuf faucons gris,
Chacun d'eux commande à mille hommes,
Et Youg Bogdane à douze mille.
Ils ont engagé le combat — contre les Turcs,
Ils leur ont tué sept pachas.
Quand ils commencent — à presser le huitième,
Le vieux Youg Bogdane est tué,
Les neuf Yougovitch sont tués ;
On dirait de neuf faucons gris,
Et toutes leurs troupes périssent.
S'avancent les échelles — des trois Mernjavtchévitch,
Du ban Ouglesch — et du voïvode Goïko.
Et derrière elles — le bon roi Voukatchine.
Chacun d'entre eux conduit — treize mille guerriers.
Ils ont engagé le combat — contre les Turcs,
Et leur ont tué huit pachas ;
Quand ils attaquent le neuvième

Périssent deux Mernjavtchévitch.
Le ban Ouglesch — et le voïvode Goïko.
Voukatchine est affreusement blessé,
Les Turcs le foulent — du pas de leurs chevaux
Et toutes les troupes périssent.
S'avancent les soldats — du vaillant duc Etienne (1) :
Ils sont nombreux, soixante mille,
Ils ont engagé le combat contre les Turcs
Et leur ont tué neuf pachas :
Quand ils attaquent le dixième,
Périt le duc Etienne — avec toutes ses troupes.
S'avancent les soldats — du glorieux Lazare.
Lazare commande — à des bataillons serbes,
A soixante-dix-sept mille hommes.
Les Turcs fuient devant lui — aux champs de Kossovo.
Il ne leur laisse pas le temps de se reprendre :
Si l'on pouvait vaincre les Turcs,
Lazare les aurait vaincus.

A l'ombre du bonheur, le malheur prend naissance :
Que Dieu maudisse Brankovitch !
A Kossovo, Vouk trahit son beau-père ;
Il emmena douze mille hommes.
Qu'il soit maudit — et qui l'a engendré ;
Anathème à sa race et à sa descendance !
Alors les Turcs — l'emportent sur Lazare.
On voit tomber — le glorieux Lazare,
Ses soldats tombent tous — soixante-dix-sept mille :
Saints vénérés — ils brillent tous — auprès de Dieu.

(1) Duc d'Herzégovine.

IX. — LE RÉCIT DES SURVIVANTS

Princesse Militza — s'en allait à pas lents
Sous les longs murs — de Krouchévatz la blanche.
Voukosava — et la belle Mara
De lin vêtues — marchaient près de leur mère.
De l'horizon — arrive Vladeta
Au grand galop — de son cheval rapide
(Le cheval bai — paraît tout blanc d'écume)
Et Militza — lui demande anxieuse :
« Au nom de Dieu, — voïvode du prince,
Ton blanc cheval — est couvert de poussière,
Ne viens-tu pas — des champs de Kossovo,
N'as-tu pas vu — Lazare, mon cher prince,
Mon doux seigneur — mon seigneur et le tien ? »
Le voïvode — Vladeta lui répond :
« Au nom de Dieu, — princesse Militza,
J'arrive droit — des champs de Kossovo,
Mais n'ai pas vu — le glorieux Lazare ;
J'ai seulement — vu son blanc destrier,
Que poursuivaient — les Turcs, par Kossovo.
Prince Lazare, — mon maître, a dû périr. »
Quand Militza — la princesse l'entend,
Sur son visage — roulent de lourdes larmes.
Elle demande — au vaillant voïvode :
« Dis-moi encore, — voïvode du prince,
N'as-tu pas vu — les neuf fils Yougovitch,
Et dixième, — leur père Youg Bogdane ? »
Le voïvode — Vladeta lui répond :
« J'ai traversé — de Kossovo la plaine,
J'ai rencontré — les neuf fils Yougovitch,
Et dixième — leur père Youg Bogdane.
Ils étaient tous — aux champs de Kossovo,

Les bras couverts — de sang jusqu'aux épaules,
Et leurs épées — rouges jusqu'à la garde.
Au long du jour — leurs mains s'étaient lassées
A massacrer — des Turcs à Kossovo. »
Et la princesse — Militza dit encore :
« Ecoute-moi, — voïvode du prince,
N'as-tu pas vu — auprès d'eux mes deux gendres,
Vouk Brankovitch — et Milosch Obilitch ? »
Le voïvode — Vladeta lui répond :
« En traversant — de Kossovo la plaine,
Mes yeux tombèrent — sur Milosch Obilitch.
Il était là -- au champ de Kossovo,
Il s'appuyait — au tronçon de sa lance :
Dans le combat — elle s'était brisée.
Je crois savoir — qu'à présent il est mort.
Mais je n'ai pas — aperçu Brankovitch.
Qu'il se dérobe — à la clarté du jour !
Il a trahi le glorieux Lazare,
Il a trahi mon seigneur et le tien ! »
Le voïvode — parlait quand Miloutine,
Le serviteur, — apparaît devant eux,
Dans sa main gauche — il porte sa main droite,
Il a sur lui — dix-sept rouges blessures ;
Son bon cheval — est ruisselant de sang.
Et la princesse — Militza lui demande :
« Es-tu malade, — serviteur Miloutine?
As-tu trahi Lazare à Kossovo ? »
Le serviteur Miloutine répond :
« O ma princesse, — descends-moi de cheval,
Et lave-moi — avec de l'eau limpide ;
Puis verse-moi — le vin clair et vermeil.
Vois, mes blessures — répandent leur sang rouge. »
Et la princesse — Militza le descend,
Elle le lave — avec de l'eau limpide,

Elle lui verse — du vin clair et vermeil.
Quand Miloutine — a repris quelque force,
La dame encore — lui demande tout bas :
« O serviteur ! — raconte, je t'en prie,
Où succomba — le glorieux Lazare ?
Où succombèrent — les frères Yougovitch ?
Où succomba — leur père Youg Bogdane ?
Où succomba — Milosch, le voïvode ?
Où succomba — le fils de Strachinia ?
Et Brankovitch, — raconte, qu'a-t-il fait ? »
Et Miloutine — d'une voix qui frissonne :
« Tous sont restés, — princesse, à Kossovo,
Où succomba — le glorieux Lazare,
Où tant de lances — volèrent en éclats,
Lances brisées, — lances turques et serbes,
Mais plus de serbes, — maîtresse, que de turques,
En défendant — leur prince, leur seigneur,
Notre seigneur, — le glorieux Lazare.
Quant au vieux Youg, — maîtresse, il a péri
Tout au début, — quand s'ouvrit la bataille,
Et succombèrent — les huit fils Yougovitch :
Nul n'a voulu — abandonner son frère
Aussi longtemps — qu'un seul d'entre eux vivait.
Boschko restait — encor quand je partis,
Son étendard — ondoyait sur la plaine :
Et il chassait — les Turcs comme un troupeau,
Comme un faucon gris chasse les colombes.
Mais lui aussi, — je crois, à dû tomber.
Il est tombé, — le fils de Strachinia,
Dans le sang rouge — montant jusqu'aux genoux ;
Quant à Milosch, — maîtresse, il est tombé
Dans les prés verts — où la Sitnitza coule,
Et bien des Turcs sont tombés près de lui.
Milosch avait tué le tsar Mourat,

Le tsar Mourat — et douze mille Turcs.
Que Dieu bénisse — ceux qui l'ont engendré !
Son nom sera — béni par les cœurs serbes,
A tout jamais — glorieux et chanté,
Et Kossovo gardera sa mémoire.
Mais quant à Vouk, — silence sur son nom !
Que le tombeau rejette sa dépouille !
Il a souillé la gloire du nom serbe,
Il a trahi son prince à Kossovo !

X. — LA JEUNE FILLE DE KOSSOVO

La jeune fille de Kossovo s'est levée le matin,
De bonne heure, le matin, un dimanche,
Avant que le soleil ne brille à l'horizon.
Elle a retroussé la blanche manche
De sa robe de lin.
Sur les épaules elle porte du pain blanc,
Dans ses mains brillent deux coupes d'or,
Dans l'une est de l'eau fraîche
Dans l'autre du vin vermeil.
Ainsi elle va vers la plaine de Kossovo.
La voici parmi le carnage,
Parmi le carnage des glorieux guerriers.
Elle marche dans le sang des guerriers,
Quand elle rencontre un guerrier en vie.
Elle le lave avec l'eau fraîche,
Elle le fortifie avec le vin vermeil,
Elle le nourrit avec le pain blanc.
Le hasard l'amène
Auprès de Paul Orlovitch,
Le jeune porte-étendard du prince.
Elle le trouve encore en vie,

Sa main droite est coupée
Et sa jambe gauche jusqu'au genou ;
A travers les côtes flexibles, enfoncées,
On voit le blanc poumon.
Elle le retire du sang épais,
Le lave avec de l'eau fraîche,
Le fortifie avec du vin vermeil,
Et le nourrit avec du pain blanc.
Quand le cœur du guerrier s'est remis à battre,
Paul Orlovitch lui dit :
« Chère sœur, fille de Kossovo,
Pourquoi
Retournes-tu les guerriers dans leur sang ?
Qui cherches-tu dans ce carnage ?
Un frère, un neveu,
Ou ton vieux père ? »
Et la jeune fille lui répond :
« Cher frère, guerrier inconnu,
Je ne cherche personne de ma famille,
Ni frère, ni neveu,
Ni mon vieux père.
Peut-être te rappelles-tu, jeune inconnu,
Quand le prince Lazare fit communier son armée
Par trente moines.
Dans la belle église de Samodréja,
Toute l'armée serbe communia,
Et les derniers furent trois vaillants voïvodes,
L'un était le voïvode Milosch,
Le second Ivan Kossantchitch,
Et le troisième Milan Toplitza ;
Trois héros plus glorieux l'un que l'autre.
Il n'en est pas de plus glorieux.
Leurs sabres sonnaient sur les pavés,
Sur la tête ils avaient des kalpaks de soie,

Aux mains des anneaux d'or.
Quand passa Milosch Obilitch,
Il me donna son brillant manteau,
Quand passa Ivan Kossantchitch,
Il me donna son brillant anneau ;
Quand passa Milan Toplitza
Il me donna son bracelet d'or
Et me prit pour fiancée.
C'est eux que je cherche dans le carnage. »
Paul Orlovitch lui répondit :
« Chère sœur, jeune fille de Kossovo,
Petite âme, vois-tu là-bas ces lances guerrières,
Là, où l'amas en est le plus haut, le plus épais ?
Là a coulé le sang des guerriers
Jusqu'au poitrail d'un bon cheval,
Jusqu'aux étriers, jusqu'à la bride ;
Là ils sont tombés tous les trois ;
Mais retourne dans ta maison blanche,
Ne remplis pas de sang ta robe de lin ! »
La jeune fille entend ces paroles,
Les larmes coulent sur son clair visage.
Elle retourne dans sa blanche maison.
Elle criait, à s'arracher la gorge :
« Misérable ! quel est mon sort !
Le malheur s'est attaché à moi ;
Je toucherais un pin verdoyant
Qu'il se dessécherait sous mes doigts blancs qui [tremblent ? »

XI. — LA MÈRE DES YOUGOVITCH

Dieu de bonté — quelle est cette merveille ?
Quand l'armée serbe — s'en vint à Kossovo,

On y voyait les neuf frères Yougovitch,
Et, avec eux, — leur père Youg Bogdane !
En sa demeure — leur mère dit à Dieu :
« Dieu, donne-moi les yeux clairs du faucon ;
Dieu, donne-moi l'aile blanche des cygnes,
Pour survoler les champs de Kossovo
Où je verrai mes fils les Yougovitch,
Où je verrai leur père Youg Bogdane ! »
Et la prière — fut entendue de Dieu.
Dieu lui donna les yeux clairs du faucon,
Il lui donna l'aile blanche des cygnes ;
Elle vola jusque sur Kossovo.
Elle y trouva morts les neuf Yougovitch.
Et dixième — son mari, Youg Bogdane.
Tout auprès d'eux — les neuf lances guerrières
Et, sur les lances, — leurs neuf vaillants faucons,
Autour des lances — les neufs bons destriers,
Autour des lances — neuf lions furieux.
Les neuf chevaux — se mirent à hennir,
Les neuf lions — se mirent à hurler (1),
Les neuf faucons — se mirent à crier.
Mais de la mère — le cœur demeure dur,
De ses yeux clairs — nulle larme ne coule,
D'une main ferme — elle prend les chevaux,
Ainsi que les neuf lions furieux,
Et prend aussi les neuf faucons rapides.
Elle retourne — jusqu'à son blanc palais.
Ses belles-filles — la voient venir de loin,
Et, se levant, — viennent à sa rencontre.
Les jeunes veuves — se mettent à se plaindre,

(1) Il s'agit en réalité de chiens, appelés ici « lions », sans doute pour marquer qu'ils étaient forts et vaillants comme des lions.

Les orphelines — se mettent à pleurer,
Les destriers — se mettent à hennir,
Les neuf lions — se mettent à hurler,
Mais de la mère — le cœur demeure dur,
De ses yeux clairs — nulle larme de coule.
Et quand on vint à l'heure de minuit,
Le cheval gris de Damïane hennit.
« Ma belle-fille, — dit la mère attentive,
Ma chère fille, — femme de Damïane,
Le cheval gris — de Damïane hennit.
Veut-il manger — du froment pur et blanc
Ou veut-il boire — l'eau claire de Zwetchane ? (1).
De Damïane — la femme répondit :
« Chère maman, — mère de Damïane,
Le destrier — ne veut ni froment blanc,
Ni l'eau limpide — qui coule de Zwetchane ;
Mais Damïane, — le knèz (2) l'accoutuma
Aux longs repas — jusqu'à l'heure nocturne,
Puis à marcher au long des longs chemins.
Le cheval gris hennit, pleurant son maître,
Il ne l'a pas ramené sur son son dos. »
Et de la mère — le cœur demeure dur.
De ses yeux clairs — nulle larme ne coule.
Quand au matin — blanchit la blanche aurore,
De l'horizon — arrivent deux corbeaux.
Leurs ailes noires — sont tout ensanglantées,
Leurs pattes noires — toutes rouges de sang,
Leurs becs aigus — sont tout couverts d'écume.

(1) Zwetchane, colline près de Mitrovitza, dominant Kossovo. Au sommet se trouvent encore les ruines de la forteresse de Zwetchane, du temps de Nièmagnitch.

(2) Knèz : prince, seigneur. Le sens du mot *knèz* correspond assez exactement à celui du mot *baron* dans nos chansons de geste du moyen âge.

Qu'apportent-ils ? — une main de guerrier.
A la main brille — un anneau d'or léger.
Sur les genoux — de la mère figée
Les corbeaux noirs — laissent tomber la main.
La mère prit la main raide et livide,
La retourna, — la retourna encore,
Puis appela : — « Femme de Damïane,
Ma belle-fille, — femme de Damïane,
Peux-tu me dire — quelle est cette main blanche ? »
La jeune femme — blêmissant répondit :
« Je reconnais — la main de Damïane,
De mon époux je reconnais l'anneau,
Qu'il mit le jour — où je devins sa femme. »
La mère prit la main de Damïane,
La retourna — entre ses deux mains blanches,
Disant très bas, — disant très faiblement :
« Ma main vaillante, — ma belle pomme verte,
Où grandis-tu, — où fus-tu recueillie ?
Tu as grandis — sur mon sein maternel,
Tu fus cueillie aux champs de Kossovo. »
Elle ne put maîtriser davantage
Sa grande peine et son cœur se brisa :
Pour ses neuf fils, — pour les neuf Yougovitch
Et pour leur père, — pour le vieux Youg Bogdane.

Quant au prince Lazare lui-même, l'imagination populaire en fit un saint : c'est la façon dont un peuple exprime généralement son admiration et sa reconnaissance dans les premiers temps de son histoire. Au bienheureux Lazare la dernière des douze cantilènes est consacrée :

XII. — SAINT LAZARE

Lorsque Lazare eut la tête coupée
Dans la plaine de Kossovo,
Nul Serbe ne se trouvait là,
Mais un jeune Turc,
Un jeune Turc né d'une esclave ;
Une esclave serbe l'avait enfanté,
Et l'enfant leur dit :
« Turcs, mes frères,
C'est la tête d'un roi ;
Ce serait péché devant le Dieu unique
De la laisser déchiqueter par les aigles et les corbeaux,
De la laisser fouler aux pas des cavales guerrières. »
Il prend la tête de saint Lazare
Et l'enveloppe dans son manteau.
Il la porte vers une source
Et la jette dans l'eau limpide.

La tête resta dans la source
Quarante ans,
Et le beau corps à Kossovo.
Ni les aigles ni les corbeaux ne la déchiquetèrent,
Ni les chevaux ne la foulèrent de leurs sabots durcis.
Dieu, gloire à ton nom !
De jeunes muletiers revenaient
De la belle ville de Scadar sur le Boïan,
Ils menaient des Grecs et des Bulgares
Jusqu'à Nisch et à Vidine.
Pour la nuit, ils s'arrêtent à Kossovo.
Ils soupent, ils ont soif.
Ils allument du genévrier,
De genévrier une torche claire.

Ils cherchent de l'eau dans Kossovo.
Les voici près de la source.
Un jeune muletier s'écrie :
« Voyez la lune qui brille dans l'eau »
Un jeune ménétrier répond :
« Non! ce n'est pas la lune qui brille ! »
Un troisième regarde et ne dit rien.
Il s'est tourné vers l'Orient
Et, s'adressant au Dieu véritable,
Au Dieu véritable et à saint Nicolas :
« Dieu, aidez-moi, et vous, Père Nicolas ! »
Puis il entre dans la source.
Il tire de la source la tête
Du saint serbe Lazare.
Il la pose sur l'herbe verte.
Ils prennent de l'eau dans une coupe
Et, quand ils ont bu à la ronde,
Ils regardent à terre : la terre est noire.
Il n'y a plus de tête sur l'herbe verte :
La tête est allée — comme un météore — à travers champs,
La sainte tête vers le saint corps
Et s'y est fixée entre les épaules.

Le matin, à l'aube claire, les muletiers en portent la nouvelle à un vieux prêtre.
Alors arrivent beaucoup de prêtres,
Trois cents vieux prêtres
Et douze évêques
Et quatre patriarches branlants,
Le premier d'Ipek, le second de Constantinople,
Celui d'Alexandrie et celui de Jérusalem.
Ils ont leurs chapes les plus belles,
Sur la tête des mitres d'or,
En leurs mains des livres jaunis ;

Ils récitent de longues prières,
Ils observent de longs jeûnes,
Trois jours durant et trois nuits entières,
Sans s'asseoir ni se coucher.
Ils demandent au saint quelle fondation il désire,
A Opova ou à Krouschedala,
Ou bien en Macédoine...
Mais le saint veut reposer en son beau Ravanitza,
Sur le haut du mont Koutchaï,
Où Lazare avait bâti une église,
Des fonds de son trésor,
Sans qu'il en coûtât une larme à l'orphelin.

Diverses légendes sont restées attachées à la plaine de Kosso vo, au champ des merles. Une fleur que les Serbes appellent « bojour » — un nom à consonance française — croît en abondance dans la région. Sorte de pivoine sauvage de couleur rouge. Les Serbes disent qu'elle n'a commencé à fleurir qu'au lendemain de la bataille, teignant ses corolles du sang des morts glorieux (1).

« *C'était après la bataille de Koumanovo, écrit le colonel norvégien H. Angel* (2), *le chemin de la Macédoine était ouvert. Alors un régiment fut dirigé sur Kossovo... Les soldats allaient arriver en ces lieux vraiment sacrés, que leurs ancêtres avaient arrosés de leur sang, et où ils s'étaient fait tuer autour de leur roi Lazare...*

« *Quand ils approchent de l'endroit où était tombé le roi, on commanda : Halte !... Les soldats se redressèrent; ils posèrent en cadence les pieds sur le sol,*

(1) L. Léger, *Journal officiel*, 26 nov. 1916, p. 10287.
(2) *Le soldat serbe*, par le colonel Angel, 1916, in-16.

puis marchèrent comme s'ils eussent défilé devant le roi lui-même.

« Les quatre bataillons formèrent le carré ; le colonel, avec les officiers, se plaça au milieu.

« Ils s'attendaient à ce que le colonel fît un discours qui exprimât ce qui s'agitait en eux, qui rappelât ce qui était arrivé et leur dît qu'ils étaient les heureux qui vivront le jour promis aux générations. Mais le colonel ne trouvait pas de mots pour ce qu'il ressentait. Il était trop ému. Il cria seulement : Mes amis, Kossovo ! Kossovo !

« Les soldats le virent descendre de cheval, prendre son képi, le poser sur sa poitrine et croiser les mains dessus, comme lorsqu'on fait une prière. Il ne dit rien et inclina seulement la tête. Chacun des soldats, l'un après l'autre, enleva son képi, pencha la tête et demeura, comme le colonel, en prière.

« Lorsqu'ils relevèrent la tête, ils virent qu'il s'était agenouillé. Les soldats firent de même; ils glissèrent le long de leurs fusils et tombèrent sur leurs genoux. Alors le chapelain entonna un très vieux psaume guerrier ; ils le connaissaient bien, mais beaucoup ne pouvaient chanter : les larmes coulaient sur leurs joues...

« Quand le psaume fut terminé, on vit le colonel se pencher en avant et baiser la terre... Les fusils avec leurs baïonnettes brillantes se posèrent sur le sol, et les milliers de soldats se penchèrent et baisèrent la terre sacrée. Mais ils virent alors que le colonel prenait de la terre dans sa main et la posait sur sa poitrine comme un souvenir sacré, comme une chose qu'il voulait avoir sur lui dans la bataille et dans la tombe. Et l'on vit aussi les soldats ramasser la terre qu'ils posèrent sur leur poitrine, comme le colonel.

Alors un soldat s'élança en avant, et avec la terre encore dans sa main s'écria :

« *Mon colonel, maintenant je puis mourir.* »

« *Et les 4 000 hommes qui formaient le régiment s'avancèrent comme un seul homme en criant à leur tour :*

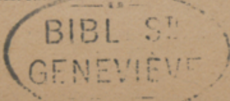
« *Mon colonel, mon colonel, maintenant nous pou-* « *vons mourir !* »

Pareille à son patron, le bienheureux Lazare, couronne d'or des Serbes, comme l'appelait la douce impératrice Militza, la Serbie renaîtra glorieuse, lumineuse, plus grande que jamais, par la puissance de ses armes, par l'âme charmante et gracieuse de son peuple, par son esprit de sacrifice et de dévouement.

(Écrit durant la guerre.)

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Crété. Corbeil.



O.ANDRE 1976

